Michael Payne

L'endroit le plus respectable du Territoire

La vie quotidienne au service de la Compagnie de la baie d'Hudson à York Factory 1788 à 1870

Traduction

Études en archéologie architecture et histoire

Lieux et parcs historiques nationaux
Service canadien des parcs
Environnement Canada

89-03745/

© Ministre des Approvisionnements et des Services Canada 1989.

En vente au Canada par l'entremise de nos agents libraires agréés et autres librairies, ou par la poste au Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Hull, Québec, Canada, K1A 0S9.

Publié avec l'autorisation du
ministre de l'Environnement,
Ottawa, 1989.

Pour obtenir la liste de nos publications, prière de s'adresser au chef des publications de recherches, Service canadien des parcs, 1600 Liverpool Court, Ottawa, Ontario, K1A 0H3.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Payne, Michael, 1951–

La vie quotidienne au service de la compagnie de la baie d'Hudson à York Factory, 1788 à 1870

(Études en archéologie, architecture et histoire,
ISSN 0821–1035)
Publ. aussi en anglais sous le titre: Everyday life in Hudson's Bay Company Service of York Factory
Comprend des références bibliographiques.
ISBN 0–660–92504–4
Cat. MAS n° R61–2/9–43F

1. York Factory (Man.) — Histoire.
2. Fourrures — Commerce — Aspect social — Manitoba — York Factory.
3. Compagnie de la baie d'Hudson — Histoire.
4. Coureurs de bois — Canada (Nord-Ouest) — Histoire.
5. Vie des pionniers — Canada (Nord-Ouest).
6. Fourrures — Commerce — Canada (Nord-Ouest) — Histoire.
7. York Factory (Man.) — Conditions sociales.

I. Canada. Lieux et parcs historiques nationaux.
II. Titre.
III. Collection

FC3207.P3914 1988 C88–097031–6 971.27'01
F1060.P3914 1988

Couverture: York Factory dans les années 1850.
Archives provinciales du Manitoba, Rupert's Land collection, n° 13, détail.

Table des matières

Remerciements 5

Introduction 7
Brève histoire de York Factory jusqu'en 1870 13
Structure sociale et rapports sociaux 29
Le travail 55
Les loisirs 71
Accidents, maladies et soins médicaux 103
Éducation et religion 117
Niveau de vie 129
«L'endroit le plus respectable du Territoire» 167

Lectures suggérées 173
Notes 177
Sources citées 209

Remerciements

L'auteur tient à exprimer ses remerciements à tous ceux, établissements et particuliers, qui lui ont apporté leur aide au cours de la recherche préliminaire à la présente étude et au cours de la rédaction de cette dernière, notamment au gouverneur et au comité de direction de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui lui ont ouvert les archives de la Compagnie et permis d'en tirer des citations. Les membres du personnel des Archives nationales du Canada, de la Bibliothèque nationale du Canada, des Archives provinciales du Manitoba, de la Maison de la Compagnie de la baie d'Hudson et du service des archives de la Compagnie de la baie d'Hudson lui ont apporté une aide indéfectible; ce fut un plaisir de travailler avec eux toutes ces années. Les professeurs Jennifer Brown et S.R. Mealing ont eu l'obligeance de lire le présent document alors qu'il en était au stade du manuscrit et leurs précieuses suggestions ont permis d'en améliorer le contenu. Le produit final doit beaucoup aux amis et collègues qui en ont commenté la première version et à Jean Brathwaite, qui en a fait la relecture. Deborah et Christopher y ont contribué également, à leur manière.

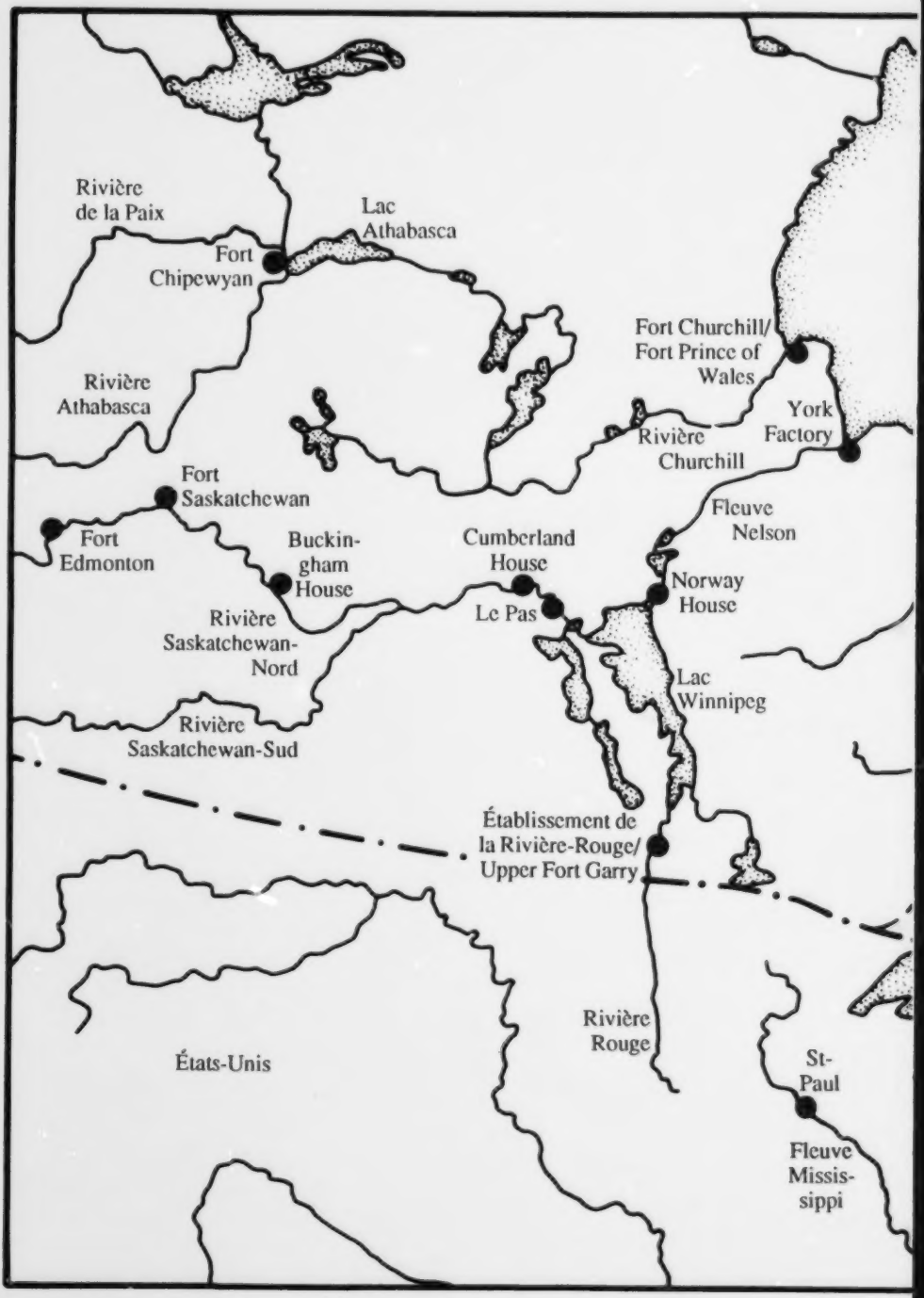
Malgré tous les efforts des correcteurs, des lecteurs, des archivistes et des bibliothécaires, nulle étude ne saurait être parfaite; celle-ci ne fait pas exception. Toute erreur de fait ou d'interprétation ne doit être attribuée qu'au seul auteur.

Introduction

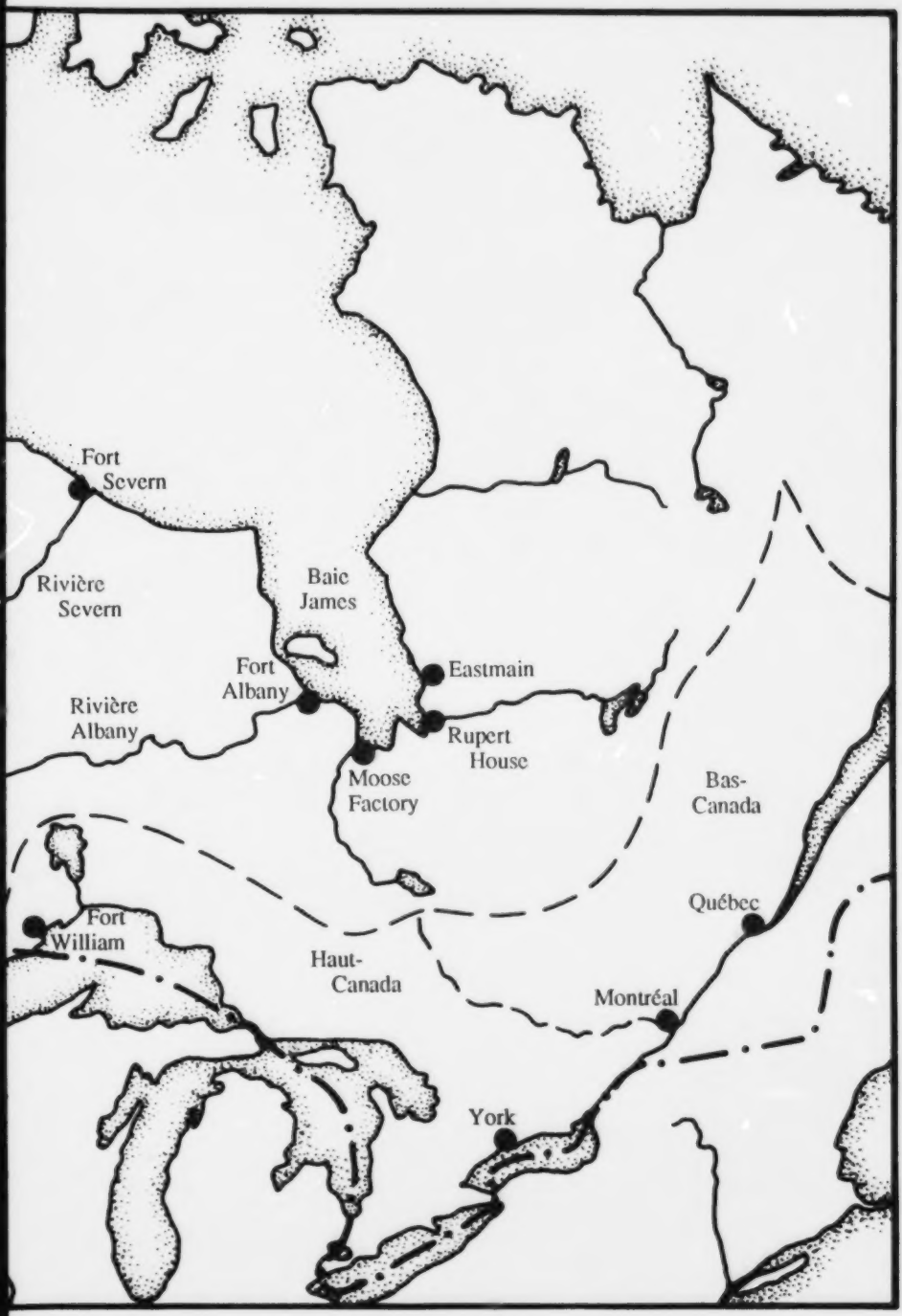
Durant la majeure partie des XVIII[e] et XIX[e] siècles, le Nord-Ouest, vaste étendue de terre qui s'étirait depuis ce qui constitue maintenant le nord-ouest de l'Ontario jusqu'aux montagnes Rocheuses et du 49[e] parallèle jusqu'à la toundra des actuels Territoires du Nord-Ouest, était le pays de la pelleterie. «Chaque aspect de la vie» dans cette région, a souligné un auteur, était «dominé par le commerce des fourrures». C'était «la seule entreprise du pays et toutes les activités de l'homme blanc et de la plupart des Indiens s'y rapportaient, directement ou indirectement»[1]. Les compagnies qui faisaient le commerce des fourrures érigèrent des centaines de postes de traite dans toute la région, mais nul ne fut aussi important et ne le resta aussi longtemps que York Factory.

Quand la Compagnie de la baie d'Hudson a fermé définitivement York Factory en juin 1957, elle a mis le point final à 275 ans de négoce dans la région. Pour souligner l'énorme contribution de la factorerie à l'histoire du Canada, l'endroit fut proclamé lieu historique national en 1960. En 1968, la Compagnie de la baie d'Hudson transféra la propriété de ses biens à York au gouvernement fédéral. Ce magnifique lieu historique est malheureusement si isolé qu'il n'est accessible qu'à une poignée de visiteurs. Aussi cette étude se propose-t-elle d'en raconter l'histoire à ceux qui ne pourront jamais le voir de leurs yeux.

Le Service canadien des parcs, Environnement Canada, organisme responsable du lieu, a commandé ou produit lui-même de nombreuses études historiques, anthropologiques et archéologiques sur le lieu et sur ceux qui y vécurent. Nombre de sujets qui ne sont pas traités dans le présent document



1 Principaux postes et établissements dans le Nord-Ouest, 1788-1870.
Carte: D. Elrick et D. Kappler.


Fort
Severn
Rivière
Severn
Baie
James
Fort
Albany
Eastmain
Rivière
Albany
Rupert
House
Moose
Factory
Bas-
Canada
Québec
Fort
William
Haut-
Canada
Montréal
York

l'ont été dans d'autres publications du Service des parcs ou dans les nombreuses histoires, savantes ou populaires, de la pelleterie. Le lecteur trouvera à la suite de l'étude une courte liste de lectures suggérées qui lui permettront de parfaire ses connaissances sur des sujets que le présent ouvrage aurait passé sous silence ou n'aurait fait qu'effleurer.

Dans l'histoire du Canada, York Factory est l'un des établissements sur lesquels on est le mieux documenté. La Compagnie de la baie d'Hudson exigeait de ses agents en poste outre-mer qu'ils tiennent un registre minutieux des activités de l'établissement où ils étaient affectés. Les chercheurs ont donc l'embarras du choix parmi la collection de documents (journaux des postes, lettres, livres de comptabilité, grands livres des commis, inventaires et autres) que le service des archives de la Compagnie de la baie d'Hudson met à leur disposition pour leurs travaux. Il est possible de reconstituer avec une grande précision de nombreux aspects de la vie dans le poste de traite. Malheureusement, la documentation n'est pas toujours complète sur tous les sujets et sur tous les résidents. Les archives historiques, si volumineuses soient-elles, ne sont jamais parfaites et celles de York Factory ne font pas exception.

La Compagnie s'intéressait d'abord aux activités de ses employés, et les agents qui tenaient les registres inclinaient à consigner leurs propres activités et leurs propres pensées plutôt que celles des autres résidents. Il se trouve donc que ce que l'on sait des hommes de la Compagnie varie à bien des égards en proportion inverse de leur nombre. On en sait plus sur les responsables de York Factory que sur les agents subalternes, ceux-ci revenant tout de même plus souvent dans les registres du poste que les commerçants et les travailleurs qui formaient le gros de l'effectif de la Compagnie à York. La chronique du commerce des fourrures est souvent taxée de déformation élitiste, mais c'est, hélas, également le cas des documents qui la retracent. Conscient de cette réalité, nous avons cherché, dans le présent ouvrage, à faire en sorte que la vie des serviteurs de la Compagnie ne soit pas passée sous silence. Mais, sur certains aspects, les documents sont tout simplement muets.

Bien que les femmes et les enfants des employés de la Compagnie eussent formé une fraction importante de la population de York Factory, les documents disponibles sont avares de détails sur leurs activités. Heureusement, deux études approfondissent le rôle des femmes dans le monde de la pelleterie et l'importance qu'y prenaient la structure familiale et les liens de parenté: *Many Tender Ties: Women in Fur Trade Society in Western Canada, 1670-1870*, de Sylvia Van Kirk, et *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country*, de Jennifer Brown. Les deux ou-

vrages livrent des renseignements sur les femmes et les enfants des hommes en poste à York Factory sans traiter de cette collectivité en particulier. Les documents qui traitent de la population autochtone de York Factory et des environs sont rares, et la véritable étude des Cris dits «Homeguard» et de leurs rapports avec la Compagnie et de leurs rôles au sein de la collectivité n'a pas encore été tentée.

D'abord conçue comme un rapport de recherche destiné au Service des parcs, Environnement Canada, qui devait l'utiliser dans le cadre de son programme d'interprétation du lieu, la présente étude vise essentiellement à illustrer certains des principaux aspects de la vie à York Factory à l'époque où celui-ci occupait une position centrale dans le commerce des pelleteries de la Compagnie de la baie d'Hudson. La période couverte va de 1788, année de l'arrivée des premiers résidents du comptoir, à 1870, époque où le déclin de York Factory comme grand centre du commerce des fourrures était sérieusement amorcé. Les sujets traités dans les chapitres qui suivent (la structure sociale et les rapports sociaux, le travail, les loisirs, les accidents, la maladie et les soins médicaux, l'éducation et la religion et le niveau de vie) revenaient souvent dans les journaux, dans la correspondance ainsi que dans les papiers et les souvenirs personnels des résidents de York eux-mêmes. Ils étaient constamment au centre des préoccupations des employés de la Compagnie à York et ils semblent donc indispensables à la compréhension et à l'illustration de la vie quotidienne de la société du poste.

(Le rapport de recherche sur lequel le présent ouvrage est basé a paru sous le titre «A Social History of York Factory, 1788-1870», n° 110 de la série des Rapports sur microfiches du Service canadien des parcs d'Environnement Canada [Ottawa 1984]. Il renferme des renseignements que les exigences de la brièveté ne nous ont pas permis de reprendre ici. Le chercheur y trouvera entre autres un certain nombre d'annexes qui traitent notamment de la variole et des pratiques d'inhumation à York et qui présentent des dossiers personnels détaillés.)

Les citations que l'on trouvera éparses dans l'étude sont des traductions que nous voulons aussi fidèles que possible aux textes originaux.

Brève histoire de York Factory jusqu'en 1870

York Factory est situé sur une langue de terres basses et marécageuses formant péninsule, entre les embouchures de la rivière Hayes et du fleuve Nelson, sur la rive ouest de la baie d'Hudson. Ce secteur fait partie de la région canadienne des basses terres de la baie d'Hudson, vaste bassin de terres en forme de soucoupe qui cerne une bonne partie de la baie d'Hudson et de la baie James. Le climat y est froid et humide; la région est ponctuée de marais et d'étangs et présente fort peu de terrain sec. On sait peu de choses des premiers habitants autochtones de la région; certains historiens croient que les indigènes ne s'y rendaient que de façon saisonnière pour chasser les oiseaux aquatiques et les mammifères migrateurs avant l'établissement des postes de traite des fourrures sur les rives de la baie d'Hudson vers la fin du XVII[e] siècle[1]. Les premiers explorateurs européens de la baie d'Hudson et de la baie James trouvèrent des traces de la présence d'autochtones dans la région, mais seule l'expédition de 1611 de Henry Hudson donna lieu à une véritable rencontre avec des Indiens, probablement des Cris, sur la côte de la baie James[2].

Les explorateurs ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient dans la baie d'Hudson — un passage maritime vers l'Asie par le nord — mais ils tombèrent par hasard sur une ressource susceptible de faire l'objet d'un lucratif commerce. Les bassins hydrographiques de la baie d'Hudson et de la baie James étaient en effet formés de quelques-unes des plus riches terres à fourrure de l'Amérique du Nord et abritaient une population autochtone

habile à la chasse et désireuse d'échanger des fourrures pour des produits européens. Les trafiquants français des Groseillers et Radisson furent les premiers à percevoir l'énorme potentiel commercial de la région, et qu'il était possible de l'exploiter en établissant une série de postes à l'embouchure des principaux cours d'eau qui arrosaient la région des basses terres de la baie d'Hudson. Ce qui faisait l'avantage économique de la position stratégique des postes de traite établis sur les côtes, c'était que le ravitaillement de ces derniers pouvait être assuré par bateau sans qu'il faille consentir les importantes dépenses inhérentes au transport des biens et des fourrures par les voies d'eau de l'intérieur.

Après avoir échoué à intéresser les investisseurs coloniaux français et américains à leur projet, Radisson et des Groseillers se tournèrent vers les investisseurs anglais, qui furent séduits par l'idée. Une expédition commerciale fut mise sur pied et, en 1668, le premier poste de traite des pelleteries fut construit sur la baie James, près de l'embouchure du fleuve Rupert. C'est à partir de cet embryon fragile que la Compagnie de la baie d'Hudson fut fondée en 1670, lorsque les recettes que rapporta le coup d'essai du fleuve Rupert firent pressentir tout le potentiel que recélait le plan de Radisson et des Groseillers.

Au début, la Compagnie de la baie d'Hudson concentra ses postes dans la région de la baie James mais, en 1682, elle porta son attention sur les perspectives commerciales qu'offrait l'ouest de la baie d'Hudson. Mais elle n'était pas seule dans la course. Cette année-là, trois groupes de trafiquants, venus de France, de la Nouvelle-Angleterre et d'Angleterre, ouvrirent des postes dans la région de la Hayes et du fleuve Nelson. La mission française était dirigée par Radisson, qui s'était rallié à la Compagnie du Nord, la concurrente française de la Compagnie de la baie d'Hudson. Faisant fi des subtilités du droit, Radisson captura par la ruse les postes de ses rivaux en 1683. Ceux de la Nouvelle-Angleterre abandonnèrent la partie, mais la Compagnie de la baie d'Hudson se révéla un adversaire plus coriace. La Compagnie reconstruisit son poste sur le Nelson puis, par une série de manoeuvres diplomatiques et judiciaires dirigées contre Radisson et la Compagnie du Nord, réussit à obtenir une indemnisation pour ses pertes. Radisson, retournant de nouveau sa veste, revint dans la région du fleuve Nelson en 1684 à titre d'employé de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Pour donner du poids à ses prétentions sur la région, la Compagnie transplanta son principal poste dans le secteur sur un emplacement de la rive nord de la rivière Hayes qui fut baptisé Fort York, du nom du duc d'York, alors gouverneur de la Compagnie, qui allait bientôt devenir le roi

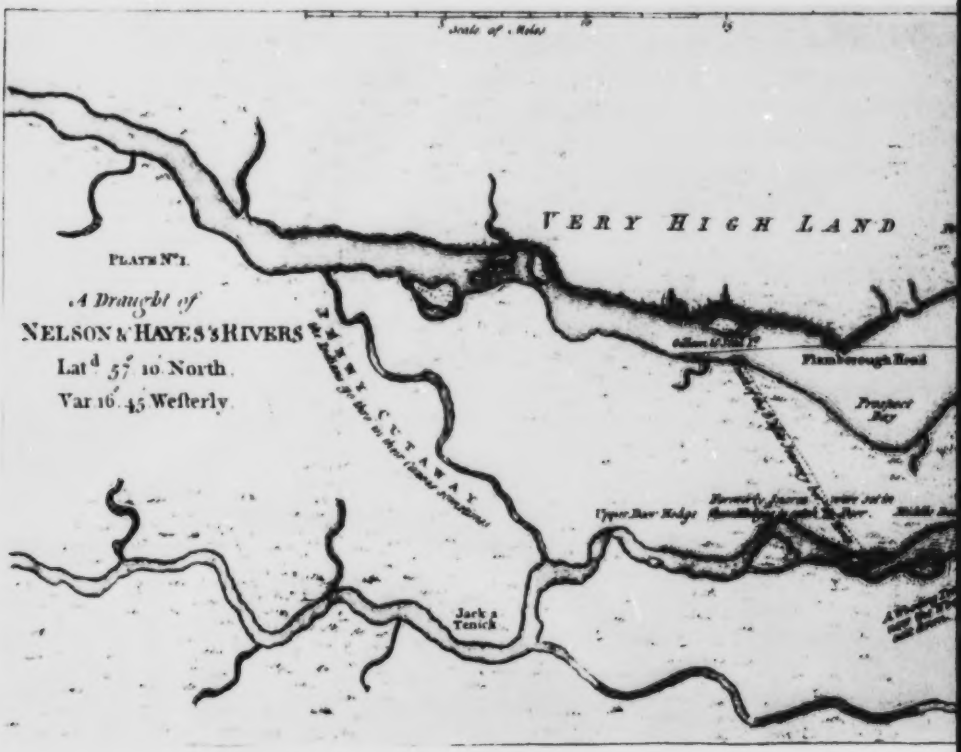
Jacques II[3]. Les Français mirent temporairement un terme à leurs efforts pour conserver un poste sur la Hayes en 1685, non sans avoir d'abord contribué sans le vouloir à établir dans la région un réseau d'échanges qui allait bénéficier largement à leurs rivaux anglais. Radisson, en 1682, et son neveu Jean-Baptiste Chouart, en 1683, s'étaient enfoncés assez profondément dans les terres, le long de la rivière Hayes, pour informer les Cris de la présence des Français sur la baie. La nouvelle se répandit parmi les tribus de l'intérieur avec une vitesse remarquable.

Dès 1684, des groupes d'Indiens, Cris et Assiniboines, accomplissaient le long voyage qui les menait de l'intérieur jusqu'à la baie[4]. Certains mettaient de 15 à 20 jours pour arriver à Fort York, ce qui représentait un investissement considérable en temps et en énergie si l'on considère que le voyage de retour, à contre-courant de la rivière Hayes, devait être beaucoup plus long. On ne peut que s'émerveiller de la rapidité avec laquelle les Indiens intégrèrent ce long voyage pour la traite à leur mode de vie réglé par les saisons.

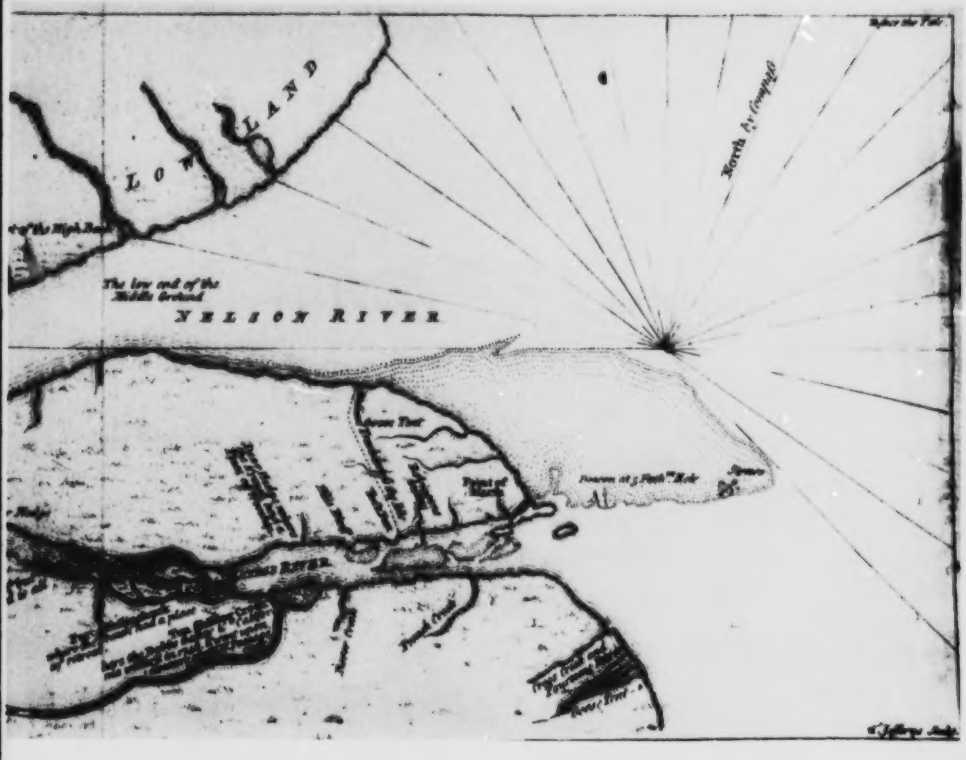
Entre 1685 et 1714, Fort York changea de mains plusieurs fois. Capturé par les Français en 1694, il fut repris par la Compagnie de la baie d'Hudson en 1696. En 1697, le brillant capitaine français Pierre Le Moyne d'Iberville, à bord de son navire le *Pélican*, coula le navire britannique *Hampshire*, beaucoup plus gros et plus lourdement armé que le français, au large de l'embouchure du fleuve Nelson : York changea de mains une fois encore. Les Français le rebaptisèrent Fort Bourbon. Ils y restèrent jusqu'en 1714[5].

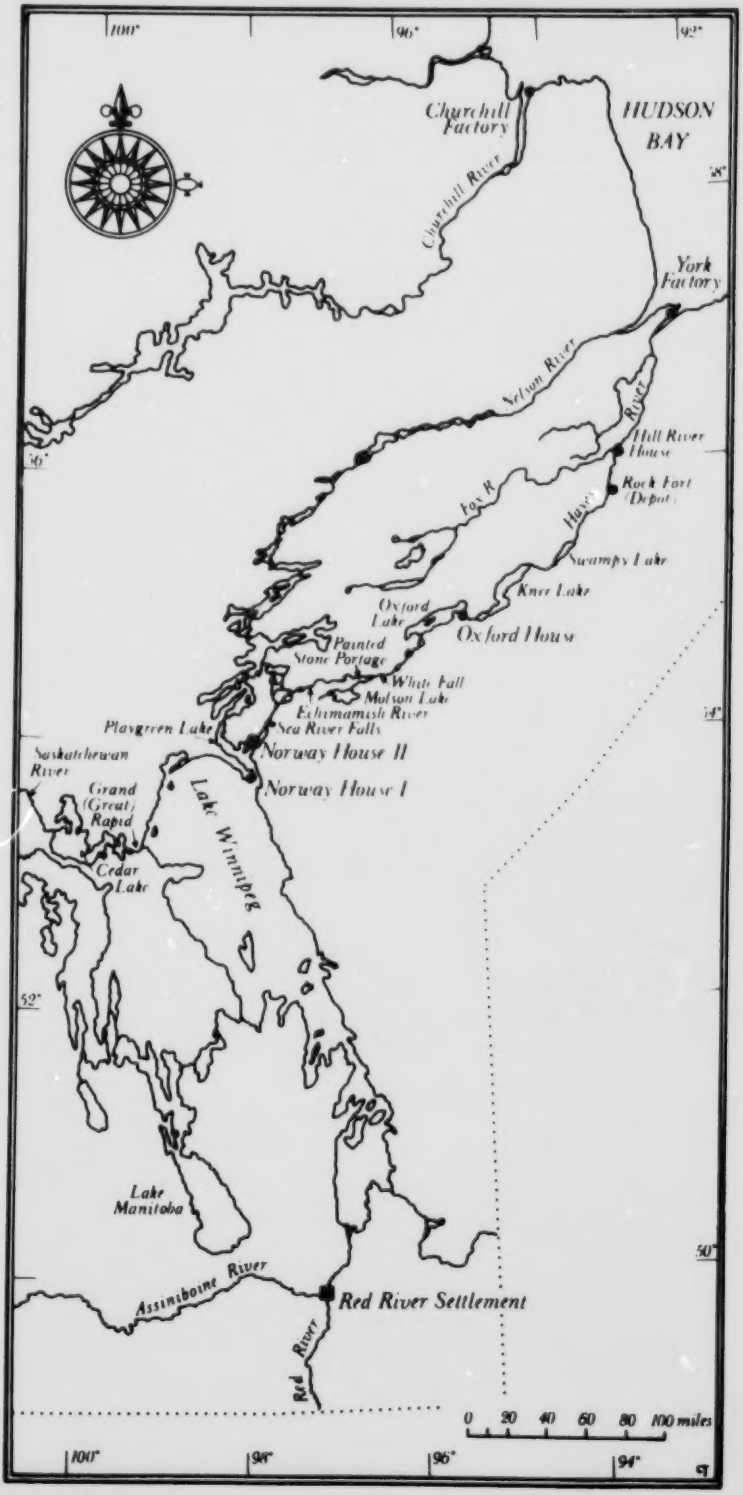
York fut rendu à la Compagnie de la baie d'Hudson aux termes du Traité d'Utrecht en 1713; le 5 septembre 1714, James Knight, nouveau gouverneur du poste, le récupéra des mains des Français. York Factory devint vite le plus important poste de traite des territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson. La première année, le commerce n'y atteignit que la valeur de quelque 4000 plues, l'unité de mesure employée par la Compagnie (la valeur des articles et des fourrures dont la Compagnie faisait le commerce s'exprimait en plues, soit la valeur d'une peau de castor en bon état). Dès les années 1720, cependant, l'activité commerciale à York dépassait en intensité celle de tout autre poste; dans les années 1730, le chiffre d'affaires de York était de deux à trois fois supérieur à celui de ses plus proches concurrents au service de la Compagnie, Fort Albany et Fort Prince of Wales. Les recettes de la traite atteignirent toutefois leur sommet vers 1730, lorsqu'elles s'établirent à quelque 40 000 plues par année, pour commencer ensuite à décliner lentement[6].

Ce déclin était essentiellement attribuable à l'intensification de la concurrence que lui opposaient les postes de l'intérieur des terres établis par des



2 La carte établie en 1740 par Joseph Robson montre l'emplacement de York Factory 40 ans avant que le poste soit transplanté un peu en amont.
Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, Archives provinciales du Manitoba.


LOT LAND
NELSON RIVER


100°
96°
92°
Churchill Factory
HUDSON BAY
Churchill River
58°
York Factory
Nelson River
Hill River House
Rock Fort (Depot)
Fox R
Hayes River
Swampy Lake
Knee Lake
Oxford Lake
Oxford House
Painted Stone Portage
White Fall
Molson Lake
Echimamish River
Sea River Falls
Playgreen Lake
54°
Saskatchewan River
Norway House II
Norway House I
Grand (Great) Rapid
Lake Winnipeg
Cedar Lake
52°
Lake Manitoba
50°
Assiniboine River
Red River Settlement
Red River
0 20 40 60 80 100 miles
100°
98°
96°
94°

traiteurs canadiens qui opéraient depuis Montréal. Malgré cela, la Compagnie de la baie d'Hudson se contentait de laisser à des intermédiaires indiens la collecte des fourrures et le transport jusqu'aux postes de la baie. Elle envoya bien quelques hommes passer l'hiver à l'intérieur des terres avec les bandes indiennes dans les années 1750 et 1760, mais elle ne fit aucune tentative pour y ouvrir des postes, apparemment parce que l'on croyait que le coût d'une telle entreprise dépasserait largement tout accroissement du volume de la traite.

Après la chute de la Nouvelle-France et le passage de Québec sous domination britannique, en 1763, ce point de vue devint plus difficile à soutenir. Des nouveaux venus sur le marché, dont beaucoup d'Écossais et d'Américains, s'emparèrent d'un commerce de pelleteries rajeuni et élargi en opérant depuis Montréal. Les nouveaux adversaires de la Compagnie se révélèrent des concurrents beaucoup plus vigoureux et les recettes de la traite des pelleteries à York s'en ressentirent considérablement. Vers la fin des années 1760, elles s'établissaient à quelque 26 000 plues par année en moyenne, mais, en 1775, elles chutèrent à 10 000 plues, chiffre le plus bas enregistré à York depuis plus de 50 ans[7]. La vieille attitude que Joseph Robson, ancien employé de la Compagnie qui ne mâchait pas ses mots à l'endroit de cette dernière, qualifiait de long sommeil sur les rives d'une mer glacée devait être abandonnée[8].

En 1774, la Compagnie construisit son premier poste de l'intérieur des terres dans le Nord-Ouest, en l'occurrence Cumberland House, sur le lac Pine Island, près de la rivière Saskatchewan-Nord. Elle tenta ensuite de damer le pion poste par poste à ses adversaires dans tout l'intérieur. L'ouverture de postes à l'intérieur des terres obligea la Compagnie de la baie d'Hudson à d'importants ajustements et la vocation des vieux postes de la baie changea considérablement[9]. Ces derniers perdirent la presque totalité de l'importance qu'ils avaient eue en tant que postes de traite. Vers la fin des années 1780, le commerce des pelleteries à York Factory était presque entièrement local. Les flottilles de canots qui amenaient de l'intérieur les Saulteux, les Assiniboines, les Cris des bois et les Moskégons venus commercer n'existaient plus et seule persista une traite réduite avec quelques

3 La «ligne principale» de York, itinéraire menant de York Factory vers l'intérieur.

Carte: Caroline Trottier, reproduite avec la permission du magazine *The Beaver*.

bandes d'Indiens dits «Homeguard», des Cris vivant dans le voisinage de York.

Pour la plupart des postes de la baie, le ralentissement de la traite se solda par une baisse de leur importance, mais la position stratégique de York Factory lui valut de se voir investir bientôt de fonctions nouvelles et très importantes. Déjà en 1682, Radisson avait compris que c'était la Hayes, pas le fleuve Nelson, qui était la clé de la traite des pelleteries dans le Nord-Ouest. Le Nelson était, certes, un cours d'eau beaucoup plus gros qui arrosait un territoire beaucoup plus vaste, mais son courant et le volume d'eau qu'il charriait en faisaient une voie dangereuse qui décourageait toute circulation en canot. Les Indiens de l'intérieur préféraient de beaucoup emprunter la rivière Hayes pour descendre vers la baie; pour sa part, la Compagnie se rendit bientôt compte que c'était également la meilleure voie de pénétration vers l'intérieur. Après quelques tâtonnements, on comprit que le meilleur trajet pour ravitailler la plupart des postes de l'intérieur depuis York Factory passait par la rivière Hayes, qu'il fallait remonter jusqu'à la rivière Fox. Là, plusieurs voies de pénétration s'offraient, mais la principale passait par les lacs Swampy, Knee et Oxford jusqu'à la rivière Echimamish, qui elle-même se jetait dans les sources du fleuve Nelson, qui prend naissance au lac Winnipeg. Cet itinéraire fut connu sous le nom de «ligne principale» de York Factory, qui devait rester la voie de circulation principale de la Compagnie de la baie d'Hudson jusqu'à la fin des années 1850.

Les conditions nouvelles dans lesquelles s'effectuait le commerce des pelleteries à la fin du XVIII[e] siècle obligèrent York Factory à opérer des rajustements considérables qui furent compliqués par deux désastres. En 1782, une expédition de la marine de guerre française placée sous le commandement du comte de Lapérouse attaqua et détruisit le fort Prince of Wales et York Factory; ces événements s'inscrivaient en marge de la révolution américaine. Les deux postes furent reconstruits en 1783, mais, en 1788, des inondations endommagèrent gravement York et la Compagnie décida de reconstruire le poste sur un nouvel emplacement plus élevé, à 7,5 kilomètres de la baie d'Hudson, pas très loin en amont de l'ancien emplacement sur la rive nord de la rivière Hayes.

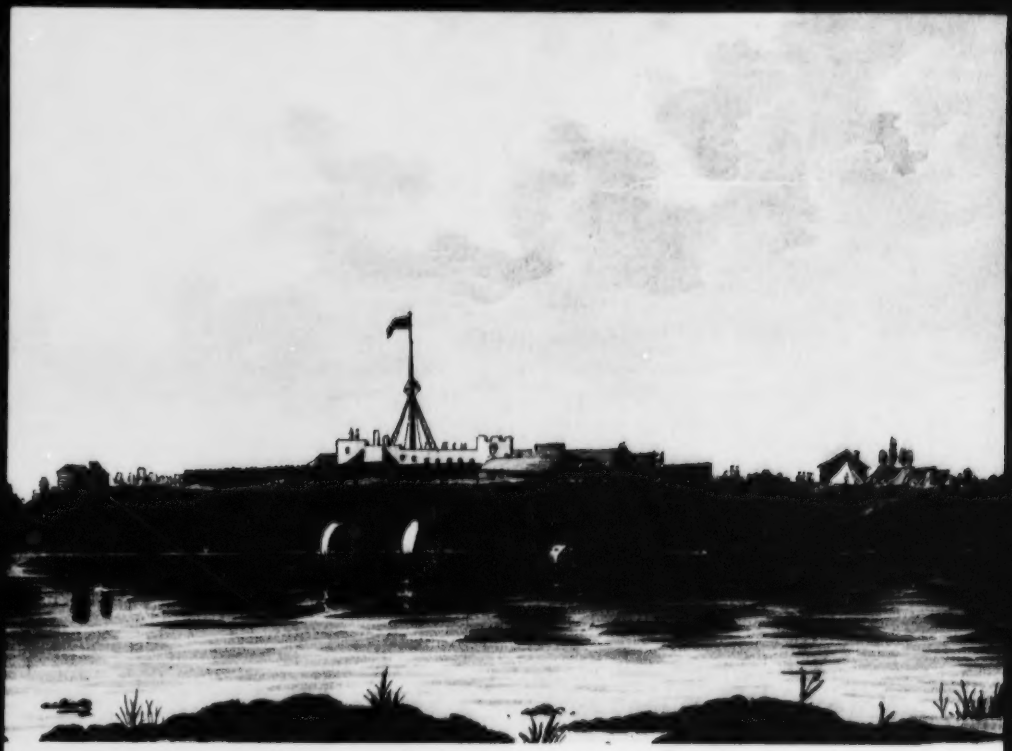
La nouvelle vocation de York Factory trouvait son illustration concrète dans les bâtiments construits sur le nouvel emplacement. York, en effet, s'affirmait de plus en plus comme un poste d'entreposage et de transbordement investi de responsabilités administratives considérables. C'est lui également qui devint, pour le Nord-Ouest, le principal centre de fabrication des biens et articles de commerce produits localement, comme les tonneaux, les

articles en fer et en fer-blanc, et même les bateaux qui furent introduits dans les années 1790 pour remplacer les canots sur les voies d'eau de pénétration. Le principal bâtiment de York était une vaste construction à deux étages et à bastion, mi-entrepôt et mi-résidence, qu'en raison de la forme particulière de sa cour intérieure on avait surnommé l'«octogone». Autour de ce dernier, des bâtiments plus petits étaient disposés suivant un carré grossier. Ils abritaient des ateliers, des magasins, des hangars, des résidences, des cuisines et réfectoires, une poudrière et une distillerie. Des jardins et un petit pâturage complétaient l'ensemble. Abstraction faite de la palissade dans laquelle étaient enfermés la plupart des bâtiments, York Factory ne projetait pas tant l'image classique d'un poste de traite des pelleteries que celle d'un petit village, ce qu'il était effectivement devenu[10].

Les années 1790 à 1821 furent néanmoins une époque troublée, tant pour la traite des fourrures que pour l'établissement même de York Factory. La concurrence était acharnée et se soldait trop souvent par des actes de violence. L'alcool servait de plus en plus, trop diraient certains, d'objet de commerce. La production de la distillerie de York est révélatrice de l'importance croissante de l'alcool dans le commerce. À l'époque de la construction du comptoir par Joseph Colen, agent responsable de York de 1786 à 1798, la production annuelle moyenne d'eau-de-vie à haut degré d'alcool était de l'ordre de 1300 à 1600 gallons. En 1815, la production avait grimpé à 3300 gallons de rhum distillé; en 1821, il se distillait plus de 6000 gallons d'eau-de-vie à haut degré d'alcool à York Factory seulement[11].

À York, l'agitation était fréquente chez les travailleurs, notamment sur la question du remplacement des canots par des bateaux pour le transport des biens et des fourrures. Le scorbut est signalé beaucoup plus fréquemment que dans les années antérieures à 1790 et postérieures à 1821 parce que la population du poste avait augmenté sans qu'aient été trouvées des sources fiables de denrées fraîches. Le conflit qui opposait les agents responsables de York à leurs supérieurs des postes de l'intérieur, qui ne leur étaient en fait supérieurs que de nom, gênait souvent le bon fonctionnement de la factorerie. Enfin, le développement du réseau des postes de l'intérieur de la Compagnie et la fondation de la colonie de la Rivière-Rouge par Lord Selkirk, philanthrope écossais, en 1812, portèrent à sa limite la capacité d'entreposage des installations de York, sans parler de la capacité des employés de la Compagnie de transporter les biens et les personnes vers l'intérieur.

Pour résoudre ces problèmes, la Compagnie s'y prit de plusieurs manières: elle procéda notamment à une réorganisation importante de ses opérations d'administration, de rémunération et de ravitaillement, dé-



4 York Factory en 1821. Le bâtiment principal est «l'octogone».
Archives nationales du Canada, C-1918.

marche incarnée dans le «programme de restrictions» de Andrew Wedderburn Colvile, beau-frère de Lord Selkirk et membre du comité de Londres de la Compagnie de la baie d'Hudson. La réorganisation de la Compagnie par Colvile parvint à mettre fin à six années sans dividendes pour les investisseurs en 1815. De cette année-là jusqu'à 1821, des dividendes de 4 pour cent par année furent versés. La Compagnie était devenue à tout le moins solvable et plus en mesure de soutenir la concurrence de la Compagnie du Nord-Ouest.

Celle-ci, par ailleurs, était aux prises avec de graves problèmes. Ses hivernants et ses agents à Montréal ne s'entendaient pas sur certaines questions de finances et sur certaines politiques. Le contrat de société qui régissait la Compagnie devait venir à expiration en 1821. Le noeud du problème des Nor'Westers se trouvait toutefois dans le coût élevé et dans les énormes difficultés inhérentes à leur itinéraire de transport depuis leurs

5 York Factory, dans les années 1850, avait «grande allure» aux yeux de Letitia Hargrave.
Archives provinciales du Manitoba, Rupert's Land Collection, n° 13.

rence aux avantages économiques que procurait à la Compagnie de la baie d'Hudson son trajet plus court et meilleur marché de la baie d'Hudson et de York Factory, malgré l'énergie déployée par les Nor'Westers et malgré leurs talents d'entrepreneurs.

Plutôt que de renouveler son contrat de société en 1821, la Compagnie du Nord-Ouest, suivant en cela les recommandations judicieuses du British Colonial Office, se fusionna à la Compagnie de la baie d'Hudson. La nouvelle firme était en fait une coalition d'intérêts mais elle continua sous le nom de «Hudson's Bay Company» (Compagnie de la baie d'Hudson) et resta régie par la charte de cette dernière. Le centre d'entreposage et de transbordement de la Compagnie du Nord-Ouest, Fort William, vit la majeure partie de ses activités transférées à York Factory, qui devint en réalité la capitale de la pelleterie dans l'ouest du Canada.

Tout cela eut pour effet de donner une nouvelle impulsion à l'activité du bâtiment à York, impulsion qui atteignit son point culminant avec la

construction, de 1830 à 1838, du «dépôt», c'est-à-dire l'entrepôt appelé à remplacer «l'octogone»[12]. Le bâtiment, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, était la plus vaste construction que la Compagnie de la baie d'Hudson avait réalisée en Amérique du Nord avant le XX^{e} siècle. Il offrait près de 18 000 pieds carrés (1675 mètres carrés) d'espace d'entreposage et malgré cela, il fallut construire d'autres bâtiments d'entreposage pour manutentionner tout le volume de biens et de fourrures qui transitaient par York.

Avec le remplacement de l'octogone disparaissaient les derniers vrais vestiges d'un poste fortifié de traite des pelleteries. Le nouvel entrepôt était un bâtiment carré dont les côtés avaient 100 pieds ou 30 mètres de long. Côté rivière, il s'élevait sur une hauteur de trois étages; les trois autres côtés avaient la hauteur de deux étages. La nouvelle factorerie ne présentait ni bastions, ni palissades de défense. Au contraire, devant l'entrepôt s'étendait une vaste place aménagée en jardins qui s'ouvrait du côté de la rivière et qui était entourée d'un entrepôt à fourrures, du réfectoire d'été, de l'entrepôt lui-même, de locaux pour l'hébergement des agents en visite, d'une boutique et de l'entrepôt de la colonie de la Rivière-Rouge. À l'extérieur de cet ensemble qui formait le coeur du comptoir, des bâtiments secondaires étaient disposés le long d'un réseau d'allées de bois qui rappelaient les rues d'un petit village.

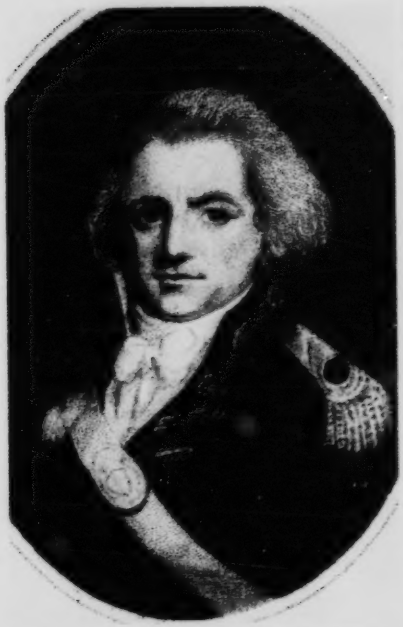
À partir de 1821, les principales fonctions du poste, outre l'entreposage et le transbordement, furent la fabrication des articles servant au commerce et l'administration du commerce des fourrures dans le département du nord de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui englobait la majeure partie du Nord-Ouest. C'est aux agents en poste à York qu'incombaient dans une large mesure des volumineux travaux d'écriture qui concernaient le commerce : tenue des dossiers personnels, comptes et correspondance. Par ailleurs, il fallait veiller au bon fonctionnement du poste et faire en sorte qu'il soit aussi autonome que possible, si bien que le travail des employés de la Compagnie à York consistait pour une bonne part à collecter les provisions, à couper le bois de chauffage et de construction, à construire les bâtiments nécessaires et à s'acquitter d'autres tâches indispensables à la bonne marche du comptoir.

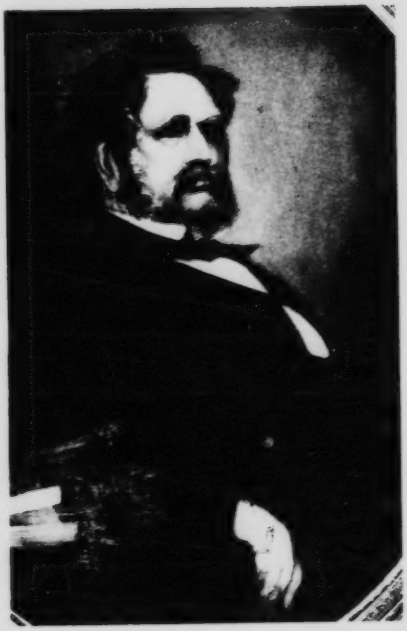
L'atout principal du comptoir York au sein des opérations de la Compagnie restait toutefois le fait que la rivière Hayes constituait la meilleure voie de pénétration vers l'intérieur des terres. La capacité de transport de la «ligne principale» de York Factory était déjà grevée bien avant 1821 et les tentatives pour construire une route d'hiver, améliorer les portages et aménager des entrepôts secondaires à l'intérieur n'y changèrent rien. La position centrale de York au sein du commerce des pelleteries dans l'ouest du

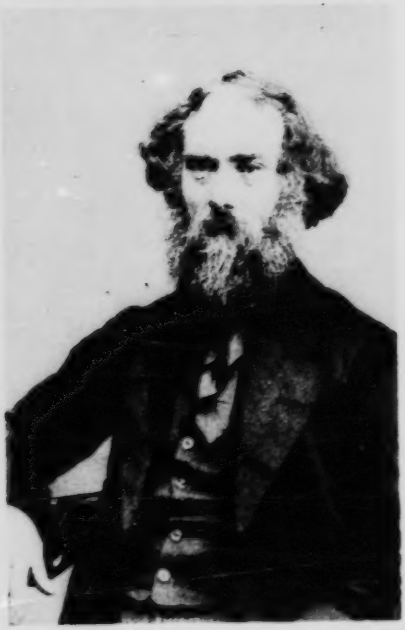
Canada reposait dans une large mesure sur l'absence de solution de rechange au transit des biens et des fourrures par ses entrepôts. La situation changea à la fin des années 1850. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur américains offraient des liaisons aussi loin vers l'ouest que St. Paul, dans le territoire du Minnesota, dès le milieu des années 1850; en 1858, le transport de marchandises destinées à Rivière-Rouge via St. Paul fut tenté. En 1859, un bateau à vapeur fut lancé sur la rivière Rouge, ce qui facilita encore, en en faisant baisser le prix, le transport par le territoire américain des marchandises destinées à Fort Garry. Vers 1860, la presque totalité des livraisons annuelles des objets et marchandises de commerce pour les postes dans le district de la Saskatchewan transitait par St. Paul et Fort Garry[13].

Au cours des années 1860, le volume des marchandises transitant par York Factory décrut graduellement tandis que les responsabilités administratives et les activités de fabrication se déplaçaient vers Rivière-Rouge. Le nombre des employés en poste à York s'en ressentit. Son effectif de 63 hommes en 1864-1865 était descendu à 40 en 1869-1870. York Factory resta un poste important mais ses beaux jours étaient nettement derrière lui. En fait, pour la plupart des historiens, les beaux jours de la pelleterie dans son ensemble étaient passés. Dans les années 1870, le Nord-Ouest avait cessé d'être essentiellement un pays de pelleterie; l'agriculture devait remplacer ce commerce comme activité économique dominante.

On oublie parfois combien les établissements comme York Factory sont anciens. Les premiers postes furent construits dans la région en 1682, à une époque où il n'existait aucun établissement d'Européens ailleurs au Canada à l'extérieur de la vallée du Saint-Laurent et des Maritimes. Comme l'a signalé un auteur, York Factory formait une collectivité aussi ancienne que Philadelphie[14]. À l'époque où Joseph Colen entreprit la construction d'une nouvelle factorerie en 1789, elle était déjà plus que centenaire. On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'elle avait changé considérablement depuis ses premiers jours. De 1789 à 1870, la vie au poste continua de changer, parfois au gré des nouvelles fonctions qui incombaient à la factorerie et des fluctuations du commerce des fourrures, parfois sous l'influence de facteurs externes. Il faut se replacer dans le contexte de l'époque: en 1789, la Révolution française venait de commencer, la Révolution industrielle s'accélérait en Grande-Bretagne et, en Amérique du Nord, la colonie de Québec n'avait pas encore été scindée en un Haut et un Bas Canadas. En 1870, l'Amérique du Nord britannique était devenue le Dominion du Canada, les États-Unis d'Amérique venaient de vivre les convulsions d'une guerre civile et la Grande-Bretagne était à l'apogée de l'ère victorienne. Il convient







de garder à l'esprit que si York Factory était différent en 1789 de ce qu'il serait en 1830 ou en 1870, il en allait de même du reste du monde.

Il existe beaucoup de définitions de l'histoire sociale, mais la plupart des historiens qui se réclament de cette branche de l'histoire cherchent en fin de compte à «reconstruire le mode de vie qui était celui des gens ordinaires dans le passé»[15], à comprendre ce qui, dans les expériences de vie et dans le comportement de ces gens, a changé et ce qui n'a pas changé et, dans les deux cas, pourquoi il en a été ainsi. Le lecteur trouvera dans les pages qui suivent une étude de la vie des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson à York Factory à la fin du XVIII[e] et au XIX[e] siècles, étude qui lui permettra de saisir, c'est l'espoir que nous entretenons, ce qu'était la vie quotidienne à cet endroit.

6 ***En haut, à gauche*** Joseph Colen.
Archives nationales du Canada, C-1801.
7 ***En haut, à droite*** James Hargrave.
Archives provinciales de la Colombie-Britannique, HP4244.
8 ***En bas, à gauche*** Letitia Hargrave.
Archives provinciales de la Colombie-Britannique, HP4243.
9 ***En bas, à droite*** William Mactavish.
Archives provinciales de la Colombie-Britannique, HP4246.

Agents responsables de York Factory, 1786–1870

1786-1794	Joseph Colen
1794-1795	George Sutherland (Colen en congé)
1795-1798	Joseph Colen
1798-1802	John Ballenden
1802-1809	John McNab
1809-1815	William Hemmings Cook
1815-1819	Jame Swain
1819-1821	Adam Snodie
1821-1829	John George McTavish
1829-1830	Robert Miles
1830-1834	A.H. Christie
1834-1839	James Hargrave
1839-1840	Nicol Finlayson (Hargrave en congé)
1840-1851	James Hargrave
1851-1856	William Mactavish
1856-1858	James Hargrave
1858-1864	James Clare
1865-1869	Joseph Wilson
1869-1870	Samuel Parson

Structure sociale et rapports sociaux

Les premiers auteurs à avoir écrit sur le commerce des pelleteries dans l'ouest du Canada étaient pour la plupart des traiteurs eux-mêmes. Sauf exception, ils savaient bien que l'intérêt de leurs lecteurs débordait les strictes données des grands livres et que la traite des fourrures était plus qu'une simple entreprise commerciale: c'était en soi un mode de vie[1]. Leurs successeurs laissèrent souvent de côté ou minimisèrent l'aspect social du monde de la pelleterie pour se concentrer sur son aspect économique et commercial. Depuis quelques années, toutefois, on assiste à un retour à l'étude de la «société de la pelleterie»[2].

Pour une résidente au moins de York Factory, le poste était bien près de constituer l'idéal du genre dans la société de la pelleterie[3]. En 1849, Letitia Hargrave, épouse du chef de poste, James Hargrave, affirma que c'était «de loin l'endroit le plus respectable du Territoire»[4]. On ne peut que conjecturer les raisons exactes de son opinion, mais il est vrai que York Factory était un endroit spécial par plusieurs aspects. Dans la plupart des postes, l'effectif en hommes était habituellement trop restreint pour que l'on puisse commodément faire bien des distinctions entre les classes sociales. Si l'agent responsable d'un petit poste avait perpétué la coutume consistant à ne dîner qu'avec les gens de son rang, il se serait retrouvé tout seul ou rien qu'avec sa famille la majeure partie de l'année. Dans d'autres grands postes, comme au Upper Fort Garry et au Lower Fort Garry, le nombre des résidents des environs qui n'étaient pas employés directement par la Compagnie de la baie d'Hudson faisait qu'il était d'autant plus difficile pour les agents de la Compagnie et pour les membres de leur

famille de se démarquer au sein de l'organisation sociale. La taille de York Factory, l'éventail des occupations qui y étaient représentées, son éloignement géographique et le fait que presque tous ses résidents étaient des employés ou occasionnels ou permanents de la Compagnie de la baie d'Hudson eurent sans doute pour conséquence d'y porter la société de la pelleterie à son stade ultime de développement.

À York, la respectabilité trouvait son expression dans une société qui était organisée autour d'un système de grades analogues à ceux des organisations militaires[5]. La société de la pelleterie était un monde hiérarchisé dans lequel les employés se divisaient en deux groupes fondamentaux: les «agents» ou «gentilshommes» et les «hommes» ou «serviteurs»[6]. La ligne de démarcation entre les deux groupes était constituée par le lieu et la compagnie du repas du soir. Le droit de dîner au réfectoire des agents était le signe le plus sûr du statut social et le privilège de le faire était avidement recherché et jalousement gardé[7].

Les deux grands groupes sociaux, celui des agents et celui des hommes, présentaient chacun des subdivisions reflétant le statut et l'influence. Les agents se répartissaient en «agents à commission» et en «agents salariés» ou commis, commis adjoint, médecins, chefs de sloop et autres. Les agents à commission se distinguaient des autres agents par le titre (ils étaient soit chef de poste, soit chef de traite) et par leur mode de rémunération. Une part des bénéfices annuels que procurait la traite des pelleteries était mise de côté pour constituer un fonds devant servir à rémunérer les agents principaux, le chef de poste touchant deux fois la part du chef de traite. Le chef de poste occupait une position plus élevée dans la hiérarchie que le chef de traite et tous les deux étaient subordonnés au gouverneur et au comité de Londres[8].

Les agents salariés étaient subordonnés aux agents à commission. Dans leur cas, c'est probablement le taux de rémunération qui constituait la meilleure indication de leur rang et de leur influence. Les commis principaux qui touchaient 100 livres ou plus par année étaient des personnages importants et puissants. Les apprentis commis, pour leur part, ne touchaient que 20 ou 25 livres par années, à peine plus que les manoeuvres et moins que certains hommes de métier. Les médecins et les chefs de sloop avaient souvent droit à un traitement égal à celui de commis principal en raison de leurs connaissances spécialisées. À York, quelques-uns, notamment le chef de sloop James Hackland et le médecin William Todd, se hissèrent au rang d'agent à commission, mais beaucoup choisirent de s'en tenir à un seul mandat pour ensuite retourner en Grande-Bretagne. Ils n'étaient souvent que des «résidents temporaires» bien payés et, à ce titre, ils n'exerçaient

probablement pas l'influence que leur salaire permettrait de supposer. La catégorie des agents salariés englobait les commis adjoints et les apprentis commis adjoints. On disait de ces derniers qu'ils «occupaient le rang le plus bas pour un gentilhomme»[9]. Cela dit, certains d'entre eux étaient les fils d'agents de la Compagnie et, s'ils faisaient preuve de talent, ils pouvaient espérer un avancement rapide et une carrière plus brillante que ce que pouvait suggérer le fait de commencer au niveau de gentilhomme de rang inférieur. À York, par ailleurs, les commis adjoints étaient habituellement des agents sortis du rang. Certains acquirent le statut de commis en reconnaissance de leurs longs états de service. Un homme particulièrement compétent, William Anderson, passa de l'état de manoeuvre, en 1833, à celui de chef de traite en 1864 après avoir gravi les échelons du poste de commis adjoint. À part les exceptions de ce genre, ceux qui étaient commis adjoints à York ne pouvaient aspirer à un statut plus élevé et, malgré les aptitudes et l'expérience qui leur avaient valu leur avancement, leur position dans la société du poste n'était peut-être pas aussi avantageuse que celle des apprentis commis adjoints forts de relations en bonne place[10].

Chez les serviteurs de la Compagnie, la hiérarchie n'était pas moins complexe. À la base de la société du poste se trouvaient les intermédiaires[11] et les manoeuvres. Ces appellations étaient dans une certaine mesure interchangeables, puisque un intermédiaire pouvait être appelé à faire le travail d'un manoeuvre général l'hiver, tout comme un manoeuvre pouvait être appelé à manier l'aviron l'été. Mais, intermédiaires ou manoeuvres, ils n'étaient engagés pour nulle autre raison que leur consentement à exécuter du travail physique ne requérant aucune compétence professionnelle particulière. Dans un poste comme York Factory, leurs tâches consistaient aussi bien à manoeuvrer les bateaux qu'à couper le bois et à charger et à décharger les navires. À l'exception de celle des apprentis, aucune autre catégorie de serviteurs ne recevait de salaire plus bas en moyenne, même compte tenu des gratifications, ces rémunérations additionnelles que la Compagnie versait à certains de ses employés qui accomplissaient du travail supplémentaire[12]. Ajoutons que les intermédiaires et les manoeuvres formèrent la catégorie de serviteurs la plus nombreuse du département du Nord durant tout le XIX^{e} siècle[13], ce qui n'était toutefois pas forcément le cas à York Factory. En fait, la taille de cet effectif non spécialisé varia considérablement à York. À son plus haut, en 1824–1825, puis de nouveau en 1864–1865, il représenta environ la moitié de la population active; à son plus bas, sur la fin des années 1830 et au début des années 1840, il en constitua le tiers. Relativement parlant, les manoeuvres ne constituèrent pas

une fraction aussi importante de la société à York qu'ailleurs dans le Nord-Ouest.

Les apprentis formaient une autre branche de la catégorie des serviteurs. Ils se recrutaient presque toujours parmi les enfants des employés de la Compagnie et, quoique jamais nombreux, ils contribuaient à maintenir l'effectif d'hommes de métiers spécialisés dont la Compagnie avait besoin. Leur salaire était bas: de 8 livres pour la première année d'apprentissage à 16 livres la septième et dernière année. Même cette année-là ils touchaient un salaire inférieur à celui des manoeuvres et des intermédiaires, mais, comme pour les apprentis commis et les apprentis commis adjoints, leur position dans l'échelle sociale est difficile à déterminer puisque leurs perspectives d'avenir étaient meilleures que celles de bien des personnes dont le salaire était plus élevé. Avec le temps, la plupart étaient appelés à servir à titre d'hommes de métier, bien que quelques-uns fussent pris comme apprentis manoeuvres, ce qui voulait dire qu'ils avaient bien peu à espérer une fois leur apprentissage achevé, en dehors d'une légère augmentation de leur salaire.

La population active de York Factory comptait également des hommes dont les aptitudes particulières étaient récompensées par des salaires plus élevés que ceux des manoeuvres mais dont les compétences se distinguaient de celles des hommes de métier et qui ne touchaient pas le même salaire que ces derniers. Les sloops qui avaient leur port d'attache à York avaient besoin d'hommes d'équipage. Les brigades affectées aux bateaux avaient besoin de brigadiers, de barreurs et de guides. Les scieurs de bois et les pêcheurs assuraient l'approvisionnement du poste en bois de construction et en poisson. Il existait toujours un groupe de serviteurs, un groupe petit mais loin d'être sans importance, parmi lesquels on pouvait trouver de la main-d'oeuvre semi-spécialisée. Certains d'entre eux, habituellement les guides et les interprètes, parvenaient à accéder à un statut comparable à celui des hommes de métier les plus expérimentés et même des agents des rangs inférieurs[14]. Toutefois, les guides et les interprètes figuraient rarement sur les registres de la population active permanente de York et ils étaient en général affectés dans les régions éloignées comme les districts de la rivière Athabasca ou du fleuve Mackenzie[15].

Tout compte fait, les serviteurs les mieux payés et les plus influents de York Factory étaient les hommes de métier. Ils formaient une fraction importante de la population active — habituellement entre le quart et le tiers de tous les serviteurs qui y étaient en poste (voir la figure 11)[16]. Nulle part ailleurs sans doute les hommes de métier n'occupaient une place aussi importante dans la population[17]. C'est que, aux activités habituelles d'en-

tretien et de ravitaillement d'un grand poste, qui nécessitaient les services de charpentiers, de menuisiers, de régisseurs, de cuisiniers, de boulangers et ainsi de suite, s'ajoutaient les tâches propres à la mission de York, qui était de produire une vaste gamme d'articles pour le commerce et pour l'approvisionnement des postes. Les hommes de métier de York assuraient en outre la formation des apprentis, la gestion des équipes de travail l'été et l'administration des activités de leur atelier. Il n'est pas étonnant alors que leur salaire ait parfois été supérieur à celui d'apprenti commis et d'apprenti commis adjoint et voisin de celui de commis adjoint.

Les employés permanents de la Compagnie ne formaient pas la totalité de la population de York. Des Cris dits «Homeguard», rattachés au poste d'une façon ou d'une autre, étaient employés de façon saisonnière. En outre, on trouvait en permanence un certain nombre d'hommes qui y vivaient et y travaillaient sans que leur salaire soit imputé à la factorerie. Ces hommes, qui émargeaient aux frais généraux et qui n'étaient pas toujours inclus dans l'effectif permanent, étaient habituellement des recrues en attente d'affectation dans un poste de l'intérieur ou de vieux employés en attente d'une place pour l'Angleterre. Aucun de ces groupes n'avait cependant d'incidence particulière sur la hiérarchie sociale générale de York Factory.

Le système des distinctions sociales ne faisait pas, ou peu, l'objet de remises en question ouvertes, encore que les serviteurs de la Compagnie fussent bien capables de se cabrer contre ce qu'ils estimaient être un traitement injuste et même de s'organiser pour réclamer de meilleurs salaires ou de meilleures conditions de vie. La structure sociale à York Factory ressemblait à celle de l'Europe de l'Ancien régime, l'Europe pré-industrielle, avec ses «distinctions rigides entre les personnes qui faisaient de certaines les supérieures et de la plupart des autres les inférieures», et ses «divers degrés, tous établis d'autorité et généralement admis»[18]. D'après l'historien Philip Goldring, York Factory était un endroit où

> *chacun trouvait des raisons de se réjouir de posséder une forme de supériorité sur les autres. Dans la petite chapelle de York, la famille du chef de poste s'assoyait seule dans un coin pour être «à l'écart et séparée des gens du commun»; tandis que le «réfectoire», c'est-à-dire le corps des agents et des commis célibataires, formait un petit groupe, «les hommes refusaient de partager leurs sièges avec les Indiens, les Indiens du fort refusaient de s'asseoir près de ceux des tentes, et ainsi de suite».*[19]

C'est sans doute ce souci constant du statut qui faisait paraître York «de loin l'endroit le plus respectable du Territoire»[20].

Le système social si éloquemment illustré par l'ordre d'occupation des places à la chapelle était reproduit ailleurs dans le poste. Non seulement les employés se regroupaient selon la classe pour les repas, mais encore ils étaient nourris autrement, ils recevaient des rations différentes d'alcool, de sucre et autres biens de luxe, ils étaient logés séparément et ils se voyaient même allouer des temps libres différents suivant une codification complexe des privilèges.

Les distinctions sociales ou les tensions sociales dans les postes comme York Factory n'avaient pas toutes pour origine la hiérarchisation des rangs et des privilèges établie par la Compagnie de la baie d'Hudson. Les historiens de la traite des pelleteries font abondamment état des conflits qui opposaient entre eux les agents de même rang et les employés d'origines différentes. Les agents de la Compagnie se chicanaient pour des questions de politique et de territoire de traite, de pouvoir et d'influence, et même sur la question de savoir quel poste était le plus autorisé à revendiquer la traite avec un chasseur donné. Certains auteurs ont laissé entendre que, dans la période postérieure à 1821, quelques agents formèrent une faction opposée au gouverneur George Simpson, responsable des opérations de la Compagnie en Amérique du Nord entre 1820 et 1860, et à ses protégés. Cette faction divergeait d'opinion avec Simpson et ses partisans sur pratiquement tout ce qui touchait la traite des pelleteries, depuis le traitement des femmes mariées «à la façon du pays» jusqu'au soutien des missionnaires[21].

D'autres historiens se sont penchés sur l'importance de l'origine ethnique des employés de la Compagnie[22]. La Compagnie de la baie d'Hudson recrutait dans beaucoup de régions et il arrivait souvent que ses cadres attribuent des caractéristiques culturelles générales aux employés issus d'une région donnée: les Orcadiens étaient réputés dociles et frugaux et les Canadiens du Bas-Canada, versatiles mais robustes. Ces traits culturels et physiques correspondaient-ils vraiment à une réalité reconnaissable chez les divers groupes ethniques qui composaient l'effectif de la Compagnie? Il appert en tout cas que les employés de la Compagnie développaient de solides liens sociaux, ainsi que des aversions également solides, selon leur lieu d'origine. Chaque fois qu'il dressait le camp, le groupe avec lequel Robert Clouston voyageait «se divisait par consentement mutuel... Les Iroquois avaient un feu; les Canadiens français avaient un feu» et Clouston lui-même, en tant qu'agent, avait son propre feu»[23]. En 1790, un homme demanda qu'on lui rappelle «s'il était convenable qu'un natif des Orcades soit placé au-dessus de lui» et certains employés anglais exigèrent d'être les premiers à faire leur choix dans les rations, avant les Orcadiens[24].

Dans les postes de la Compagnie de la baie d'Hudson, et notamment dans les grands postes comme York Factory, la société se divisait verticalement suivant des lignes coïncidant avec le rang ou le statut et horizontalement suivant l'ethnie, la personnalité et quelques autres distinctions moins évidentes. Il était important de faire en sorte que tout conflit social ou tout comportement anti-social ou carrément criminel soient effectivement enrayés ou réprimés. Pour ce faire, on encourageait le maintien d'un système de rapports sociaux marqués par la discipline et la déférence.

Différents moyens étaient mis à contribution pour préserver le système. Le plus important peut-être était que la Compagnie de la baie d'Hudson recrutait délibérément des employés déjà habitués à accepter les inégalités de rang et de richesse qu'impose la vie. Dès 1702, on recherchait de nouveaux serviteurs dans les Orcades. Joseph Myatt, agent responsable d'Albany en 1727, écrivit que le problème que posaient les serviteurs recrutés à Londres était qu'ils «connaissaient bien les manières et les dérèglements de moeurs de la ville»[25]. Les manoeuvres et les hommes de métier anglais avaient acquis une réputation de plaignards qui rouspétaient contre le travail que la Compagnie attendait de ses serviteurs et ils étaient par conséquent souvent perçus comme des fauteurs de troubles[26]. Au cours du XVIII^{e} siècle, peu d'Anglais furent embauchés, sauf à titre d'hommes de métier et d'agents et après 1821, ils furent de moins en moins présents même à ces titres (voir les tableaux 1 et 2). Durant la majeure partie du XVIII^{e} siècle, les Orcadiens dominèrent numériquement l'effectif de la Compagnie de la baie d'Hudson, surtout en raison de leur consentement aux salaires et aux conditions de travail offerts et parce qu'ils étaient perçus comme étant plus sobres, plus frugaux et plus dociles que les serviteurs anglais[27]. Fin XVIII^{e} siècle et début XIX^{e} siècle, la Compagnie se mit également à recruter en plus grand nombre des Canadiens du Bas-Canada. Encore qu'ils fussent perçus comme étant moins frugaux et moins tempérants que les Orcadiens, eux aussi semblaient disposés à accepter la structure hiérarchisée de la société du poste. Les recrues en provenance des îles écossaises et de l'Écosse même étaient également réputés éléments contrôlables. À l'opposé, certains domestiques agricoles anglais engagés en 1836 furent qualifiés «d'insolents, d'indolents et de méchants», et les Norvégiens recrutés au milieu des année 1850, «d'hommes désordonnés et intraitables que personne n'était capable de contrôler»[28]. Encore que la composition de la population active de York Factory différât quelque peu de celle de l'effectif de la Compagnie dans son ensemble, elle n'en révélait pas moins une préférence pour les serviteurs issus des Orcades, de l'Écosse, du Bas-Canada et de la Terre de Rupert même.

Tableau 1
Distribution des employés permanents à York Factory selon le lieu d'origine: agents

	1824-25		1829-30		1834-35		1839-40		1844-45	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Orcades	2	20	1	20	2	33,3	2	28,5	2	33,3
Shetland										
Hébrides										
Écosse continentale	2	20			1	16,7	2	28,5	3	50,0
Angleterre (sauf Londres)	1	10	2	40	1	16,7	1	14,3		
Londres	2	20			1	16,7				
Reste de la Grande-Bretagne	1	10					1	14,3		
Haut et Bas Canadas	1	10	1	20						
Terre de Rupert	1	10	1	20	1	16,7	1	14,3	1	16,7
Autres pays d' Europe										
Total	10	100	5	100	6	100,1	7	99,9	6	100,0

Source: Canada. Archives nationales. Division des manuscrits, MG20, Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson (ci-après ACBH), B.239/g/1-46, Abstracts of Servants Accounts, 1821-1871; quelques renseignements manquants ont été fournis par Philip Goldring à partir de la base de données qu'il avait préparée pour les Parcs.

Tableau 2
Distribution des employés permanents à York Factory selon le lieu d'origine: hommes de métier

	1824-25		1829-30		1834-35		1839-40		1844-45	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Orcades	7	43,8	3	20	3	30	8	57,1	5	50
Shetland									1	10
Hébrides										
Écosse continentale			3	20	2	20	2	14,3		
Angleterre (sauf Londres)										
Londres							1	7,1		
Reste de la Grande-Bretagne										
Haut et Bas Canadas	9	56,3	9	60	5	50	2	14,3	2	20
Terre de Rupert							1	7,1	2	20
Autres pays d' Europe										
Total	16	100,1	15	100	10	100	14	99,9	10	100

* Norvégiens.
Source: ACBH, 239/g/1-46.

Tableau 1
(suite)

1849-50		1854-55		1859-60		1864-65		1869-70		Cumul	
n	%	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
3	37,5	1	14,3	4	50,0	4	50	1	14,3	22	30,6
		1	14,3							1	1,4
										–	–
1	12,5	1	14,3	1	12,5	2	25	1	14,3	14	19,4
2	25,0							1	14,3	8	11,1
		2	28,5	2	25,0	2	25	1	14,3	10	13,9
										2	2,8
1	12,5							1	14,3	4	5,6
1	12,5	2	28,5	1	12,5			2	28,5	11	15,3
											–
8	100,0	7	99,9	8	100,0	8	100	7	100,0	72	100,1

Tableau 2
(suite)

1849-50		1854-55		1859-60		1864-65		1869-70		Cumul	
n	%	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
6	54,5	6	54,5	7	50,0	2	22,2	5	41,7	52	42,6
						2	22,2	2	16,7	5	4,1
						1	11,1	1	8,3	2	1,6
1	9,1	2	18,2	1	7,1	2	22,2	1	8,3	14	11,5
										1	,8
										–	–
										–	–
				1	7,1					26	23,0
4	36,4	3	27,3	3	21,4	2	22,1	3	25,0	18	14,8
				2*	14,3					2	1,6
11	100,0	11	100,0	14	99,9	9	99,9	12	100,0	122	100,0

Tableau 3
Distribution des employés permanents à York Factory selon le lieu d'origine: manoeuvres

	1824-25		1829-30		1834-35		1839-40		1844-45	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Orcades	21	58,3	9	52,9	16	59,3	11	58,8	11	57,9
Shetland										
Hébrides					2	7,4	4	25,0	4	21,1
Écosse continentale	2	5,6			1	3,7				
Angleterre (sauf Londres)	1	2,8	1	5,9					1	5,3
Londres										
Reste de la Grande-Bretagne	1	2,8	1	5,9						
Haut et Bas Canadas	8	22,2	3	17,6	6	22,2			3	15,8
Terre de Rupert	2	5,6	3	17,6	2	7,4	1	6,3		
Autres pays d' Europe	1	2,8								
Total	36	100,1	17	99,9	27	100,0	16	100,1	19	100,1

* En 1864-1865, les registres du poste indiquent que cinq employés venaient des navires *Prince Arthur* ou *Prince of Wales*. Un seul, Henry Tuggey, continua de travailler pour la Compagnie, ce qui a permis d'identifier sa paroisse d'origine.

Source: ACBH, B.239/g/1-46.

D'après le gouverneur Simpson, la sélection minutieuse des bassins de recrutement et la recherche de l'équilibre numérique entre les employés issus de différents bassins procuraient l'avantage supplémentaire de simplifier le contrôle de la main-d'oeuvre. Il estimait que l'hostilité entre les groupes compliquait la formation de «cliques et de cabales qui pourraient menacer la paix du pays»[29].

Le maintien de la discipline se trouvait par ailleurs facilité par le fait que la plupart des postes étaient des établissements d'une compagnie unique. Avant 1821, les employés pouvaient déserter la Compagnie de la baie d'Hudson pour se faire engager par la Compagnie du Nord-Ouest ou par la Compagnie XY, ce qui n'était toutefois pas facile. L'isolement de York compliquait singulièrement la désertion. En 1816, un employé du nom de George Gorn s'enfuit de York Factory pour échapper au châtiment que lui avait valu un vol. Il n'alla cependant pas loin et fut ramené le jour suivant.

Tableau 3
(suite)

1849-50		1854-55		1859-60		1864-65		1869-70		Cumul	
n	%	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
12	50,0	6	25,0	5	21,7	17	43,6	9	45,0	117	47,8
4	16,7	4	16,7	4	17,4	6	15,4	4	20,0	22	9,0
3	12,5	9	37,5	5	21,7	9	23,1	1	5,0	37	15,1
2	8,3	3	12,5	1	4,3			1	5,0	10	4,1
1	4,2			2	8,7	1	2,6	1	5,0	8	3,3
										–	–
										2	,8
1	4,2					1	2,6			22	9,0
1	4,2	2	8,3	6	26,1	5	12,8	4	20,0	26	10,6
										1	,4
24	100,1	24	100,0	23	99,9	39*	100,1	20	100,0	245	100,1

Toujours mécontent de son sort, Gorn déserta de nouveau un mois plus tard. Cette fois, la chance n'était pas avec lui: lorsqu'il fut retrouvé trois jours plus tard, il avait les orteils gelés en profondeur, à tel point qu'il fallut lui en amputer neuf[30]. En 1795, John Ward et Peter Sabbeston, deux employés de l'intérieur, désertèrent après avoir été amenés à York Factory pour y recevoir la réprimande que leur adressait le conseil de York. Il n'est pas fait mention des crimes de Ward, mais Sabbeston s'était vu imposer une amende de 25 livres pour refus d'obtempérer et pour avoir frappé Charles Isham, son patron à Swan River House. La gravité de la faute aux yeux du conseil est attestée par l'énormité de l'amende imposée à Sabbeston et qui équivalait à une année de salaire. Les deux hommes furent démis de leur fonctions et ils auraient été rapatriés à bord du navire de ravitaillement s'ils n'avaient fui vers l'intérieur des terres après avoir commis un vol à la factorerie dans la nuit du 31 août 1795. Ward et Sabbeston eurent plus de chance que Gorn

puisqu'ils parvinrent à rallier un poste canadien à Jack River, près du lac Playgreen. Lorsque Joseph LeRocher, un employé de la Compagnie du Nord-Ouest, arriva à York en se disant déserteur, son échange contre Ward et Sabbeston fut rapidement organisé. L'échange eut effectivement lieu. De retour à York, Sabbeston se révéla bon employé, mais malgré son changement d'attitude, lui et Ward furent rapatriés par le navire de ravitaillement suivant[31]. L'exemple de Gorn, Sabbeston et Ward ne mit pas un terme à la désertion mais il montra à coup sûr que ce n'était pas là un moyen commode de se soustraire à la discipline. Une fois arrivés dans le Nord-Ouest, les employés n'avaient pour la plupart d'autre choix que de rester au service de la Compagnie.

Cet état de choses conférait aux agents de la Compagnie un pouvoir considérable. Les agents supérieurs ou à commission n'avaient peut-être guère de statut à l'extérieur des territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson, mais dans le Nord-Ouest, ils jouissaient de pouvoirs considérables[32]. Miles Macdonell, agent responsable du premier détachement de Lord Selkirk, décrivit les pouvoirs de William Auld, alors directeur du Département du nord, dans les termes suivants:

> *Vous réunissez maintenant en votre personne tellement de caractères et de fonctions civiles, séculaires et cléricales que vous pourrez tenir tête au diable lui-même — il n'est pas possible de toucher votre talon d'Achille — il ne vous manque que la* force militaire *pour vous rendre invincible.*[33]

Les agents placés à la tête de postes comme York étaient très conscients de leur statut et de leur dignité et veillaient à ne compromettre ni l'un ni l'autre. Le docteur Helmcken, en visite à York, raconte dans les termes suivants la métamorphose de James Hargrave à son arrivée à la factorerie:

> *Cet Hargrave, si ouvert et si affable à bord, à peine eut-il mis pied à terre qu'il devint hautain, froid et distant! Comme un amiral, qui peut être agréable et courtois à terre, mais qui redevient amiral à peine a-t-il mis le pied sur le pont. C'est la discipline qui compte, encore qu'il puisse être ou non un tyran. Hargrave était néanmoins bon à sa manière, mais... il devait se mettre à la tâche immédiatement.*[34]

Les agents salariés avaient eux aussi d'importantes responsabilités en matière de discipline. Aussi s'efforçait-on de faire en sorte que les agents soient «socialement et administrativement supérieurs à leurs hommes»[35]. La plupart des agents entretenaient la conviction qu'ils ne pouvaient maintenir la discipline que dans la mesure où ils ne s'autorisaient nul rapprochement avec les hommes. Le père de George Simpson McTavish, ancien chef

de poste, lui déconseilla «de ne jamais devenir intime avec les hommes, car ils perdent vite le respect d'un agent qui oublie sa position»[36].

Tous les agents n'étaient pas désireux ou capables de maintenir une distance sociale. Un jour, Joseph Colen se vit dans l'obligation d'envoyer Thomas Wiegan, fourrier ou commis subalterne, travailler parmi les hommes en guise de châtiment: «[Wiegan] s'amusait à fraterniser avec les travailleurs du commun, avec lesquels il s'enivrait constamment s'il pouvait mettre la main sur de l'eau-de-vie». «Les frasques [de Wiegan] étaient si choquantes qu'il était devenu la risée des hommes et des indigènes»[37], ce qui sapait le statut et l'autorité des agents en général. Le problème que posait l'attitude des agents qui se comportaient comme Wiegan n'était pas simplement de l'ordre de l'immoralité personnelle: leur comportement influait sur les rapports entre les agents et les hommes dans une société où l'autorité s'exprimait de façon directe et souvent physique.

York Factory n'était pas un établissement idyllique qui ne connaissait ni le crime, ni la négligence dans le service, ni les comportements antisociaux. Au fil des ans, la Compagnie de la baie d'Hudson et ses agents supérieurs expérimentèrent toute une gamme de châtiments, de la flagellation aux amendes, en passant par l'emprisonnement des contrevenants. Ce qui frappe le plus, peut-être, dans toutes les tentatives pour instituer des châtiments, c'est à quel point ceux-ci étaient laissés au hasard. Ils étaient rien moins qu'incohérents, à la seule exception de ceux qui s'appliquaient dans le cas des fautes mineures, comme l'insolence, qui valaient habituellement à leur auteur une volée de coups administrée par le supérieur le plus proche.

Tout au long du XVIII[e] et du XIX[e] siècles, les pieds et les poings des agents furent les principaux instruments de la discipline à York Factory et dans les autres services de la Compagnie. L'agent qui ne gardait pas ses distances par rapport aux hommes menaçait le système, un système dans lequel pour ainsi dire chacun était à la merci d'un autre supérieur en grade, car à moins que les agents ne fussent choisis uniquement pour leur force, il fallait que la personne battue soit consentante à recevoir le châtiment sans riposter. Sans ce consentement, la discipline quotidienne au poste se serait éventuellement effondrée[38]. De même, l'officier qui aurait préféré ne pas frapper un employé insolent aurait couru le risque, ce faisant, de perdre son influence.

Les mentions d'agents frappant les serviteurs se raréfièrent dans les journaux des résidents de York Factory après 1821 et des tentatives furent faites pour contrôler le recours à ce châtiment. En tout cas, les serviteurs de la Compagnie étaient disposés à contester ce qu'ils croyaient être des coups

injustifiés. Déjà en 1819, le barreur d'un bateau de York refusa de raccompagner M. Dears, agent responsable de la brigade, vers l'intérieur des terres après que celui-ci l'eut frappé au dos de son sabre, plus précisément, on le présume, du plat de la lame. Le barreur ne s'était rendu «coupable d'aucun écart de conduite» et l'inscription au journal laisse clairement entendre que Dears avait outrepassé son pouvoir[39]. Letitia Hargrave révèle toutefois que certains agents répugnaient à renoncer entièrement à leur prérogative. Elle constate à quel point «les gentilshommes sont prompts à en venir aux mains, ici». Son mari et ses frères se permettaient volontiers de «rouer de coups» les hommes de métier et les travailleurs qui les contrariaient. Ses commentaires à cet égard tranchent toutefois avec les recommandations de son mari à ses subordonnés, qu'il était prompt à réprimander pour leurs tendances à la violence[40].

Les agents subalternes eux-mêmes pouvaient être menacés de châtiments physiques, encore qu'on ne sache avec certitude si les menaces étaient mises à exécution. Le docteur Gillespie, le médecin, et William Mactavish, comptable du poste, menacèrent tous deux de rosser R.M. Ballantyne, alors que celui-ci était apprenti commis, pour son comportement vaniteux ou «maniéré». Gillespie menaça même de pousser l'indignité du châtiment jusqu'à administrer celui-ci en public[41]. À en juger d'après les lettres de Letitia Hargrave, l'ordre en place à York Factory reposait essentiellement sur la capacité de frapper, voire de rouer de coups.

Quand les agents souhaitaient battre un serviteur sans invoquer la prérogative du rang, il leur arrivait d'écarter nommément la distinction. Un jour, l'agent Richard Grant se vit dans l'obligation de battre l'acariâtre ferblantier John Beith parce que celui-ci avait accusé la Compagnie de la baie d'Hudson d'escroquer les Indiens. Comme Beith ne semblait manifester aucune velléité de riposte, Grant retira sa veste qu'il jeta à terre en s'écriant: «Je reprendrai mon titre avec ma veste»[42].

Pour les crimes graves, il fallait un châtiment plus sérieux qu'une gifle ou un coup de pied. À York Factory, les châtiments sévères étaient rares. En fait, le dernier cas connu de flagellation d'un serviteur accusé de vol remonte à 1797.

> *Dans la soirée, Donald Laughton reçut le châtiment de son vol. Il avait souvent été surpris à chaparder les biens des autres serviteurs et à voler des choses dans l'entrepôt. Il fut condamné à être attaché à la presse à fourrure et à recevoir de chacun des serviteurs un coup de fouet sur son dos nu: le châtiment lui fut administré en conséquence.*[43]

Deux canotiers du district de la rivière Peace avaient été amenés à York Factory pour répondre à des accusations de vol et de désertion. Ni l'un, ni l'autre n'avaient de quoi payer l'amende; aussi fut-il décidé qu'ils seraient

> *immédiatement menottés et exposés en public dans cet état sur le toit de la factorerie après quoi ils seraient emprisonnés pour une semaine et nourris au pain et à l'eau; à l'hiver, tous deux seraient envoyés hiverner chez les Européens des forts Churchill et Severn respectivement.*[44]

Les châtiments infligés aux canotiers marquaient à peu près la limite des sanctions non financières auxquelles les agents de York pouvaient recourir. La consigne au quartier, la réclusion dans le hangar aux bateaux ou dans tout autre endroit aussi peu agréable, peines assorties de l'indignité supplémentaire d'être mis aux fers, constituaient des châtiments efficaces[45]. On avait également recours à la diminution des rations. Un employé mécontent fut «contraint à l'obéissance au moyen d'un régime à base de lard salé et de gruau et il n'a pas peu été importuné par les moustiques (car il vivait dans les bois)»[46]. Parfois, pour discipliner les hommes on avait recours à la mutation dans un autre poste, loin des amis ou de la famille, ou dans un poste impopulaire[47].

Pour la plupart des offenses suffisamment graves pour justifier un châtiment officiel, on imposait des amendes. Dès 1792, le comité de Londres adopta le principe de l'imposition d'amendes en cas de «négligence dans l'accomplissement des tâches ou de grossière inconduite». On estimait que c'était «la meilleure façon de procéder pour s'assurer de la subordination [des hommes]»[48]. L'amende devait être imposée par le gouverneur et le conseil, le comité de Londres gardant un droit de regard[49]. Si le comité la jugeait excessive, ce qui arrivait parfois, il pouvait ordonner un rajustement à la baisse[50]. La plupart du temps, cependant, les amendes étaient confirmées si elles étaient imposées «avec la sérénité sans laquelle l'administration de la justice ne manquerait pas de dégénérer en tyrannie»[51]. À partir des années 1790, les procès-verbaux du conseil de York et, plus tard, du Conseil du Nord font fréquemment état d'amendes imposées pour toutes sortes d'écarts, de la désertion à la consommation excessive des provisions. Les amendes ne touchaient pas que les serviteurs; les agents de la compagnie, y compris les agents à commission, y avaient droit à l'occasion[52].

Dans certains cas exceptionnels, la mesure disciplinaire appliquée consistait à rapatrier l'employé, procédé que le comité de Londres réprouvait cependant:

> *Il est arrivé que des hommes soient rapatriés sous des prétextes insignifiants, ce qui a occasionné des pertes considérables en avances de salaires, en dépenses de transport des hommes jusqu'au poste d'embarquement et à partir de ce dernier, en frais de passage et en salaires de plusieurs mois durant lesquels nul service utile ne pouvait être attendu d'eux.*[53]

La Compagnie et ses agents supérieurs escomptaient bien que tous les employés, à l'exception peut-être des plus récalcitrants, accompliraient la totalité de leur service[54].

Encore qu'ils fussent fort rares, les crimes les plus graves — meurtre, tentative de meurtre, homicide involontaire ou voies de fait — posaient à la Compagnie de la baie d'Hudson et à ses agents supérieurs des problèmes qu'ils avaient bien de la peine à résoudre. Ce n'est qu'en 1822 qu'il fut décidé que les crimes capitaux commis sur la Terre de Rupert relèveraient des tribunaux du Haut-Canada[55]. Avant 1822, on ne savait trop quel tribunal avait compétence pour juger des affaires survenant sur la Terre de Rupert, ni ce qui pouvait être fait pour traduire en justice les auteurs de crimes graves, sinon de les renvoyer en Angleterre. Même lorsqu'il fut établi que les délits commis sur la Terre de Rupert relevaient des tribunaux du Haut-Canada, la procédure judiciaire n'y gagna pas en simplicité puisqu'il fallait que tous, accusé et témoins, ou bien fassent le voyage au Haut-Canada, ou bien signent une déclaration sous serment. En 1839, Adam Thom fut nommé juge à Rivière-Rouge, mais ce n'est qu'en 1854 que fut établie à Norway House une cour de circuit chargée d'y entendre les causes au civil et au criminel[56]. Quoi qu'il en soit, jamais les registres de York Factory ne donnent à entendre qu'on se soit adressé aux tribunaux du Haut-Canada ou d'ailleurs dans le Nord-Ouest pour juger des délits qui auraient été commis à la factorerie.

Comme s'il n'était pas déjà assez compliqué de savoir comment traiter les crimes graves, on ne savait pas non plus si la Compagnie avait compétence pour intervenir dans les affaires mettant en cause les autochtones, ni d'ailleurs si les agents souhaitaient l'avoir. Dans d'autres parties du Nord-Ouest, il arriva que des agents tentent de punir les Indiens pour des fautes commises contre la Compagnie ou ses employés. Les châtiments étaient la source d'un profond ressentiment et, après un incident survenu en 1803, le comité de Londres informa catégoriquement ses agents qu'il était de la plus élémentaire prudence de faire preuve de «tolérance» dans le traitement des Indiens accusés de crimes[57]. À York Factory, en 1796, cette tolérance fut mise à l'épreuve. Deux Indiens de York Factory étaient réputés avoir tué un traiteur de la Compagnie du Nord-Ouest, Robert Thompson. Ayant appris

que les deux hommes avaient élu domicile à York, les dirigeants de la Compagnie du Nord-Ouest écrivirent à Joseph Colen pour lui demander que les Indiens soient faits prisonniers et envoyés dans un poste de l'intérieur de la Compagnie du Nord-Ouest. Certains collègues de Colen étaient prêts à accéder à cette requête, mais lui s'y opposa.

> *J'estimais que c'aurait été faire preuve d'imprudence que de donner suite à ce plan car les Indiens se rassembleraient vite et surpasseraient en nombre l'escorte du captif; non seulement ils libéreraient leur chef mais ils seraient froissés de l'insulte qui lui aurait été faite et ce serait miracle si l'un de ceux qui en avaient la garde échappait au sort qui fut celui de M. Thompson... car ce faisant nous commettrions un acte d'hostilité ouverte à l'endroit des Indiens et exposerions à leur rancoeur tous les honorables serviteurs de la Compagnie à l'intérieur des terres.*[58]

L'affaire eut une suite bizarre. En juin, Joseph LeRocher arriva à York Factory prétendant avoir déserté le service de la Compagnie du Nord-Ouest. Comme il était toujours lié à cette dernière par contrat, il ne fut embauché que de façon conditionnelle. Trois jours plus tard, LeRocher tenta d'assassiner l'un des Indiens qui avaient tué Thompson et seule l'intervention rapide d'un autre employé de la Compagnie empêcha LeRocher de parvenir à ses fins. Début juillet, LeRocher tenta de tuer un autre Indien, qui était apparenté à ceux qui avaient tué Thompson. Cette fois, LeRocher fut menotté et placé sous bonne garde tandis que Colen essayait de savoir ce qui avait pu motiver de tels actes. Des serviteurs révélèrent que LeRocher était entré au service de la Compagnie de la baie d'Hudson dans l'intention précise de venger la mort de son ancien maître et que, en cas de succès, ses dettes à l'endroit de la Compagnie du Nord-Ouest seraient effacées[59]. Dix jours plus tard, il fut renvoyé vers l'intérieur pour être rendu à la Compagnie du Nord-Ouest en échange de Ward et Sabbeston, les déserteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson. Les limites des pouvoirs de Colen pour faire face à une crime aussi sérieux qu'une tentative de meurtre sautaient aux yeux. Non seulement il ne pouvait rien faire contre les Indiens qui avaient tué Thompson, mais encore il ne put que renvoyer LeRocher à la Compagnie du Nord-Ouest.

Les agents de la Compagnie de la baie d'Hudson étaient encore plus réticents à intervenir dans les affaires qui ne mettaient en cause que des Indiens. Lorsqu'un Indien nommé Abishabis ou Abbis Shabbis proclama l'existence d'une nouvelle religion au début des années 1840 et lorsque, plus tard, il assassina cinq membres de la bande de York Factory, James Hargrave ne s'en mêla pas. Abishabis se rendit ensuite à Severn où, semble-

t-il, il terrifia tellement les Indiens de l'endroit que ceux-ci refusèrent de quitter le poste. C'est ce qui forca finalement John Cromartie, interprète responsable de Severn, à s'emparer de la personne d'Abishabis pour l'envoyer à York en tant que prisonnier, ce qui réglait son problème, sinon celui de Hargrave. Au grand soulagement de tous, l'un des Indiens de Severn tua Abishabis peu avant son départ pour York. Letitia Hargrave résuma parfaitement la pensée de la plupart des agents de la Compagnie lorsqu'elle observa que «les Indiens [ont] leurs propres lois que nous les laissons appliquer sans intervenir»[60].

Dans les années 1840 et 1850, des prisonniers indigènes furent envoyés de Rivière-Rouge à York Factory ou aux postes qui en dépendaient. Leur châtiment était précisément l'exil pour un ou deux ans au lac Trout, à Severn, Churchill ou, dans un cas, à York Factory. Quelques-uns commirent d'autres vols mais le comportement de la plupart se révéla «tout à fait exemplaire». En fait, certains d'entre eux furent embauchés à titre de manoeuvres à Churchill et à Severn après qu'ils eurent purgé leur peine[61]. Le seul prisonnier détenu à York Factory était Atasawapoh. Sang-mêlé originaire du district de Saskatchewan, il avait tué un Canadien au cours d'une dispute. Une prison fut construite à son intention en 1841 et il passa une année à faire de l'étoupe, à fabriquer des attelages de chien et à coudre des toiles de tente avant d'être exilé dans l'Ungava. En dépit de la dureté du travail et malgré le régime alimentaire, à base de pemmican, de biscuits et d'eau, qui était le sien en prison et qui fut même à l'origine d'un scorbut un jour, il semble avoir été un prisonnier modèle[62]. Non seulement il exprima du remonds mais il ne se plaignit pas de son exil dans l'Ungava. Ce dernier châtiment peut paraître sévère mais, comme le souligna James Hargrave, il n'aurait pas été sage de le laisser retourner dans le district de Saskatchewan où les amis de sa victime auraient peut-être tenté de la venger[63].

Chez les employés de la Compagnie à York, le crime le plus courant était le chapardage. En 1791, par exemple, des servants de sloop firent main basse sur la grand-voile du sloop du comptoir pour «fabriquer un pantalon». Les délits mineurs de ce genre sont représentatifs du type de problèmes avec lesquels les agents en poste à York étaient aux prises[64]. La réglementation minutieuse des personnes ayant accès aux magasins et la surveillance étroite du chargement et du déchargement des navires de ravitaillement permettaient de prévenir les vols les plus graves. Par ailleurs, quand des objets étaient volés dans les ballots et les caisses débarqués à York, les agents en poste à cet endroit n'hésitaient pas à laisser entendre que les crimes avaient été commis à bord du navire, pas à York Factory[65]. Comme le soutint le chef de traite James Clare, dans un milieu aussi restreint que York Factory, où

tout le monde vivait au vu et au su de tout le monde, rares étaient les vols qui pouvaient passer inaperçus ou ne pas être signalés. L'événement qui, à York, se rapprocha les plus d'un scandale majeur fut le renvoi du capitaine John Richards, commandant du navire de ravitaillement annuel, après qu'il fut pris en possession de fourrures illicites en 1801. Pour le comité de Londres, il ne faisait aucun doute que ces fourrures avaient été obtenues d'employés en poste à York; le comité exigea que cette pratique cessât[66]. Ce qui faisait le caractère inhabituel du crime de Richards, c'est que le commerce clandestine des pelleteries ne se pratiquait guère au XIX[e] siècle, contrairement à ce qui se passait avant 1770. Après 1801, on fouillait parfois les coffres des employés rapatriés mais on trouve peu de mentions que des fourrures y eussent été trouvées.

En règle générale, les infractions mineures à la discipline du poste étaient punies d'un coup ou deux donnés par un agent ou un homme de métier ou, dans les cas jugés un peu plus graves, d'une amende. Il semble que l'amende se soit révélée un châtiment efficace pour tout le monde, sauf les «serviteurs [les plus] rebelles», et pour toutes les occasions, sauf les rares cas de vols plus graves que le simple chapardage et de crimes avec violence. L'imposition d'amendes pour punir les employés de tous rangs était une sanction remarquablement bien adaptée au monde de la pelleterie, étant donné les motifs qu'avaient la plupart des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson de faire carrière dans la traite des fourrures.

Le goût de l'aventure, le désir de fuir les ennuis domestiques, d'autres raisons personnelles, voilà autant de motifs qui poussèrent d'aucuns à entrer au service de la Compagnie de la baie d'Hudson. Certains, comme les garçons de l'école publique ou de l'orphelinat, n'avaient sans doute guère le choix. Mais la plupart de ceux qui l'avaient étaient motivés par des raisons économiques. Un commis de York écrivit:

> *En réclusion dans cet endroit solitaire, l'heure de la nécessité est lourde à porter et je dois avouer que seul le besoin d'assurer ma subsistance au Canada me retient de quitter ce désert pour retourner vers les êtres chers.*[67]

Les salaires des employés de tous les niveaux connurent des fluctuations considérables tout au long du XVIII[e] et du XIX[e] siècles et ils ne furent pas toujours aussi intéressants que ceux que procurait un emploi comparable en Écosse ou dans le Haut ou le Bas Canadas[68]; mais ce qui a presque toujours été vrai également, c'est que, considérant que la Compagnie donnait le gîte et le couvert à ses employés, ceux-ci bénéficiaient de revenus disponibles très supérieurs à ceux des hommes qui effectuaient un travail semblable au leur en Grande-Bretagne ou au Canada. Les employés qui faisaient attention

pouvaient épargner une part importante de leur revenu. Letitia Hargrave souligne en 1842, non sans une certaine incrédulité, que son cuisinier, Robert Garson, avait amassé 300 livres en 27 ans de service en travaillant pour un salaire annuel de 17 livres seulement. Non seulement il avait épargné plus de la moitié de son salaire, mais sa fortune nette était égale à celle du frère de Letitia, Dugald Mactavish, malgré leur énormes différences de salaire et de statut[69]. Les économies de Garson n'avaient rien d'inhabituel, du moins pour un Orcadien, car beaucoup de ces gens épargnaient 70 pour cent de leur salaire[70]. Les Orcadiens avaient la réputation de faire particulièrement attention à leur argent, mais d'autres employés de la Compagnie parvenaient également à épargner des sommes importantes lorsqu'ils avaient la motivation d'amasser suffisamment de capital pour acheter une ferme ou pour bâtir une petite entreprise en Grande-Bretagne ou au Canada[71].

Pour eux, le service de la Compagnie constituait un moyen de parvenir à une fin. Beaucoup devaient cependant s'acquitter de plus d'un contrat pour amasser le capital qu'ils voulaient, de sorte que ce n'est pas forcément eux qui accomplissaient le séjour le plus court. D'autres hommes, dont nombre d'agents de la Compagnie, des habitants de la Terre de Rupert et ceux qui s'étaient mariés et avaient fondé une famille dans le Nord-Ouest, en vinrent à considérer leur emploi dans le commerce des fourrures comme la carrière de leur vie. Les personnes comptant 15 années ou plus de service n'étaient pas rares dans un poste comme York Factory et certains, comme Robert Garson, continuèrent à y travailler année après année malgré des économies qui leur auraient assuré une retraite assez confortable. D'autres ne se plaisaient pas au service de la Compagnie et il y en avait toujours qui n'accomplissaient pas plus d'un contrat. Sans doute ces employés quittaient-ils la Compagnie avec un sentiment de soulagement égal à celui qu'éprouvaient les cadres de la Compagnie à les voir partir.

Entre 1830 et 1880, le plus gros groupe individuel d'employés au sein de la Compagnie considérée dans son ensemble était toujours constitué de ceux qui ne comptaient qu'un ou deux ans d'expérience, mais le nombre moyen des années de service était «largement supérieur au minimum de cinq ans des recrues européennes et faisait plus de deux fois le minimum de trois ans des engagés nord-américains»[72]. Malgré le haut taux de roulement de l'effectif, il y avait toujours une importante fraction de la main-d'oeuvre qui avait une longue expérience du commerce des pelleteries[73].

Après 1821, la population active de York Factory était encore plus susceptible d'avoir de l'expérience que les employés de la Compagnie dans leur ensemble[74]. Sauf durant une certaine période dans les années 1850 et

Tableau 4
Moyenne des années d'expérience des employés permanents à York Factory

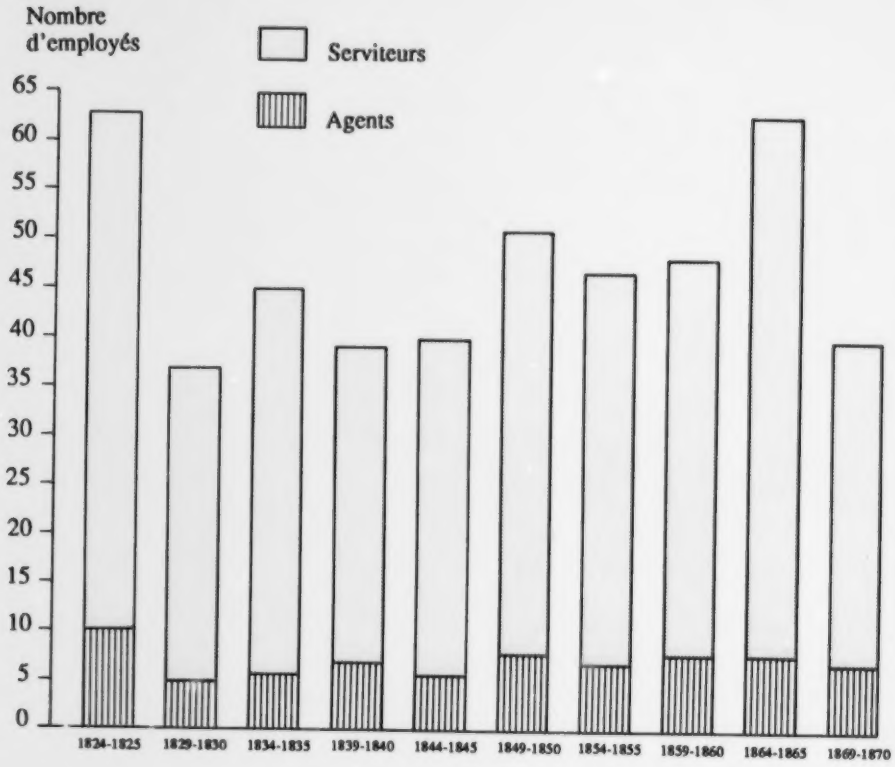
	n *	moyenne	médiane	n *	moyenne	médiane
		1824-25			**1829-30**	
Agents	10	8,7	7,0	5	10,6	10,0
Hommes de métier	16	5,9	4,5	15	7,5	9,0
Autres	37	613	5,0	17	10,4	9,0
		1834-35			**1839-40**	
Agents	6	7,8	7	7	11,9	7,0
Hommes de métier	10	12,5	14	14	8,6	7,0
Autres	29	6,1	5	18	7,5	5,0
		1844-45			**1849-50**	
Agents	6	10,7	4,5	8	11,6	6,0
Hommes de métier	10	13,1	14,5	10 **	12,3	0,5
Autres	24	6,1	4,0	32	4,5	4,0
		1854-55			**1859-60**	
Agents	7	11,7	10	8	11,0	10,5
Hommes de métier	11	12,2	9	14	8,9	5,5
Autres	29	4,6	3	26 +	4,7	2,0
		1864-65			**1869-70**	
Agents	8	13,5	10,5	7	6,7	5,0
Hommes de métier	9	7,8	5,0	12	9,8	9,5
Autres	45 +	4,4	3,0	21	7,9	4,0

* Nombre d'employés.

** En 1849-1850, George Flett, le second de la goélette, se noya. On ne connaît pas le nombre de ses années de service.

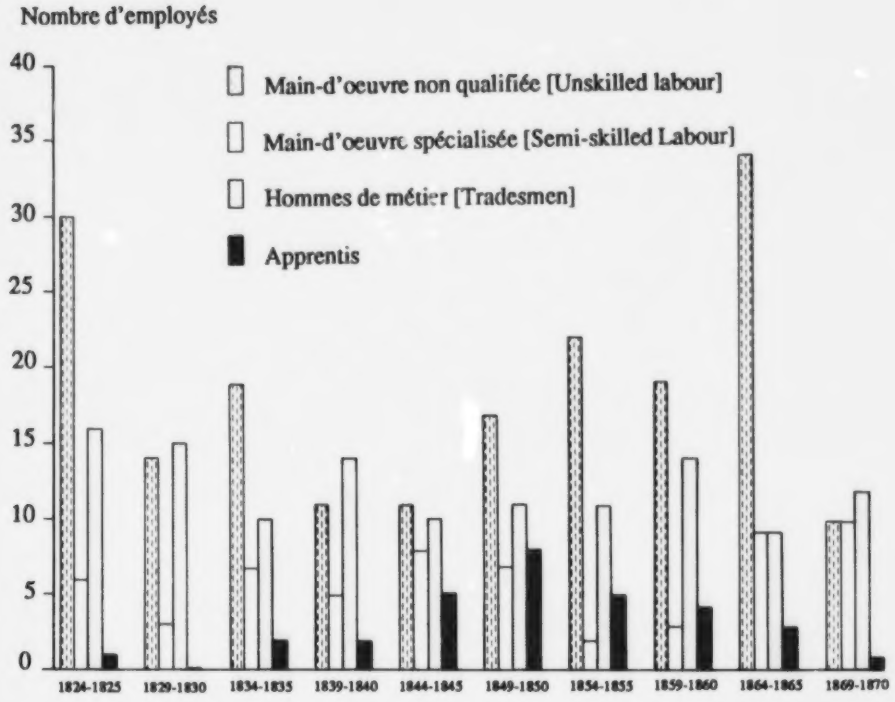
\+ En 1859-1860 et en 1864-1865, John Dunning apparaît dans les registres de York Factory au titre de «manoeuvre aveugle». On ne connaît pas le nombre de ses années de service.

Source: ACBH, B.239/g/1-46



10 Effectifs permanents à York Factory.

Source: Archives nationales du Canada, Division des manuscrits, MG20, Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, B.239/g/1-46, Abstracts of Servants Accounts, 1821-1871.
Dessin: C. Piper.



11 Serviteurs en poste à York Factory, par occupation. Les travailleurs spécialisés étaient ceux qui avaient les compétences propres à la traite des pelleteries: pêcheurs, marins, interprètes, avants, gouvernails, guides, hommes de sloop, bateliers, gardiens de bétail et scieurs de bois. Les hommes de métier étaient les charpentiers, les forgerons, les valets, les boulangers, les tonneliers, les tailleurs, les maçons, les cuisiniers, les compagnons, les constructeurs de bateaux, les magasiniers, les ferblantiers, les menuisiers, les régisseurs, les porteurs, les chapeliers et les armuriers.
Source: Archives nationales du Canada, Division des manuscrits, MG20, Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, B.239/g/1-46, Abstracts of Servants Accounts, 1821-1871.
Dessin: C. Piper.

Tableau 5
Distribution de tous les employés selon le lieu d'origine, 1824-1870*

	n	%
Orcades	193	41,1
Shetland	28	6,0
Hébrides	39	8,3
Écosse continentale	38	8,1
Angleterre (sauf Londres)	17	3,6
Londres	10	2,1
Reste de la Grande-Bretagne	4	,9
Haut et Bas Canadas	54	11,5
Terre de Rupert	84	17,9
Autres pays d'Europe	3	,6
Total	470	100,1
Toute l'Écosse		63,5
Angleterre		5,7
Canadas (Haut et Bas)		11,5
Terre de Rupert		17,9
Autres		1,5

* Tout comme dans les tableaux 1 à 4, cette distribution cumulative des employés selon le lieu d'origine est fondé sur un échantillon de cinq ans. Étant donné que les employés restaient au service de la Compagnie pendant plus de cinq ans, certains ont été comptés plus d'une fois.

Source: ACBH, B.239/g/1-46.

au début des années 1860, époque où un grand nombre de nouvelles recrues était en poste à York, le résident typique de York Factory en était à son deuxième contrat de service, parfois plus. Il semble que la Compagnie ait été particulièrement attentive à conserver un noyau d'employés de grande expérience parmi les agents et les hommes de métier de York. Les autres paliers de la main-d'oeuvre avaient en moyenne une expérience nettement moindre, mais, même chez les manoeuvres, il y avait toujours un nombre

important d'hommes comptant dix années de service ou plus (*voir* le tableau 4).

La taille de l'effectif en hommes à York Factory varia beaucoup avec le temps (figures 10 et 11). Le grand nombre des hommes de tous rangs en poste à York en 1824–1825 correspond au gonflement de l'effectif de la Compagnie de la baie d'Hudson qu'entraîna la fusion de cette dernière avec la Compagnie du Nord-Ouest en 1821. Les efforts déployés par le gouverneur Simpson tout au long des années 1830 et au début des années 1840 pour opérer des compressions de personnel sont visibles à York Factory comme l'est la reprise de la croissance du service dans les années 1850 et 1860[75]. Pourtant, tandis que le nombre des employés en poste à York variait considérablement, le nombre d'agents resta relativement constant (figure 10). Le nombre des hommes de métier sur place varia également fort peu tandis que celui des employés non qualifiés ou spécialisés connut des fluctuations radicales (figure 11). On peut en déduire que les fonctions d'administration et de fabrication de York Factory changèrent moins que ses responsabilités en matière de transport et d'entreposage.

À tous les niveaux, la supériorité numérique des Orcadiens, parmi les employés en poste à York Factory, était tout à fait remarquable. Surtout appelés à servir à titre d'hommes de métier ou de manoeuvres non qualifiés ou spécialisés, les Orcadiens n'en formaient pas moins le plus important groupe particulier parmi les agents (tableaux 1–3). Plus de 40 pour cent de tous les employés de tous les niveaux en poste à York Factory étaient des Orcadiens (tableau 5). Si l'on ajoute aux Orcadiens les hommes des Hébrides, des Shetland et de l'Écosse, plus de 60 pour cent de la population active était écossaise. Pour fin de comparaison, mentionnons que le groupe d'employés venant en deuxième position pour le nombre, celui des autochtones de la Terre de Rupert, représentait moins de 18 pour cent du total. À cet égard, la composition de la société de York Factory était presque exactement l'inverse de ce que l'on observait au niveau de l'ensemble de l'effectif de la compagnie: à partir de 1850 au moins, les natifs de la Terre de Rupert formèrent habituellement la plus vaste catégorie de serviteurs permanents, sauf chez les manoeuvres non qualifiés[76].

Il est tout à fait possible que l'écrasante supériorité numérique des Écossais parmi les employés de la Compagnie à York ait influé sur l'évolution que devait connaître cette collectivité. Si l'on ajoute les autres employés d'origine britannique aux agents et serviteurs écossais, on obtient un total qui frise les 70 pour cent de la main-d'oeuvre. C'est peut-être là qu'il faut voir l'explication, du moins partielle, du fait que, si souvent, le changement social à York semble avoir été l'écho de celui qui survenait dans la société

britannique du XVIII[e] et du XIX[e] siècles; c'est peut-être aussi ce qui explique que York Factory ait paru si respectable aux yeux de Letitia Hargrave, par rapport à ce qu'elle savait des autres sociétés de trafiquants de fourrures. Selon toute probabilité, nul autre poste n'était aussi britannique par sa population.

Le travail

La révolution que connurent le régime de travail et les méthodes de production et qui transforma la société britannique à la fin du XVIII[e] siècle et au cours du XIX[e] siècle n'eut guère d'incidence directe sur les sociétés de pelleterie comme York Factory. La Compagnie de la baie d'Hudson lança bien des navires à vapeur sur les cours d'eau de l'intérieur à partir des années 1860, mais l'énergie produite par la vapeur ne trouvait pas d'application dans le commerce des pelleteries. En ce domaine, l'énergie nécessaire était fournie par les muscles de l'homme et des animaux domestiques[1].

Le travail à York Factory conserva toujours un caractère essentiellement pré-industriel. En 1844, un ami écossais de James Hargrave se moqua de «l'atmosphère lourde et paresseuse» de York, qui tranchait avec le rythme de vie trépidant et le régime de travail «accéléré» de la Grande-Bretagne[2]. Comme il arrive souvent avec les blagues, celle-ci comportait une certaine part de vérité. York Factory n'était pas entièrement coupé des forces de changement social mais bien des aspects de la vie à cet endroit n'évoluaient que lentement. Le travail y resta apparenté davantage à ce qu'il était dans la Grande-Bretagne du XVII[e] siècle et du début du XVIII[e] siècle qu'à celui des usines de la Grande-Bretagne industrialisée.

Dans un poste comme York Factory, la division du travail n'était guère nécessaire, voire pas du tout, et chacun pouvait pratiquer son métier sans égard pour celui des autres. La chasse, la pêche, la coupe du bois et même la fabrication de tonnelets pouvaient comporter un certain nombre d'opérations secondaires, mais celles-ci pouvaient habituellement être exécutées par la même personne. Aussi le travail ne pouvait-il se mesurer qu'en

fonction d'un rendement étalé sur des périodes relativement longues: la semaine, le mois, la saison, voire, dans certains cas, toute l'année[3]. Les travailleurs jouissaient donc d'une bonne latitude pour organiser leur temps et leur activité professionnelle. La journée de travail pouvait être allongée ou raccourcie selon les nécessités du maintien du rendement. D'ailleurs, dans une journée de travail donnée, il était possible d'interrompre sa tâche pour toutes sortes de raisons. Ainsi, le régime de travail général à York Factory, comme dans l'Angleterre pré-industrielle, présentait une alternance de périodes d'oisiveté plus ou moins complète et d'autres d'activité fébrile[4]. Il ne faut cependant pas croire que York était un endroit improductif, ni que les hommes qui y étaient en poste étaient paresseux. Mais ce qui est sûr, c'est que le travail était organisé selon des principes différents et qu'il était accompli suivant un rythme propre par l'emploi de méthodes différentes de celles en usage dans une grande partie de l'Angleterre du XIX[e] siècle.

Il existe peu d'indices que les résidents de York Factory aient perpétué certaines traditions professionnelles comme celle du lundi férié, jour de repos supplémentaire habituellement bien arrosé que revendiquaient nombre d'hommes de métier en Angleterre au début du XIX[e] siècle. Charles Kitson, charpentier à York en 1792, informa un jour Joseph Colen que «sa religion lui interdisait de travailler le lundi»[5], mais c'était là un cas rare. Par ailleurs, une bonne part du travail s'accomplissait loin des regards indiscrets des agents. La majeure partie du travail se faisait sous la surveillance directe d'un homme de métier ou d'un manoeuvre d'expérience qui pouvaient aussi bien fermer les yeux sur les libertés prises avec le travail du lundi ou de tout autre jour, pourvu que la productivité globale ne donne pas d'impression d'insuffisance professionnelle de leur part. Du reste, les journaux du poste font à maintes reprises mention d'hommes de métier et de manoeuvres oisifs ou incompétents et des difficultés de faire en sorte que le travail soit exécuté promptement et correctement. Colen, par exemple, s'installa au nouveau comptoir de York Factory en 1792 avant que son aménagement soit achevé pour tenir à l'oeil les charpentiers, Kitson et Henry Gaines, qui était aussi forte tête que Kitson. On peut supposer que, sans Colen pour superviser leur travail, ils auraient considéré le mardi et le mercredi comme des jours fériés également[6].

Dans certains cas, le manque d'attention au travail n'était rien de plus qu'une affaire de tempérament ou un moyen détourné de se faire rapatrier pour cause d'incompétence. Face à un refus total de faire le moindre travail, les agents étaient démunis si les menaces, les amendes ou les poings échouaient. Un particulier nommé Hugh Wilson refusa tout travail et adopta

un comportement si dégoûtant et si déplaisant que Joseph Colen n'eut d'autre choix que de le faire rapatrier. Wilson resta au lit pendant des jours et refusa de se lever, même pour «faire ses besoins». Ses habitudes personnelles étaient si insupportables qu'il fut transféré d'abord dans un lit de la salle de garde, puis à l'extérieur, dans une tente[7]. Il fut finalement rapatrié au moment du passage du navire de ravitaillement.

L'oisiveté n'était pas dans tous les cas affaire de préférence personnelle. Jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle, la Compagnie de la baie d'Hudson avait pour politique de conserver un effectif permanent plus important que nécessaire pour faire face à la demande saisonnière de main-d'oeuvre supplémentaire plutôt que d'essayer d'embaucher un grand nombre de travailleurs temporaires pour les saisons d'expédition de l'été et de l'automne[8]. Les employés étaient donc souvent sous-utilisés ou affectés à des travaux sans utilité réelle mais conçus pour les occuper. À la fin du XVIII^{e} siècle, David Thompson avoua que son travail de commis et de comptable à York Factory avait pu être achevé en peu de jours et qu'il avait consacré le reste de l'année à une entreprise plus agréable: la chasse à «l'oie, au canard et à la gélinotte»[9]. À mesure que s'étendaient les responsabilités administratives de York Factory, les commis constataient qu'ils devaient passer plus d'heures à leur pupitre que Thompson, mais malgré cela ils avaient eux aussi le privilège d'interrompre leur travail pour aller faire une promenade en raquettes et abattre un peu de gibier lorsque l'envie leur en prenait. On pouvait toujours affecter les serviteurs de la Compagnie à la chasse ou à la coupe du bois ou même à des tâches d'une utilité peu évidente. De loin en loin, des tentatives furent faites pour enrayer l'érosion de la rive à York au XVIII^{e} et durant une bonne partie du XIX^{e} siècles. Les travaux n'aboutirent jamais, mais, encore en 1840, les hommes continuaient d'essayer de garnir la rive de pierres, travail laborieux qui devait se révéler inutile[10]. Le gouverneur prit en grippe la tour d'observation de 40 pieds que James Hargrave avait fait construire en 1840-1841: pour lui, il s'agissait d'un machin sans utilité. Il soupçonnait que la seule raison d'être de la tour était d'offrir un endroit dominant commodément les moustiques où fumer une bonne pipe après le dîner[11].

Quoi qu'il en soit, malgré une population active pour laquelle il fallait souvent trouver de l'ouvrage et abstraction faite d'un employé paresseux à l'occasion, York n'était pas un lieu improductif. Certes, les hommes de métier et les manoeuvres avaient réglé leur horaire et leur rythme de travail en fonction de leurs besoins, mais leur production était soigneusement consignée; par ailleurs, leur rendement et leur compétence étaient globalement surveillés par l'agent responsable de York et le comité de Londres[12].

L'irrégularité du rythme de travail, qui fluctuait au jour le jour et de semaine en semaine, s'inscrivait dans un régime de travail plus vaste, à caractère saisonnier. Les employés de tous les niveaux accomplissaient toutes sortes de tâches au cours de l'année, en dépit, souvent, de leur occupation officielle telle qu'elle était indiquée dans les livres de comptabilité de la Compagnie. Les agents devaient chasser pour assurer le ravitaillement, superviser le travail ou l'atelier et tenir les registres, selon les besoins. En règle générale, les hommes de métier pratiquaient leur métier de la mi-octobre au début d'avril, ce qui était moins de la moitié de l'année. Le reste du temps, ils s'occupaient à superviser le travail des autres, à emballer et à entreposer des marchandises, à donner un coup de main pour les travaux de réparation ou de construction au poste et à accomplir les autres tâches qui leur étaient demandées. Les manoeuvres devaient couper le bois, saler les oies et travailler à bord des bateaux, toujours selon les besoins[13]. À cet égard également, le travail, tel qu'il se pratiquait à York, ressemblait à celui de l'Angleterre pré-industrielle[14].

Il y avait grosso modo deux saisons de travail à York. La saison estivale, qui allait d'avril à la mi-octobre, était celle où l'activité était la plus intense; les employés s'éreintaient à charger et à décharger le navire de ravitaillement, à emballer les fourrures provenant de l'intérieur et à organiser les livraisons vers l'intérieur. À l'automne et à l'hiver, le rythme ralentissait, la plupart s'adonnant à la production d'articles de commerce pour l'année suivante ou s'occupant à approvisionner York en bois de chauffage, poisson, viande et autres denrées.

Les efforts consentis par les employés à la venue du navire de ravitaillement étaient souvent énormes. Quand l'arrivée du navire était retardée ou quand le mauvais temps gênait le chargement ou le déchargement, on pouvait travailler jour et nuit. En 1847, quand des troupes furent envoyées à Rivière-Rouge, la capacité de l'effectif de York fut usée pratiquement jusqu'au point de rupture. Après que ses hommes eurent déchargé deux navires de ravitaillement, James Hargrave eut ce cri du coeur:

> *Nous sommes finalement arrivés au terme d'une saison d'expédition qui nous a coûté plus de sueur et d'inquiétude que ce que j'ai connu jusqu'ici en ce lieu...le travail n'a cessé du jour et de la nuit, le dimanche et en semaine... malgré la tempête et la pluie. Mes pauvres gens ont travaillé comme jamais serviteurs n'ont travaillé. Nombre d'entre eux sont malades et tous sont si profondément épuisés qu'il leur faudra quelques jours de repos avant que je puisse leur faire «reprendre le collier».*[15]

12 Les navires de ravitaillement annuels devaient jeter l'ancre à Five Fathom Hole (à l'extrême droite), à plus de huit kilomètres de York Factory.
Archives nationales du Canada, C-1916.

Même les années ordinaires, la journée de travail, l'été, pouvait s'étendre de «quatre heures du matin à six, sept ou huit heures du soir», encore que la journée de 12 heures, de six heures du matin à six heures du soir, avec «des pauses de 40 minutes pour le déjeuner et de une heure pour le dîner», fût plus courante. L'hiver, la journée de travail était beaucoup plus courte. À partir de novembre, habituellement, les hommes déjeunaient à 6 h 30 et commençaient à travailler à 7 h 15. Le dîner était servi entre midi et une heure de l'après-midi. Le travail cessait à 17 h 15. Cet horaire n'est toutefois qu'approximatif; le travail se limitait en fait aux heures où il faisait clair; la journée commençait à l'aube et elle se terminait quand la lumière faiblissait[16].

Ainsi la journée de travail à York était-elle réglée non pas par le temps chronologique mais par le temps «naturel»[17]. Des tentatives furent toutefois faites pour imposer la discipline du temps d'horloge à l'accomplissement du travail à York Factory. Dans les grands postes comme ce dernier, on utilisa, au moins à partir du milieu du XVIII[e] siècle, le tintement de la cloche pour

diviser la journée en périodes de travail et de repas[18]. L'emploi de la cloche pour signaler le changement de phase semble avoir été emprunté à la marine, où cette pratique était en usage, et, comme dans la marine, la cloche était le signe concret de la discipline et de la ponctualité de la main-d'oeuvre. Le révérend William Mason, missionnaire à York, observa que la cloche contribuait à faire en sorte que les affaires du poste soient traitées avec «la régularité la plus stricte»[19]. Pour l'agent George Simpson McTavish, la stricte régularité dans l'exécution du travail était très importante.

> *Avec des milles de marais à la ronde, les plus proches voisins à deux cents milles, la communication avec le monde extérieur limitée à quatre malles régulières, soit l'hiver, le printemps, l'été, le navire [ou] l'automne, les conditions de vie ne parvenaient à être tolérables que grâce à la discipline morale des agents responsables. Si l'administration avait fait preuve de paresse ou de laxisme, les hommes auraient vite perdu leur maîtrise d'eux-mêmes et seraient devenus aussi peu édifiants que les indigènes. Aussi, avec l'expérience qu'apportent les années, le travail courant fut-il exécuté avec la régularité proverbiale de l'horloge et pour le plus grand bien de la santé, du travail, de l'exercice et des loisirs. La régularité des heures de travail est aussi nécessaire dans les territoires sauvages qu'elle l'est dans les marchés et les usines de la ville...*[20]

Cela dit, le travail à York Factory ne s'accomplissait pas avec une régularité d'horloge, si fort que fût le souhait des agents à cet égard.

La persistance des habitudes de travail de l'ère pré-industrielle peut être attribuée en partie à la latitude dont disposaient les employés de la pelleterie pour organiser leur vie professionnelle, et pas simplement à l'incapacité de trouver des applications utiles de la vapeur ou des techniques de production de masse dans le commerce des fourrures. Bien que la société du poste fût hiérarchisée et organisée suivant un modèle quasi militaire, les hommes de métier et les manoeuvres n'étaient pas entièrement dépourvus de pouvoir. Ils pouvaient, avec plus ou moins de succès, résister aux changements dans le commerce des fourrures susceptibles de menacer leur salaire et revendiquer certains droits et privilèges propres à rendre la vie au poste plus supportable et même, pour l'époque, confortable. Individuellement et collectivement, ils protestaient contre ce qui leur paraissait être un traitement injuste et ils obtenaient parfois une réparation à tout le moins partielle.

Comme il était difficile pour la Compagnie de la baie d'Hudson de recruter des employés compétents en nombre suffisant, les agents principaux avaient pour consigne de ne pas congédier les serviteurs sans raison

valable. On savait pertinemment que les employés mécontents qui provenaient de petites collectivités unies comme les seigneuries du Bas-Canada ou les îles écossaises pouvaient sérieusement compromettre le recrutement futur une fois revenus chez eux. Dans les années 1790, période fort troublée de l'histoire de York Factory, les serviteurs orcadiens, qui réclamaient un meilleur traitement, menacèrent de perturber le recrutement si l'on refusait de se rendre à leurs exigences.

> *À moins que vos honneurs n'envoient de grandes quantités de provisions anglaises — j'ai bien peur que bien peu d'hommes souhaitent entrer au service de vos honneurs par la suite; et si ce n'était des nouvelles de la guerre, la majorité des gens de York ferait une demande de rapatriement pour nulle autre raison que la pénurie des biens de première nécessité pendant des mois, si dure qu'ils sont presque incapables d'accomplir leur tâche.*[21]

Ces menaces n'étaient pas vaines: un certain M. Watt, à Kirkwall dans les Orcades, s'activait à décourager les éventuels employés de s'engager en leur racontant les horreurs de la vie sur la baie d'Hudson. Quinze ans plus tard, il fut révélé que la même tactique fut employée pour forcer la Compagnie à augmenter les salaires.

> *Nous sommes parfaitement au courant de la coalition qui s'est formée dans les Orcades entre, d'une part, les hommes qui ont déjà été à notre service et ceux qui le sont actuellement et, d'autre part, leurs amis et relations pour nous empêcher de trouver les hommes dont nous avons besoin afin de forcer nos dirigeants à porter le salaire des hommes à notre service à des taux exorbitants.*[22]

La Compagnie fut forcée de consentir des salaires majorés aux nouveaux employés qui s'engagèrent à Stromness l'année suivante: le salaire des anciens employés qui renouvelaient leur contrat fut aussi augmenté[23]. L'augmentation accordée en 1806 n'était toutefois pas attribuable aux seules manoeuvres des Orcadiens; elle correspondait à une majoration des taux de rémunération qui avait été opérée en Angleterre durant les guerres napoléoniennes, hausse qui faisait paraître les niveaux antérieurs moins attrayants. Il arrivait également que des groupes d'employés menacent de démissionner en bloc pour obtenir des concessions de la Compagnie. C'est la tactique qu'utilisèrent des employés canadiens pour protester, en 1791, contre «le rude traitement qui leur était réservé à eux qui étaient si peu nombreux et la partialité démontrée à l'endroit des autres hommes»[24].

La plus vaste tentative concertée pour influer sur le salaire et les conditions de travail par l'action collective eut lieu à la fin des années 1780 et au début des années 1790. L'affaire commença en 1787, lorsque les brigadiers

et les barreurs tentèrent d'employer la menace de démissionner pour obtenir des augmentations de salaire. Le comité de Londres refusa de céder à leurs «revendications extravagantes» et préconisa de les rapatrier s'ils insistaient ou s'ils refusaient «d'aller là où on leur commandait d'aller»[25]. Au début, Joseph Colen fut réticent à ordonner le rapatriement de nautoniers de talent, d'autant plus, soutenait-il, qu'ils avaient l'intention d'offrir leurs services à des compagnies canadiennes de pelleterie dès qu'ils auraient mis le pied en Angleterre. Si trop de barreurs quittaient le service de la Compagnie à la fois, «ils pourraient tenter une action audacieuse... car la reconnaissance pour les faveurs passées est à leurs yeux une chimère et ils n'ont d'autre dieu que leur propre intérêt»[26]. Il avait également l'impression que le coup de force était sur le point de faire long feu, puisque «Thomas Robinson (la personne qui s'est engagée pour 15 livres par année, faute de quoi elle rentrerait chez elle, il y a deux ans) avait supplié qu'on le laisse rester au pays» et avait consenti à signer un contrat de trois ans au taux de huit livres par année les deux premières années et de dix livres la dernière année[27]. L'acceptation de ces conditions par Robinson et les contrats signés par d'autres employés d'expérience firent croire à Colen «que le plus important maillon de la chaîne, celui qui cimentait toute leur confiance, était rompu»[28]. L'été 1790 se passa sans incident mais il semble que les nautoniers aient profité de l'hiver pour mettre au point un plan destiné à donner plus de poids à leurs revendications de salaires plus élevés. Colen écrivit que

> *la plupart [étaient] enclins à revenir* pour deux ans seulement. *Que leurs mandats pourraient expirer tous en même temps. Et comme ce sont pour la plupart des barreurs, ils pensent que le fait de quitter le service de la Compagnie tous ensemble compromettra considérablement le commerce de l'intérieur, s'il ne le fait pas cesser totalement.*[29]

James Morrowick, «le principal meneur» de la coalition, révéla que les nautoniers avaient juré de faire front commun pour obtenir satisfaction[30]. Morrowick était retourné vers l'intérieur malgré le vote majoritaire du consil de régie de York de le rapatrier. Colen laissa sournoisement entendre que Morrowick avait pour ce faire bénéficié de la complicité de William Tomison, le gouverneur chargé des activités de la Compagnie à l'intérieur des terres à ce moment-là.

En 1792, l'enjeu du conflit déborda la simple question des salaires. L'arpenteur Philip Turnor devait être envoyé en voyage d'exploration vers les sources du fleuve Nelson à la recherche d'un itinéraire plus court pour parvenir à l'Athabasca. Un certain nombre d'hommes refusèrent de l'accompagner, sans doute en raison des difficultés que présentait la remontée

du fleuve à la pagaie[31]. Leur meneur fut identifié comme étant James Linklater et il fut décidé qu'il servirait d'exemple. Quand il informa le conseil de York de sa résolution de ne pas partir, il fut immédiatement congédié de la Compagnie et ses rations furent réduites de moitié jusqu'à l'arrivée du navire qui devait le ramener en Angleterre[32]. Le sort réservé à Linklater força les autres nautoniers à ravaler leurs objections à partir sur le Nelson.

L'année suivante, le comité de Londres fit part au conseil de York de la façon dont il souhaitait voir traiter ces conflits de travail qui prenaient de l'ampleur.

> *En cas de coalition entre les serviteurs... rapatriez les serviteurs récalcitrants dont le contrat est échu; nous respecterons strictement l'amende que leur aura imposée votre conseil. Ils ne seront plus jamais repris à notre service. Encouragez les jeunes manoeuvres et au besoin faites-les barreurs au taux habituel de 15 à 20 livres par année mais veillez scrupuleusement à ce que leurs contrats ne viennent pas* tous *à échéance au même moment.*[33]

Le barreur Laughton Taylor fut congédié pour avoir affirmé qu'il ne partirait pas pour l'intérieur des terres «à moins que chaque agent partant ait l'ordre d'accomplir les mêmes tâches que lui»[34]. Le comportement de Taylor était toutefois inhabituel. Les registres de la pelleterie font rarement mention de remises en cause aussi ouvertement exprimées des prérogatives des agents. Beaucoup plus importante fut la résistance des hommes à l'emploi de bateaux, au lieu de canots, pour remonter vers l'intérieur. Cette substitution promettait une importante économie de main-d'oeuvre[35], mais elle menaçait également de miner la position privilégiée des barreurs et des fabricants de canots, elle signifiait également que les nautoniers de talent devraient se recycler sous peine d'être remplacés. On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'un homme qui avait laissé entendre qu'il serait facile d'acheminer les bateaux vers l'intérieur fut menacé de «rude traitement»[36]. En 1794, le conflit tourna presque à la crise. Colen prit lui-même la tête de la première expédition des bateaux de York vers l'intérieur, jusqu'à Gordon House, pour éviter les problèmes qu'auraient pu provoquer les hommes; l'expérience fut concluante[37].

Les nautoniers parvinrent pourtant à contraindre la Compagnie à rajuster leur salaire. L'itinéraire menant de York Factory à Buckingham House, sur la rivière North-Saskatchewan, à l'intérieur des terres, fut divisé en quatre sections: de York Factory à la rivière Hill, de la rivière Hill au lac Deep Water, du lac Deep Water à Cumberland House et de Cumberland House à Buckingham House. Des primes de déplacement furent offertes pour chaque

étape franchie. Le pilote de la brigade touchait 20 shillings, le barreur, 15 shillings, les brigadiers, 15 shillings et les intermédiaires, 10 shillings. La section rivière Hill — lac Deep Water était si difficile et comportait des portages si nombreux que les primes la concernant furent doublées[38]. En outre, le salaire de base des brigadiers fut porté à 14 livres par année, sans compter les primes, et les brigadiers et les barreurs se virent promettre un salaire conforme au poste qu'ils occupaient, même s'ils n'étaient pas inscrits dans les registres de la Compagnie en tant que titulaires du poste[39].

Les tentatives pour empêcher l'introduction des bateaux de York sur les voies de l'intérieur avaient avorté mais la Compagnie fut forcée de verser des primes à quiconque faisait partie des brigades; en outre, on établit le principe suivant lequel le travail supplémentaire ou particulièrement exigeant devait être récompensé d'un traitement supérieur à celui d'un manoeuvre régulier. Ces acquis ne furent pas de courte durée. Les brigadiers et les barreurs continuèrent de recevoir un salaire supplémentaire, qu'ils fussent employés à bord de bateaux de York ou de canots. En outre, la Compagnie continua de verser des primes et des gratifications en sus du traitement prévu au contrat aux employés qui faisaient du travail supplémentaire ou servaient dans des régions éloignées[40].

Colen croyait que la campagne que menaient les brigadiers et les barreurs pour s'opposer à l'introduction des bateaux et pour obtenir des salaires plus élevés était encouragée et peut-être même menée par William Tomison[41]. Celui-ci, c'était connu, désapprouvait la politique de substitution des bateaux aux canots, en partie parce qu'elle menaçait de réduire le nombre des hommes affectés aux postes de l'intérieur des terres et capables de s'opposer aux Canadiens. Il n'y a néanmoins nulle raison de présumer que les nautoniers étaient simplement manipulés par Tomison et qu'ils étaient incapables de s'organiser pour défendre leur position et obtenir des concessions.

La menace de grève et le refus d'accomplir certaines tâches constituaient parfois des armes puissantes. Dans les années 1850, des employés furent recrutés en Norvège. En raison d'une erreur de traduction dans le contrat-type, les recrues norvégiennes en vinrent à penser qu'elles pourraient démissionner du service de la Compagnie à la condition de donner un avis d'un an. Cette clause ne figurait pas dans la version anglaise du contrat. Sauf en cas d'incapacité ou de renvoi, l'employé était tenu d'accomplir la totalité du contrat. Seule la Compagnie pouvait y mettre fin avant terme. Les serviteurs norvégiens ne firent pas fureur à York et rares étaient ceux d'entre eux qui étaient heureux de leurs conditions de travail là-bas.

À l'été 1858, les problèmes atteignirent leur paroxisme. Le 16 juillet, les serviteurs norvégiens refusèrent d'accomplir quelque tâche que ce soit et se

mirent «en grève». James Clare, l'agent responsable, bloqua leurs salaires mais reconnut qu'il ne disposait d'aucun autre «moyen de rétablir la discipline». On craignit même que le mouvement de grève gagne les Orcadiens quand ils se seraient rendu compte de «l'incapacité totale [dans laquelle se trouvait Clare] de punir ce mouvement de mutinerie manifeste»[42]. Clare décida de monter à bord du navire de ravitaillement annuel accompagné d'un traducteur pour expliquer le sens exact du texte du contrat aux nouvelles recrues norvégiennes. Celles qui refusèrent les conditions de la version anglaise du contrat se virent offrir le passage de retour chez elles et la résiliation de leur contrat. Seize des 34 Norvégiens saisirent cette occasion que leur offrait Clare lorsque ce dernier refusa de porter leurs salaires au niveau de celui des nouvelles recrues venues des Orcades. Les autres Norvégiens se mirent en colère lorsqu'ils constatèrent que la Compagnie ne leur fournirait pas les couvertures, le thé et le sucre gratis que, prétendaient-ils, on leur avait promis. Onze autres démissionnèrent et, en fin de compte, seulement sept Norvégiens sur les 34 qui avaient été recrutés furent débarqués à York. La Compagnie, qui refusait de modifier le contrat, était par ailleurs impuissante à contraindre les Norvégiens à en respecter les clauses. Finalement, l'expérience de l'embauche en Norvège coûta fort cher à la Compagnie, qui dut assumer le coût du passage des hommes et leur avance de salaire; en 1859, on renonça à recruter en Norvège[43].

Les difficultés que connut la Compagnie avec ses serviteurs norvégiens marquèrent le début d'une période de relations tendues avec la main-d'oeuvre dans son ensemble. À la fin des années 1850 et au début des années 1860, les problèmes gagnèrent les brigades de nautoniers de l'intérieur[44]. À York Factory, l'effectif permanent était également mécontent et James Clare rapporte que des «coalitions» s'étaient formées pour exposer les griefs. En 1863, Clare écrivit qu'il avait été

> *amené à laisser partir d'ici quelques hommes qui avaient manifesté beaucoup de mécontentement et qui m'avaient fait part de leur ferme intention de n'accomplir aucun travail après le départ du navire si on ne les autorisait pas à partir. J'ai eu des problèmes avec mes hommes, cette saison, qui, sous l'insignifiant prétexte d'une transgression des circulaires émises par la Compagnie ou de promesses qui leur auraient été faites par les agents, ont formé des coalitions pour refuser d'accomplir tout travail si leurs exigences n'étaient pas satisfaites; ils semblent être conscients du pouvoir qu'ils détiennent lorsqu'ils font front commun. Je crois cependant pouvoir rétablir la situation avec le temps en expulsant graduellement les fauteurs de troubles.*[45]

L'expulsion des fauteurs de troubles était virtuellement la seule réponse que pouvaient opposer les agents aux menaces de refus de travail. Le successeur de Clare à York, Joseph Wilson, explique que la vieille pratique consistant à imposer une amende aux serviteurs coupables de refuser d'obéir aux ordres avait perdu beaucoup de son efficacité d'antan. Seuls ceux qui avaient eu la prudence d'amasser quelques économies craignaient les amendes et, laisse-t-il entendre, ce n'était pas le genre d'employés à avoir besoin d'une correction[46]. Ce n'est qu'en 1867 que les «serviteurs européens dont le contrat était échu se montrèrent généralement désireux soit de reprendre du service, soit d'aller s'établir à Rivière-Rouge»[47], ce qui était signe que les problèmes de main-d'oeuvre de York connaissaient une rémission à tout le moins temporaire.

Les serviteurs de la Compagnie à York utilisaient également leur pouvoir pour protester contre leurs conditions de vie et contre les violences injustifiées que leur infligeaient les agents; ils avaient parfois gain de cause. En 1798, par exemple, quelques agents expulsèrent William Cooper, le manoeuvre qui faisait le ménage dans le «corps-de-garde», après qu'il leur eut parlé «de façon insolente». Le manoeuvre tomba et se coupa à la joue; là-dessus, hommes de métier et manoeuvres se rassemblèrent dans la cour de la factorerie pour protester contre la brutalité des agents. La manifestation durait depuis deux jours lorsque John Ballenden, alors agent responsable de York, tenta de «raisonner» les hommes. Son assertion suivant laquelle leur comportement était injustifié et qu'ils se rendaient coupables de conduite inconvenante fut rejetée. Aussi, et en dépit des appréhensions de Ballenden, les agents concernés durent-ils présenter des excuses publiques, ce dont ils s'acquittèrent toutefois avec mauvaise grâce, pour que les hommes consentent de nouveau à obéir aux ordres[48]. Dans le même ordre d'idées, des tentatives furent faites pour améliorer les conditions de vie à York dans les années 1790 et dans les premières décennies du XIX^{e} siècle, après une période d'agitation au cours de laquelle les serviteurs de la Compagnie réclamèrent des vivres de meilleure qualité et se plaignirent de l'omniprésence de la viande de gibier salée dans le régime alimentaire d'hiver[49].

La propension à protester contre les conditions de vie était toujours prête à se manifester, à York Factory, et elle donna lieu à l'occasion à des affrontements entre les agents et les hommes. En 1858, la rareté des vivres frais causa une vague de protestations au sujet de la quantité des vivres salés donnés aux hommes. John Moar, charpentier de bateau adjoint, fut l'un des meneurs de la contestation. Quand James Hargrave reprocha à Moar «sa négligence et l'indifférence avec laquelle il s'acquittait de ses devoirs

envers la Compagnie, par comparaison avec son empressement à réclamer de meilleures rations, de la meilleure cuisine et d'autres choses qu'il estimait lui revenir «de droit», Moar s'emporta. Il informa Hargrave que, puisque celui-ci «avait porté atteinte à sa réputation d'homme de métier, lui ne travaillerait plus pour la Compagnie». Moar exigea d'être rapatrié mais quand Hargrave lui suggéra d'aller plutôt à Churchill, Moar répondit qu'il «n'irait pas, sinon en tant que prisonnier». La critique inopportune de Hargrave à l'endroit des habitudes de travail de Moar fit que celui-ci fut rapatrié avant l'expiration de son contrat[50].

Le différend entre Hargrave et Moar est révélateur de l'indépendance et de l'autonomie dans l'accomplissement de leur travail dont jouissaient nombre d'employés évoluant dans le domaine de la traite des pelleteries, et en particulier les hommes de métier. Les employés pouvaient parfois protester avec succès contre les atteintes à leurs «droits» et arracher à leur employeur de meilleures conditions de travail et de meilleurs salaires. Malgré la structure hiérarchisée de la société de York Factory, les serviteurs de la Compagnie n'étaient pas dépourvus de pouvoir, loin de là.

Il ne faudrait pas, parce qu'on a dans le passé négligé la capacité des serviteurs de la Compagnie de s'organiser pour protéger leurs intérêts et conserver une certaine autonomie, y accorder trop d'importance non plus. Les «coalitions» de serviteurs et même le refus individuel d'exécuter un ordre étaient des phénomènes relativement rares. La crainte de Joseph Colen que les problèmes avec la main-d'oeuvre, au début des années 1790, dégénèrent en une crise «qui déterminerait qui, des hommes ou des agents, aurait le dessus sur l'autre groupe»[51] était davantage attribuable aux angoisses de l'époque qu'à des signes que les employés de la Compagnie s'apprêtaient à renverser l'autorité établie. L'agitation qui régnait à York et parmi les employés de la Compagnie à l'intérieur des terres dans les années 1790, survenait à une époque où les travailleurs britanniques prenaient conscience de leurs droits et de leur puissance économique et où beaucoup subissaient l'influence des idéaux démocratiques et républicains des révolutions américaine et française. L'exigence de Laughton Taylor que les agents fassent le même travail que les nautoniers, constitue l'un des rares cas où le système de distinction sociale autour duquel étaient organisées les collectivités de traite des fourrures comme York fut ouvertement contesté par un serviteur de la Compagnie.

En fait, il semble qu'une bonne partie des employés de tous niveaux eussent trouvé leur emploi à la Compagnie de la baie d'Hudson assez satisfaisant pour se rengager et, bien que la durée moyenne du service eût varié avec le temps, elle fut toujours assez longue pour donner à penser que

la main-d'oeuvre était raisonnablement contente de son sort[52]. Elle donne également à penser que, hormis quelques problèmes de recrutement occasionnels, la Compagnie était raisonnablement satisfaite de la qualité de ses employés. Cela dit, malgré toute la compétence et toute la diligence dont faisait preuve l'effectif permanent de York, celui-ci n'effectuait pas tout le travail à accomplir au poste. À York, il existait deux sources principales de main-d'oeuvre occasionnelle: les familles des employés et la population crie locale. Le travail des femmes et des enfants était important pour le comptoir, malgré le souci qu'entretenaient le gouverneur Simpson et le comité de Londres que la rétribution de leur travail soit correctement notée et que les personnes à charge ne deviennent pas des bouches superflues à nourrir[53]. À vrai dire, les femmes et les enfants travaillaient pour gagner leur croûte. Les enfants cueillaient les fruits et les légumes des jardins du poste et s'affairaient à toutes sortes d'autres tâches. Outre leurs responsabilités domestiques, les femmes des employés du poste s'adonnaient également au piégeage des petits animaux à fourrure, comme la martre et le lapin. Elles fabriquaient les raquettes et les gros souliers de marche et elles aidaient à nettoyer et à préparer les peaux. Elles cousaient les sacs, les tissus huilés et les bâches et elles réparaient les peaux de bison[54]. En 1802, le conseil de York laissa entendre qu'elles étaient virtuellement des employées de la Compagnie de la baie d'Hudson, point de vue que le comité de Londres ne contestait guère, celui-ci se contentant de tâcher de limiter le nombre d'épouses présentes dans ses postes[55].

On allait également chercher des employés temporaires chez les Cris dits «Homeguard». Souvent, ils accomplissaient un travail assez semblable à celui des épouses des employés, mais, en plus, ils chassaient pour le poste et procuraient à ce dernier une bonne part de ses vivres frais. La chasse à l'oie, notamment, était le domaine presque exclusif des chasseurs indiens et ce sont ces derniers qui, surtout, chassaient le caribou, le canard et les autres oiseaux aquatiques consommés à York. Souvent, ils assuraient le transport des malles de courrier entre les postes et il leur arrivait de donner un coup de main pour les foins, le flottage du bois, le transport des oies et du poisson en provenance des autres camps ainsi que pour le chargement et le déchargement du navire de ravitaillement lors du passage de celui-ci[56]. Pour tout dire, rares étaient les aspects de l'activité à York auxquels les Cris locaux ne participaient pas à l'occasion.

Les brigades de canots offraient de quoi occuper énormément les Cris de York Factory. À partir de la fin des années 1820, le transport des biens entre York Factory et Norway House fut assuré pour l'essentiel par les brigades indiennes de la rivière Hayes. Les nautoniers indigènes se révélèrent fia-

bles, honnêtes et efficaces et certains observateurs, dont Donald Ross, longtemps agent responsable de Norway House, et le gouverneur Simpson affirmèrent que leur travail soutenait la comparaison avec celui des permanents et des voyageurs de Rivière-Rouge[57]. Il aurait été extrêmement difficile de garder ouvert le comptoir de York Factory sans l'aide de la main-d'oeuvre temporaire que constituaient les Cris de York Factory.

Et les employés permanents, et la main-d'oeuvre temporaire, engagée selon les besoins, évoluaient dans un régime de travail qui restait résolument pré-industriel. La vie professionnelle d'un homme de métier ou d'un manoeuvre de York ne fut guère différente de celle de leurs homologues des Orcades ou du Bas-Canada durant la majeure partie du XIX^{e} siècle. On ne pourrait en dire autant si l'on faisait la comparaison avec un agent de factorerie originaire de Manchester. Les pensées des serviteurs de la Compagnie n'étaient pas notées aussi assidûment que leurs achats à la boutique, mais eux aussi auraient pu faire la différence entre la «lourdeur ambiante» de York et la «vie trépidante» de l'Angleterre.

Les loisirs

La plupart des gens croient que la lutte pour la survie dans les postes de traite des pelleteries était tellement accaparante qu'il restait peu de temps à consacrer aux loisirs. C'est même le point de vue des historiens du sport: «Dans les colonies peuplées d'Européens, le jeu était relativement peu important en comparaison avec le travail sérieux de la lutte pour la survie»[1]. Les registres de York Factory qu'a conservés la Compagnie donnent pourtant à penser que ses employés avaient des loisirs vivifiants et variés. Loin de renoncer aux sports, aux jeux et autres activités de loisirs qui se pratiquaient en Angleterre, les hommes de la Compagnie gardaient intact leur intérêt pour les distractions familières et découvraient de nouvelles façons de meubler agréablement les nombreuses heures de loisir qu'ils avaient.

Les premiers registres de la traite des pelleteries n'indiquent pas toujours clairement quels étaient les jours fériés et la coutume à cet égard a pu différer d'un poste à l'autre ou selon les caprices des agents responsables. Sur la fin du XVIII[e] siècle, cependant, la plupart des congés observés à York Factory étaient codifiés dans un calendrier régulier. À York, on considérait habituellement comme jours de congé le jour du Couronnement, la Saint-Georges, Pâques et le temps des Fêtes, de la veille de Noël au Jour de l'An. Plus tard, d'autres congés s'ajoutèrent à ce calendrier: le 5 novembre (anniversaire de la conspiration des Poudres qui rendit Guy Fawkes «célèbre»), l'anniversaire du roi ou de la reine et, plus tard, la Saint-André. Tous ces congés prenaient de 10 à 14 jours de l'année. Par ailleurs, les employés de la Compagnie n'étaient normalement pas tenus de travailler le dimanche, qu'il y ait eu des services religieux ou pas. Certains mission-

naires se plaignirent du fait que le dimanche n'était pas toujours honoré comme un jour de repos dans le commerce des pelleteries, mais il semble que leurs commentaires aient plutôt porté sur les brigades des canots et des bateaux, qui circulaient le dimanche, que sur les coutumes en usages dans les postes de la baie. Avec les dimanches et les jours fériés, une soixantaine de jours furent chômés à York Factory à partir de la fin du XVIII[e] siècle, ce qui représente environ un sixième de l'année.

Au XIX[e] siècle, les congés étaient encore plus nombreux pour la plupart des résidents de York. On sait — les documents en font foi — que le samedi était considéré comme un demi-congé au Fort Prince of Wales dès 1749, mais il n'est pas possible de déterminer si cette coutume avait gagné York[2]. Un journal personnel tenu à York en 1829 indique que le samedi y était jour de congé; en outre, et R.M. Ballantyne et le révérend William Mason donnent à penser que, dans les années 1840 et 1850, les agents en poste à York avaient congé le mercredi également[3]. Ce jour de repos supplémentaire leur était accordé en compensation des longues heures de travail qu'ils accomplissaient durant l'hiver, et qui étaient supérieures à celles des hommes de métier et des manoeuvres. Même si la semaine de quatre jours n'était pas observée toute l'année à York, les jours de congé y prirent pas moins du tiers de l'année au milieu du XIX[e] siècle. Entre les jours de congé réguliers, les heures de travail des hommes n'étaient pas particulièrement pénibles; la plupart avaient leurs soirées libres, notamment lorsque l'horaire d'hiver était en vigueur. Par ailleurs, comme le travail était saisonnier et qu'il s'articulait autour de tâches particulières à accomplir, le régime de travail, dans le monde de la pelleterie, se caractérisait par des périodes d'effort intense suivies de périodes d'effort réduit. Ainsi, la période qui s'étendait depuis le départ du navire de ravitaillement, au début de septembre, jusqu'à la mi-octobre, moment de l'entrée en vigueur de l'horaire d'hiver, était qualifiée de «saison des loisirs», au cours de laquelle les résidents de York Factory «disposaient de tout leur temps»[4]. Ce commentaire exagère sans aucun doute la liberté de choix dont jouissaient les hommes de la Compagnie à cette époque de l'année, mais nombreux étaient ceux qui parvenaient à se ménager des périodes de loisirs officieuses, car une bonne part du travail à accomplir échappait à toute supervision directe de la part des agents.

Les employés de la Compagnie au XVIII[e] siècle avaient probablement moins de temps libre à leur disposition que les travailleurs d'Angleterre. On estime que, dans l'Angleterre pré-industrielle, pas moins «d'un jour sur trois était un jour chômé quelconque»[5]. Au XIX[e] siècle, toutefois, l'important calendrier de fêtes religieuses et autres jours fériés traditionnels fut

«considérablement épuré, tant par les employeurs que par l'Église», jusqu'à ce qu'il ne reste plus, dans l'Angleterre des années 1830, que les dimanches et huit demi-journées fériées[6]. En Angleterre, la demi-journée de congé du samedi fut graduellement réintroduite mais, encore dans les années 1870, nombre de travailleurs anglais n'avaient pas encore acquis la semaine de cinq jour et demi[7]. Il est quelque peu ironique que les employés évoluant dans le monde de la pelleterie aient vu leurs temps libres augmenter notablement à une époque où les travailleurs d'Angleterre voyaient les leurs s'amenuiser.

Les loisirs occupaient une place importante dans la vie à York Factory et toute tentative de reconstitution du monde de vie des employés de la Compagnie doit aborder leur emploi de leurs temps libres.

Les sports de compétition n'occupaient pas une place très importante dans les loisirs des hommes de la Compagnie, mais certains étaient pratiqués à York Factory. Le sport le plus fréquemment mentionné est le football, qui était, pour reprendre les mots d'un auteur, «le jeu national du Nord-Ouest»[8]. Le football fut pratiqué dès le Jour de l'An 1734 au Fort Prince of Wales, à Churchill[9], et il demeura un élément important du temps des Fêtes dans les postes de la baie tout au long du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e]. Dans le cas de York Factory, il n'en est pas fait mention avant 1776, mais il revient ensuite souvent sous la plume des chroniqueurs qui décrivent toute l'importance qu'il a eu dans les célébrations du temps des Fêtes jusqu'à un moment fort avancé du XIX[e] siècle[10]. Dans les années 1840, les journaux du poste cessent de faire mention du football, dont la pratique était peut-être alors devenue si courante que ceux qui tenaient des journaux ne prenaient plus la peine de le noter[11].

À York Factory, les parties se déroulaient dans une atmosphère fort animée, encore que l'alcool et le temps froid eussent pu tempérer les ardeurs des joueurs les plus passionnés. L'inscription au journal pour le 25 décembre 1823 se lit comme suit:

> *Il faisait 30 sous zéro et le temps était à la tempête, comme d'habitude ici, quand quelques hommes et quelques gentilshommes commencèrent une partie de football qui manquait quelque peu d'entrain, probablement à cause de la rigueur du temps et d'une consommation par trop libérale de spiritueux auparavant...*[12]

En d'autres circonstances, les parties étaient plutôt «chaudement disputées»; par ailleurs, il arrivait parfois que des quantités importantes d'alcool fussent offertes en prix aux vainqueurs: par exemple, le Noël précédent, le chef de poste John George McTavish, avait offert comme enjeu un tonnelet de deux gallons de rhum[13]. Il existait, en effet, un rapport étroit entre le

football et l'alcool à York, phénomène que certains agents ont pu réprouver. En 1845, James Hargrave écrivit qu'il n'autorisait une partie de football que comme récompense pour «l'usage modéré des spiritueux» chez les hommes à Noël de cette année-là[14].

On ne sait trop quelles étaient les règles du jeu, si règles du jeu il y avait. En Angleterre, ce n'est qu'à la fin du XIX[e] siècle que le sport du football fut scindé en ses deux variantes bien connues, le soccer et le rugby, et que les règlements furent codifiés. Jusque-là, il y avait autant de versions du football qu'il y avait de villes où il se pratiquait. Les seules caractéristiques communes étaient qu'on y jouait avec un ballon quelconque et que c'était un sport violent et dangereux. Un observateur français qui assistait à une partie de football en 1829 nota que «si c'est ce que les Anglais appellent jouer, impossible de dire ce qu'ils appellent se battre»[15].

Comme bon nombre des participants à tous les sports qui se pratiquaient à York Factory étaient des Orcadiens, leur jeu ressemblait sans doute à celui qui se jouait à Kirkwall le Jour de l'An.

> *Régulièrement, lorsqu'arrive le Jour de l'An, il y a résurgence d'une volonté de la population de préserver de l'extinction une coutume curieuse et consacrée. Le jeu, qui aurait dû disparaître en même temps que les combats de coqs, consiste essentiellement en une épreuve de force, en une véritable lutte entre «ceux d'en-haut» et «ceux d'en-bas», l'objet de l'affrontement étant de propulser le ballon vers l'une ou l'autre extrémité de la ville. Broad Street, où la lutte commence à l'ombre de [la cathédrale] St-Magnus, devient le centre d'attraction vers midi. Marins et porteurs affluent en une masse formidable des abords du port, les hommes de métier se rassemblent en groupes et même les hommes aux cheveux de neige, sentant se ranimer en eux le feu d'une ardeur combative, se hâtent vers la scène de la compétition. À treize heures, un coup de pistolet donne le signal du début. Le ballon est jeté en l'air depuis les marches qui mènent à la vieille croix; dès qu'il touche le sol, une foule dense jaillie de partout se presse autour de l'objet de sa convoitise. La masse gesticulante balance ça et là, parfois emportée par un tourbillon, parfois immobilisée comme en un noeud serré. À certains moments, le ballon, comme s'il cherchait à s'échapper pour sauver sa vie, jaillit spasmodiquement de la foule, mais une forme bondissante s'en empare bien vite et la lutte reprend comme avant. Pour les spectateurs, quelle excitation de voir le visage féroce et rougeaud des combattants, sur lequel une apparence de jovialité se dessine sous la forme d'un sourire sardonique*

qui s'efface alors qu'il vient à peine d'être esquissé. Les coups puissants, les défendus comme les permis, sont administrés et encaissés librement. La lutte dure rarement plus d'une heure, et quand les marins et les porteurs remportent la victoire, ils placent le ballon, comme un trophée, sur le grand mât du plus gros navire du port...[16]

Même si les participants devaient être moins nombreux à York Factory, le jeu était sans doute aussi tumultueux et excitant; peut-être constituait-il une salutaire soupape de sûreté pour relâcher les tensions sociales. Dans le monde de la pelleterie, le maintien de la discipline s'appuyait souvent sur l'emploi de la force et les serviteurs de la Compagnie n'avaient guère d'autre choix que de se soumettre. Quand les agents participaient à une partie de football, les serviteurs avaient la chance de prendre leur revanche d'une manière qui ne manaçait aucunement la structure en place dans la société du poste[17].

En-dehors du football, peu de sports de compétition sont mentionnés dans les registres des postes. On relève quelques rares mentions de courses à York Factory. À l'été 1825 eut lieu une course entre «le nouveau bateau des gouverneurs et le canot léger de Montréal, chacun étant monté par huit hommes; la victoire fut remportée par le premier, par un poil». George Simpson McTavish décrivit une course de traîneaux à chiens sur les rivières gelées à Noël dans les années 1880[18]. On avait également coutume de tenir des compétitions de tir à la cible le jour de la Saint-Georges, ce qui, souligne Samuel Hearne, explorateur et agent de la Compagnie, remplissait la double fonction de constituer une activite sportive et d'accroître l'adresse au tir des hommes[19].

Les journaux de York Factory font souvent mention de combats, mais rares étaient ceux à caractère sportif. Il semblerait que, après 1821, les champions des brigades de canots se cherchaient mutuellement à leur arrivée à York Factory ou à Norway House pour disputer le «championnat poids lourd non officiel» du Nord-Ouest et certains champions de brigade acquirent une notoriété de combattants presque mythiques[20]. C'était le cas de Paulet Paul. Bien que certains des combats les plus mémorables de Paul eurent lieu à York Factory, les résidents de York eux-mêmes n'étaient guère plus que des spectateurs des événements de ce genre. La boxe, semble-t-il, présentait plus d'intérêt pour les voyageurs et les marins que pour les permanents de la Compagnie en poste à York, dont les combats tenaient plus de la querelle que du sport.

Les jeux de société avaient leurs fervents à York Factory. Le whist était populaire chez les agents. James Hargrave était «bon joueur» et enseignait

volontiers le jeu aux débutants, tandis que William Mactavish était «un excellent joueur de whist»[21]. James Hargrave jouait aussi aux échecs. Donald Ross, à Norway House, avait une opinion assez haute de son talent pour demander «quelques leçons pour profiter de la sagesse de votre révérence sur la question»[22]. Le jeu de dames était populaire lui aussi et, chez les serviteurs de la Compagnie, «chaque appartement avait son jeu de cartes bien battues, sa planche de cribbage bien rugueuse et ses dominos de bois»[23].

Bien qu'ils fussent rarement mentionnés, les paris ont sans doute donné du piquant à bien des jeux. Autant les agents reprochaient à leurs clients indigènes de perdre leurs fourrures au jeu[24], autant les sports et les loisirs dans l'Angleterre du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècles étaient étroitement associés aux paris. Les journaux de la Compagnie font vaguement mention de jeux de hasard comme les dés; le ruisseau Ten Shilling devrait son nom à un parieur[25]. Deux résidents de York désireux de faire un coup d'argent tentèrent d'organiser des loteries dont les prix étaient des biens à eux, mais aucune ne produisit les résultats escomptés. Dans un cas, le prix à gagner était une montre mais plusieurs concurrents ne payèrent pas et James Hargrave refusa de poursuivre les contrevenants[26]. La deuxième loterie n'eut jamais lieu. Hargrave refusa d'autoriser un agent qui prenait sa retraite à offrir son pistolet en prix à une loterie pour les hommes, apparemment pour le motif qu'il n'était pas convenable pour un agent de tenter de faire de l'argent en employant un tel expédient[27].

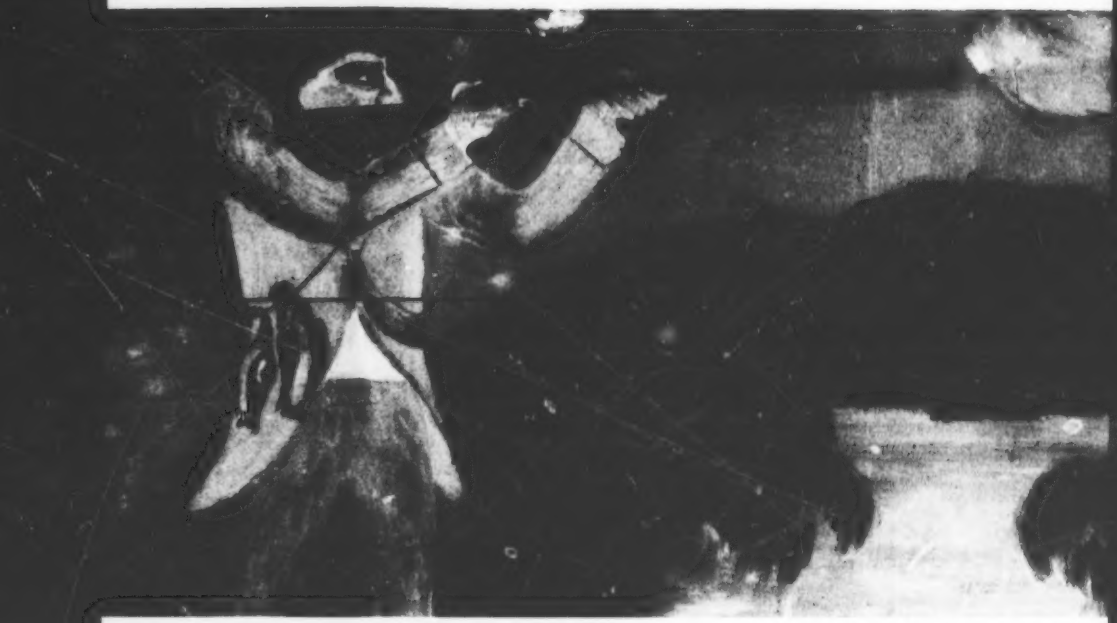
À York Factory, la chasse et la pêche étaient tout autant des activités de loisir que des activités professionnelles. Durant une bonne partie du XVIII^{e} siècle, on chassa et pêcha pour vivre, pas pour s'amuser, et les deux activités étaient en fait considérées comme un travail. Qu'y avait-il de sportif, en effet, à rester des heures tapi dans les marais gelés, immobile, à attendre les oies qu'on abattra, ou à tendre des filets sous la glace des rivières? Au XVIII^{e} siècle, lorsque les hommes de la Compagnie pratiquaient la chasse ou le piégeage en-dehors des heures de travail, c'était habituellement pour se procurer des fourrures qu'ils conservaient pour leur usage personnel ou qu'ils remettaient à la Compagnie en échange d'un supplément de revenu.

La Compagnie elle-même n'encourageait guère la pratique du piégeage par ses hommes parce qu'on estimait que cette activité débouchait souvent sur un commerce privé ou illicite. Et les agents et les hommes de la Compagnie faisaient souvent le troc des fourrures avec les capitaines des navires pour leur propre compte, si bien qu'une florissante contrebande de fourrures sévissait allègrement au mitan du XVIII^{e} siècle. En 1770, le salaire des agents responsables de postes fut augmenté et des primes sur le volume total

furent offertes afin de décourager le commerce illicite; en 1825 l'essentiel de l'intérêt financier direct que présentait la pratique du piégeage privé disparut lorsque la Compagnie décréta que les fourrures des employés seraient payées à un tarif qui ne serait pas supérieur à celui offert aux Indiens[28]. En outre, les employés qui souhaitaient se procurer des fourrures pour leur propre usage après 1841 devaient payer l'équivalent du prix le plus élevé payé pour les fourrures de première qualité vendues dans les enchères de fourrures à Londres[29]. Malgré tout, mentionne George Simpson McTavish, les commis subalternes trouvaient que les quelques livres supplémentaires que leur procurait le piégeage constituaient des compléments fort bienvenus à leur maigre budget[30]. D'autres, comme William Mactavish, utilisaient les revenus du piégeage à des fins beaucoup plus altruistes. Mactavish livrait les fourrures et demandait que le montant correspondant à leur valeur soit mis de côté pour venir en aide aux Indiens dans le besoin[31].

La chasse, comme le piégeage, devint, au XIX^{e} siècle, une activité de loisir réservée plus aux agents qu'aux hommes de métier et aux manoeuvres. La chasse de subsistance restait certes une importante activité professionnelle, mais elle était aussi perçue comme un exercice valable. Les agents étaient encouragés à chasser «pour leur santé», bien que beaucoup l'aient fait sûrement pour le simple plaisir[32]. L'exercice physique que constituait la chasse n'était qu'un aimable ajout au plaisir qu'elle procurait et rares étaient les agents qui chassaient des animaux qui ne leur faisaient pas vivre ce sport dans toute son intensité[33].

En ce qui concerne la pêche, il semble que la distinction entre travail et loisir ait été une question de technique. Habituellement, le poisson consommé à York avait été pris à l'aide de filets, ce qui n'est guère du sport. Il en allait autrement de la pêche à la ligne. Bien que les registres de York fassent moins souvent mention de cette activité que de la chasse et du piégeage, certains résidents de York étaient de fervents pêcheurs. Là encore, ceux-ci se recrutaient surtout chez les agents, notamment les agents principaux qui pouvaient prendre sur leur temps de travail sans risque de réprimande et qui pouvaient mobiliser les bateaux et le équipages nécessaires à leur transport sur les lieux de pêche les plus recherchés, comme le ruisseau Ten Shilling. Ce sont également les agents principaux qui avaient les moyens de se procurer l'équipement sophistiqué de cannes à pêche, de moulinets et de mouches dont avaient besoin les gentilshommes disciples d'Izaak Walton[34]. La pêche la plus pratiquée à York était celle de la truite mouchetée, que l'on trouvait dans le ruisseau Ten Shilling mais qui, révéla George Simpson McTavish, manquait parfois d'esprit sportif.



13 Le chasseur de canards. On a récemment découvert que plusieurs tablettes des entrepôts de York Factory portaient des peintures, probablement exécutées à la fin du XVIII[e] siècle. Maintenant restaurées, elles présentent des illustrations vivantes de la vie quotidienne au poste.

C'est dans le courant des années 1880 que McTavish se laissa convaincre par le chef de poste Fortescue de se mettre à la pêche.

> *M. Fortescue possédait une belle canne à pêche importée, accompagnée d'accessoires de fantaisie, et une carte d'hameçons garnis de mouches qui auraient fait les délices d'un entomologiste. Je craignais fort de ne pas pouvoir faire la moindre prise contre un tel équipage, car le mien se composait d'un petit sarment coupé dans le bois, d'un gros bout de corde et d'un gros hameçon tout simple; pour appât, j'apportais un morceau de lard salé.*

Malgré son équipement rudimentaire, McTavish captura immédiatement trois ou quatre truites, sur quoi Fortescue entreprit de lui enseigner la bonne façon de pêcher. Au premier lancer de la canne de Fortescue, une proie

mordit, ce qui amena Fortescue à montrer comment fatiguer le poisson. McTavish revint à sa propre canne à pêche tandis que Fortescue se débattait pour tirer la truite hors de l'eau.

> *Quand vint le moment de rentrer, j'avais pris dix-neuf truites et M. Fortescue une, ce qui prouvait bien que, Dieu merci!, les truites n'étaient pas encore devenues civilisées. Elles ne recherchaient nul divertissement tapageur pour se mettre en appétit. Elles avaient jeté leur dévolu sur un simple morceau de lard salé, dédaignant ce produit chamarré d'une imagination trop fertile qu'est une mouche importée.*[35]

La marche en raquettes se pratiquait tant comme un exercice plaisant que comme complément indispensable de la chasse hivernale. Les descriptions de randonnées en raquettes que donne R.M. Ballantyne laissent une saisissante impression du plaisir que procurait ce passe-temps aux jeunes agents, encore que leur joie fût dans une large mesure causée par les accidents qui survenaient aux débutants[36]. Le canotage et les excursions en bateau étaient également considérés comme des divertissements agréables, sauf, sans doute, par ceux qui gagnaient leur vie à ramer ou à pagayer. Les registres de York Factory font parfois mention du patinage, habituellement dans la relation d'accidents ayant causé des blessures[37]. Il devait certes être très risqué de s'aventurer sur la glace inégale des cours d'eau, des lames fixées aux chaussures ou aux bottes, et il est peu probable que cette activité ait attiré plus qu'une poignée d'amateurs. Un résident de York écrivit ceci:

> *Quant au patinage ici, sa pratique est médiocre; nous n'avons pu nous y adonner qu'une semaine ou à peu près, à l'automne, et les conditions étaient loin d'être bonnes car la glace n'était pas du tout lisse comme un miroir, de sorte que je ne me suis guère amusé.*[38]

La natation est aussi mentionnée quand elle donne lieu à des mésaventures. À la différence du patinage, les accidents de baignade étaient mortels. Deux jeunes filles se noyèrent alors qu'elles se baignaient en 1799:

> *Plusieurs jeunes femmes avaient pris l'habitude de se baigner à la rivière vers midi; hélas, deux d'entre elles se noyèrent sous les yeux de leurs parents à 100 verges en amont de la factorerie. Malgré tous leurs efforts, nos gens arrivèrent trop tard pour leur porter secours. L'une d'entre elles fut toutefois tirée de l'eau une heure plus tard et tous les moyens prescrits furent mis en oeuvre pour la ranimer, mais en vain.*[39]

En 1821, un employé du nom de Haldane Snodie

> *connut [lui aussi] une fin prématurée lorsqu'il alla à la rivière pour se soustraire à l'extrême chaleur qu'il faisait; on croit qu'il fut pris d'une crampe qui malheureusement lui aurait fait perdre pied. Il coula à pic et ne reparut plus.*[40]

Natation, patinage, chasse, pêche, piégeage, randonnées en raquettes, excursions en bateau, voilà autant d'activités avec lesquelles les résidents de York occupaient leurs temps libres. Bien qu'il soit difficile, dans certains cas, de séparer le travail des loisirs, les lacs, les rivières et les bois près de York offraient aux trafiquants de fourrures de vastes étendues où s'adonner à des activités récréatives. Mais, dans le monde de la pelleterie, les distractions ne se limitaient pas aux seules activités physiques en milieu naturel. Les loisirs, à York, avaient également leur volet intellectuel.

Malgré leur isolement, beaucoup de traiteurs s'efforçaient de rester au courant de l'actualité politique et ils n'étaient pas sans connaître au moins quelques-uns des grands débats de l'heure. Les visiteurs étaient surpris du nombre et de la variété des livres que l'on pouvait trouver dans les postes et de l'avidité avec laquelle les traiteurs abordaient les questions d'ordre intellectuel[41]. Beaucoup avaient des goûts résolument savants. Samuel Hearne, par exemple, était, en matière de religion, un sceptique qui puisait dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire de quoi alimenter sa réflexion[42]. James Hargrave lisait des traductions d'Homère, d'Euripide, d'Hérodote et de Tite-Live[43]. Le plus ancien livre retrouvé dans les bibliothèques de York Factory et de Moose Factory en 1924 était un exemplaire en latin des *Lettres* de Pline le Jeune daté de 1678[44]. Ce goût pour les choses de l'esprit ne s'observait pas que chez les gens de la haute société. La lecture, la conversation, les débats et, dans certains cas, l'écriture faisaient partie intégrante de la vie quotidienne dans le monde de la pelleterie et en vinrent à être pratiqués par les employés de tous les niveaux, bien que tous les sujets ne suscitassent pas le même intérêt. Le révérend J.P. Gardiner écrivait, en 1861, que les hommes de York Factory «discutaient volontiers de tout: science, politique, mais jamais de christianisme appliqué»[45].

Opinions et questions d'ordre politique reviennent souvent dans les lettres et les journaux. Donald Ross, de Norway House, aimait tout particulièrement discuter de politique avec James Hargrave. Tous deux rejetaient le radicalisme dans les réformes politiques mais étaient en faveur de changements démocratiques modérés. Ross, par exemple, soupçonnait que la loi sur la réforme du Parlement britannique de 1832 avait passé par des moyens illégaux mais estimait que, en l'occurrence, la fin justifiait les moyens[46]. Hargrave, pour sa part, voyait le plaisir que lui procurait l'*Histoire de l'Europe durant la Révolution française*, de Alison, gâché par le travers «un

peu trop *tory* pour lui» de sa présentation des événements politiques[47]. Naturellement, les opinions politiques variaient d'une personne à une autre et le gouverneur Simpson, pour sa part, soupçonnait que la plupart des agents de la Compagnie étaient, à la différence de Ross et Hargrave, enclins aux «idées étroites... et peu libérales»[48].

Vu le grand intérêt qu'ils portaient à la politique et aux affaires du monde extérieur, les gens de York recherchaient avidement les nouvelles sous toutes les formes. Les journaux étaient envoyés chaque année d'Angleterre et d'Écosse dans les postes et aux abonnés particuliers. L'information circulait ensuite soit par les lettres envoyées aux amis et dans lesquelles était résumé l'essentiel de ce que rapportaient les journaux, soit par la transmission pure et simple des journaux à d'autres. Du fait de la position particulière qu'il occupait en tant que dépôt central, York faisait également office de centre de distribution des nouvelles et des journaux pour l'ensemble du Nord-Ouest[49]. Les employés qui y résidaient avaient de la chance. Ils ne semblent pas avoir souffert du manque de nouvelles qui faisait se lamenter un traiteur du district de Mackenzie: «Comme il m'arrive toujours dans ce pays misérable et lointain, je suis sans nouvelles d'aucune sorte. Dis-moi, mon ami, qui m'en donnera: les Indiens, les animaux ou les oiseaux dans le ciel»[50].

Quand James Hargrave était commis il passait une bonne partie de la «saison des loisirs», cette période qui allait du départ du navire de ravitaillement à l'approche de l'hiver, à lire l'abondante moisson de journaux, de magazines et de livres que le navire avait livrée à York.

> *Beaucoup de ces journaux sont écossais et je passe maintenant le plus clair de mes soirées à les feuilleter. Grâce à ce divertissement, cette saison est la plus agréable de l'année pour moi. Je mets une brassée de journaux sur une chaise, à portée de la main, je m'étends sur un sofa ou sur mon lit et en peu de temps, je suis transporté en esprit à la colline Cacton [Calton] «d'Auld Reekie», je m'imagine* flânant *sur la colline couverte de bleuets de Galashields, et j'oublie bien vite la terre de forêts et d'inondations où m'ont conduit mes pas.*[51]

Comme les journaux et les magazines, les livres circulaient en grand nombre à York Factory et beaucoup de ses résidents étaient de fervents lecteurs et collectionneurs. La Compagnie elle-même alimentait ses postes en livres, donnant ainsi un caractère concret à son constant désir «d'encourager la vertu et de décourager le vice». Il s'agissait généralement, dans le contexte du XVIII[e] siècle, de livres de prières, de bibles, de recueils de sermons, de traités techniques sur la navigation, et en 1794, des «Primers

and Spelling Books» (ABC de l'orthographe), pour instruire les enfants des employés[52]. Un petit nombre de livres figuraient aux inventaires des postes au titre de biens de la Compagnie, mais les types de volumes dont il s'agit donnent à penser que leur envoi à York répondait plus à des objectifs d'ordre pratique et moral qu'au souci de procurer un divertissement.

Les collections privées de livres étaient plus répandues et renfermaient des ouvrages plus variés. Elles comptaient un nombre plus ou moins grand de volumes; la bibliothèque personnelle de Joseph Colen en renfermait 1400[53]. À partir de la fin du XVIII[e] siècle, les registres de la Compagnie font état de nombre de commandes privées de livres. Voici quelques exemples représentatifs:

> *M. William Moore: les oeuvres de Josèphe et la nouvelle édition des «Voyages» de Harris.*
>
> *Peter Fidler: «Royal Navigation» de Heath ou* Astronomen Accuratia.
>
> *David Thompson: «Elements of Navigation» de Robertson, la dernière édition en deux volumes.*[54]

Ces sélections ne sont pas frivoles, loin de là, et elles donnent à penser que le souci d'auto-perfectionnement était au coeur des habitudes de lecture de la pelleterie. Les ouvrages de fiction et de poésie n'étaient toutefois pas entièrement inconnus. David Thompson acheta le *Paradis perdu* en 1792 et Peter Fidler, autre arpenteur et explorateur, se procura le livre à suspense gothique de M[me] Radcliffe *Les mystères du château d'Udolphe* en 1795[55].

Les commandes de livres du XIX[e] siècle donnent une idée des goûts éclectiques des lecteurs du monde de la pelleterie. En 1841, James Hargrave, par exemple, commanda «la traduction de Rose d'*Orlanda Furiosa*, les *Relics of Antient* [*sic*] *English Poetry*, l'*Astoria* de Washington Irving, *L'Iliade et l'Odyssée* dans la traduction de Cowpers, *The Subaltern*, *Bracebridge Hall*, *Arabian History*, des traductions d'Euripide, d'Hérodote et de Tite-Live»[56]. Les goûts de Hargrave en matière de lecture étaient plus élevés que ceux de la majorité. Donald Ross, qui aimait parler livres avec Hargrave, donne un aperçu des ouvrages qu'il se procura en 1833:

> *Vous voulez me tenter avec la perspective de jeter un coup d'oeil dans votre bibliothèque. Mais je crois vous avoir moi-même joué un bon tour à cet égard l'automne dernier quand j'ai voulu que vous examiniez le contenu de la boîte que j'avais reçue de chez moi et qui était constitué de toute une gamme de jolies choses comme le* Highlands & Highlanders *de Logan, le* Comic Annual *de Hoods,* Friendships Offering, *le* Literary Souvenir, *le* Penny Magazine, *le* Saturday Magazine, *le* Penny Cyclopedia, *l'*Olio, *le* Mirror, *la*

> Literary Gazette *et l'*Atlas; *quel régal pour un amateur de livres. L'an prochain, si mes lettres arrivent à destination, je compte recevoir, outre la suite des précédents ouvrages, l'intégralité des romans de «Sir Watty» [Walter Scott] ainsi que d'autres trésors comme* Robinson Crusoë *et* Le voyage du pèlerin. *Je me permets de dire que vous allez trouver qu'il s'agit là d'une étrange sélection, mais j'ai déjà une ample provision d'ouvrages plus orthodoxes parmi lesquels je peux puiser quand j'en ai envie.*[57]

Ross admettait avoir une préférence pour les «lectures légères» mais prétendait que son choix à cet égard se justifiait philosophiquement, du moins selon la dialectique utilitariste de Bentham:

> *L'homme doit régler ses lectures sensiblement comme il règle ses autres appétits et propensions, en jouissant de ceux qui lui procurent la plus grande satisfaction, pourvu qu'il n'ait pas tendance à se faire du mal à lui-même ni à en faire à personne d'autre.*[58]

Il est plus difficile de traiter des habitudes de lecture des hommes de métier et des manoeuvres car il existe fort peu de mentions du fait qu'ils possédaient ou commandaient des livres. Le révérend Gardiner essaya en 1859 de remettre à toutes les nouvelles recrues de la pelleterie des bibles et des livres de prières pour leur séjour à York Factory. Il constata qu'une sur quatre possédait déjà une bible mais qu'aucune n'avait de livre de prières[59]. La bible était probablement relativement répandue, mais on ignore dans une large mesure quels étaient les autres livres que possédaient les serviteurs de la Compagnie. Souvent, les hommes de métier et les manoeuvres de York savaient lire et on a pu retrouver, au sujet de leurs habitudes en matière d'achat de livres et de lecture, quelques indices qui donnent le goût d'en savoir plus long. Joseph Colen, par exemple, déplorait, en 1792, le fait que les hommes de York avaient lu *Present State of Hudson Bay* d'Edward Umfreville et que, sous son influence, «ils défiaient tous les ordres», convaincus qu'ils étaient que la Compagnie n'avait nul pouvoir de leur imposer des amendes ou de régler leur conduite[60]. La commande de livres de William Drever, charpentier à York en 1834, nous est également parvenue:

> *Le* Guide du peintre en bâtiment et du coloriste, *de P.F. Fingay*
> *Le* Guide du vernisseur, *du même*
> *Le* Guide de l'ébéniste, *de G.A. Siddons*
> *Le* Guide pratique du constructeur, *de M. John Nicholson, ingénieur civil*
> *Le* Guide du constructeur de moulins, *du même*
> *Le* Livre du savoir du jeune homme

Les estivants de Glenburniel
Les estivants sur la falaise
La suite du précédent[61]

Comme ceux des agents de la Compagnie, ses goûts en matière de lecture étaient fortement teintés du désir d'auto-perfectionnement, sans toutefois s'y restreindre, comme le montre son achat de romans.

Plus importante encore pour la diffusion des ouvrages dans toutes les couches de la société du poste était la constitution de bibliothèques de location. La première collection organisée de livres du Nord-Ouest auquel le nom de bibliothèque puisse être accolé est probablement la bibliothèque mise sur pied à Rivière-Rouge vers 1816. Elle comptait 200 volumes en 1822, auxquels s'ajouta la collection de quelque 500 volumes de Peter Fidler à la mort de celui-ci en décembre 1822[62]. Cette bibliothèque était dans une large mesure redevable à l'esprit philanthropique de la Compagnie et des particuliers, mais la plupart des bibliothèques de poste fonctionnaient suivant un mode différent.

L'établissement qui servait de modèle pour la plupart des bibliothèques était celle du fort Vancouver. Il y avait à cet endroit une collection de volumes techniques sur des sujets comme l'artillerie et le droit depuis 1825 au moins, mais le docteur William Tolmie, qui avait été envoyé au fort McLoughlin, dans le district de Columbia, en 1833 formula l'idée de créer une bibliothèque de location. Après que Tolmie eut discuté de ce projet avec ses collègues commis et avec le chef de poste McLoughlin, une «bibliothèque de location de journaux, de magazines et de quelques livres» fut établie en 1836[63].

La bibliothèque était située dans un endroit central, soit au fort Vancouver, mais il y avait parmi ses abonnés des résidents de petits postes secondaires qui faisaient venir les ouvrages qu'ils voulaient et qui les retournaient quand l'occasion se présentait. Une fois l'an, les abonnés se réunissaient pour établir la commande des livres, des magazines et des journaux qu'ils souhaitaient recevoir l'année suivante. La commande était envoyée par canot à York puis de là, à Londres, où le secrétaire de la Compagnie la passait aux libraires de Londres. L'année suivante, les ouvrages étaient expédiés au fort Vancouver et le compte de la «Bibliothèque de la Colombie» était débité. L'idée eut beaucoup de succès. Elle se répandit d'abord dans le district de Mackenzie dans les années 1840 puis, dans les années 1850, elle gagna York Factory et Moose Factory.

La première réunion consacrée à la mise sur pied d'une bibliothèque à York Factory eut lieu le 18 février 1856. «Une somme suffisante pour acheter 200 volumes fut immédiatement souscrite et des lois et des règle-

ments furent formulés. M. Clare, le docteur Beddome, M. Anderson, M. Watson et moi-même [William Mason] étaient présents.»[64] Les autres agents de York accordèrent également leur appui au projet en donnant de l'argent et en promettant de s'abonner.

Les agents de York Factory furent les premiers à apporter leur appui à la bibliothèque, mais celle-ci était censée desservir toute la collectivité. Selon Mason, «elle sera un grand bienfait pour la colonie lorsqu'elle fonctionnera suivant de sains principes et j'espère sincèrement qu'elle connaîtra le succès et la prospérité. Les résidents actuels sont très portés sur la lecture et mon seul souhait est d'avoir les livres que j'ai laissés à la colonie de la rivière Rouge pour que je puisse les leur prêter.»[65] La bibliothèque ouvrit ses portes le 1er novembre 1856 «pour le bien de toutes les classes». Pour sa part, Mason vit «avec plaisir les serviteurs qui prenaient en si grand nombre un abonnement annuel à 5 shillings et dans certains cas à 10 shillings. Que ce soit le moyen de susciter la soif de connaître les choses éternelles.»[66] Sans doute la connaissance des choses éternelles pouvait-elle s'acquérir à la bibliothèque puisqu'on y trouvait 133 volumes s'y rapportant ainsi qu'un certain nombre de publications de la Religious Tract Society[67].

Modeste à l'origine, l'établissement grandit en importance et en popularité; il desservit bientôt non seulement York mais également ses postes de l'intérieur. La description qu'en fit George Simpson McTavish à la fin des années 1880 aurait sans doute déjà été valable, à tous égards, l'importance mise à part, dans les années 1850 et 1860.

> *York Factory a eu la chance de posséder une grande collection de livres, qui totalisait 1900 volumes lorsque je suis parti en 1889... La tâche de bibliothécaire échut à l'apprenti commis pour plus d'une raison, la principale étant toutefois que le coût de l'abonnement de 10 shillings, qu'autrement il aurait dû payer à même le salaire de vingt livres qui lui était versé pour sa première année d'affectation, lui était alloué pour ses services, ce qui représentait une grosse somme pour lui. Les agents supérieurs payaient une livre, les commis dix shillings et les artisans et manoeuvres cinq shillings par année, les mêmes tarifs étant valables pour les administrateurs et les hommes des postes du district et des secteurs adjacents. Les livres touchaient nombre de branches de la connaissance. La sélection se faisait à même des catalogues reçus de Londres par bateau dans le cadre d'une réunion annuelle qui se tenait avant le départ de la malle d'hiver qui acheminait la commande pour l'année suivante à Londres via Winnipeg. Les hommes avaient leur représentant, mais la responsabilité de la sélection*

reposait presque entièrement sur les épaules des agents qui essayaient d'obtenir le maximum pour les fonds disponibles.[68]

Les fonds disponibles servaient d'abord à mettre à jour les collections des périodiques populaires comme *Punch* ou *Chamber's Journal* et à compléter les séries des auteurs populaires du XIX[e] siècle. On achetait des romans d'aventures pour les hommes, mais les agents veillaient à ce que jamais on ne se procurât de «mauvais livres», car ils étaient d'avis qu'ils «ne pouvaient se permettre d'acheter des livres sans valeur»[69].

La bibliothèque ouvrait le samedi soir, officiellement pour une heure après que la cloche du poste eut retenti pour signifier la fin de la journée de travail, mais en pratique jusqu'à ce que chacun eut trouvé sur les rayons sa sélection hebdomadaire d'ouvrages à lire. Quand McTavish prit en main la bibliothèque, celle-ci était en désordre, les bibliothécaires précédents ayant négligé de tenir de bons registres des collections et des ouvrages prêtés. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'il ne s'agissait pas simplement d'une masse de livres réunis au même endroit, mais bien d'une bibliothèque organisée qu'on alimentait systématiquement en livres et en périodiques[70].

Les catalogues des bibliothèques des postes de traite qui nous sont parvenus laissent entrevoir ce que renfermait la bibliothèque de York et donnent par conséquent une idée des goûts des abonnés en matière de lecture. Les bibliothèques des postes renfermaient des ouvrages de référence: encyclopédies, dictionnaires, *Familiar Quotations* de Bartlett, et ainsi de suite. Les magazines comme *Punch, Chamber's Journal, Cornhill Magazine* et *Monthly Review* étaient courants. Les ouvrages d'histoire, surtout d'histoire ancienne, d'histoire militaire et d'histoire d'Angleterre, formaient une grande partie des collections; s'y ajoutaient bon nombre de documents religieux, surtout des opuscules et des biographies. Les ouvrages d'histoire naturelle et de science côtoyaient les récits de voyages et d'exploration. Toutefois, le gros des collections était formé d'ouvrages littéraires: drames de Shakespeare, poésie de Burns, de Byron, de Longfellow et de Tennyson, et romans de Scott, de Dickens, de Disraeli, de Bulwer-Lytton, de Thackeray, de Trollope et de Stevenson[71]. À York Factory, les goûts en matière de lecture ne différaient guère de ceux qui s'observaient en Angleterre.

La composition des collections était plutôt classique: elle reflétait l'influence des missionnaires et des agents de la Compagnie sur le fonctionnement des bibliothèques. Les agents exerçaient une influence démesurée sur le choix des livres, ils assuraient la gestion de la bibliothèque et ce sont eux qui, à l'instar de William Mason, donnèrent l'impulsion à la mise sur pied d'une bibliothèque. Ce qu'il y avait de particulier dans le cas de la bibliothèque de York Factory, c'étaient les efforts déployés pour recruter des

abonnés parmi les hommes de métier et les manoeuvres, efforts qui prenaient la forme de tarifs réduits d'abonnement et d'achats de livres susceptibles d'intéresser les personnes autres que les agents. Pour comparaison, la bibliothèque du district de Mackenzie demandait une livre en frais d'inscription et une livre en frais annuels d'abonnement[72]. C'était au-dessus des moyens de la plupart des manoeuvres et des apprentis.

William Mason était en tout cas certainement d'avis que l'un des grands avantages d'intéresser les hommes de métier et les manoeuvres au projet de bibliothèque était que celle-ci s'ajoutait à l'arsenal des moyens susceptibles de favoriser la connaissance religieuse et, pourquoi pas?, la foi. Le comité de Londres et les agents de la Compagnie étaient favorables à la bibliothèque et encourageaient la lecture de divertissement dans laquelle ils voyaient un moyen de «civiliser» les loisirs des hommes. Elle constituait à leurs yeux une excellente solution de rechange aux plaisirs plus grossiers de la beuverie, du jeu de hasard et de la bagarre. L'histoire n'a rien retenu de l'opinion des serviteurs de la Compagnie sur tout l'intérêt que l'on portait à leur moralité et à leur perfectionnement personnel; sans doute la plupart étaient-ils cependant assez heureux d'avoir accès à une bibliothèque.

Tandis que d'aucuns consacraient leurs heures de loisirs à la lecture, d'autres s'adonnaient à l'écriture. La littérature de voyage et d'exploration doit beaucoup aux employés des compagnies XY, du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson, dont bon nombre ont vécu et travaillé à York durant au moins une partie de leur carrière. James Isham, Andrew Graham, Joseph Robson, Henry Kelsey, Anthony Henday, David Thompson et Edward Umfreville, voilà autant d'auteurs qui vécurent un temps à York. Au XIX^{e} siècle, deux résidents de York furent publiés; l'un écrivait de la poésie, l'autre, des romans d'aventure. Toutefois, leur séjour à York et leur expérience de la pelleterie comme source d'inspiration pour leur oeuvre sont à peu près les seuls éléments que leurs carrières littéraires respectives ont en commun.

Le docteur William Smellie, médecin à York Factory de 1845 à 1849, rédigea un recueil de poèmes qui fut publié en 1855. Smellie avait pris un invraisemblable nom de plume, «The Scald», par lequel il voulait peut-être signifier que lui et son oeuvre étaient de la trempe des vieux poètes scandinaves et de leurs contes héroïques. Intitulé *The Sea; Sketches of a Voyage to Hudson's Bay; and Other Poems*, le livre de Smellie renferme ce que l'on espère être la seule tentative de décrire en bouts rimés l'arrivée à York Factory.

Tout un peuple mélangé était accouru
À six par bateau, au rivage étranger

Canadiens, Métis, Cris, Gaéliques des Hébrides
Ou errants natifs des vallées des Orcades.
Les costumes indiens des colons bigarrés
Voyants mais confortables, étonnent l'étranger.
Aux pieds, les mocassins le disputent en chamarrures
Au capot d'orignal et à la rouge ceinture
Aux guirlandes de plumes et aux perles de couleur
Et à tant d'ornements pour autant de splendeur.[73]

Smellie reconnaissait que «les poèmes offerts au public n'avaient ni le charme des contes romantiques, ni le piquant du portrait humoristique qui en auraient fait une lecture recommandée à tous»; il espérait toutefois qu'ils apporteraient une certaine «satisfaction aux esprits enclins à la réflexion». Ne lui avaient-ils pas, après tout, procuré «quelques heures de plaisir avec la Muse»[74]?

Smellie ne semble pas avoir taquiné la Muse autant que Robert Michael Ballantyne. En fait, ce dernier l'a peut-être un peu trop taquinée, car il n'impressionnait guère par son rendement à York Factory. De l'avis de William Mactavish, «il aurait été plus drôle, puisqu'on semblait déterminé à faire une farce, d'envoyer la veste et le pantalon de M. McKenzie ou M. Finlayson bourrés de paille» plutôt que M. Ballantyne[75]. Si sa carrière de commis à York Factory, au fort Garry et à Tadoussac entre 1841 et 1847 fut plutôt terne, Ballantyne devait connaître le succès en tant qu'auteur de romans d'aventures pour les garçons. Ses romans *Ungava*, *Les jeunes chasseurs de fourrures* et *Hudson Bay* étaient tous inspirés de ses expériences au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, encore que certains de ses collègues agents les eussent trouvés plutôt fantaisistes[76]. Comme dans ses autres histoires plantées dans des décors aussi exotiques, Ballantyne y proposait à son public en adoration (les écoliers victoriens) un enivrant mélange de moralité, d'impérialisme et d'aventure romantique.

La vie intellectuelle à York Factory ne se limitait pas à la littérature; nombreux étaient ceux qui développèrent un intérêt pour les sciences. Les résidents de York Factory apportèrent une contribution non négligeable à la connaissance scientifique dans plusieurs domaines et en particulier en histoire naturelle et en géographie. Au XVIII[e] siècle, les Thomas Hutchins et les Andrew Graham fournirent une foule de renseignements à Thomas Pennant pour son *Arctic Zoology*, ouvrage fort important qui fut l'un des premiers du genre. Henry Kelsey, Anthony Henday et David Thompson laissèrent leur marque en tant qu'explorateurs, et les talents de cartographe et d'arpenteur de Thompson lui valurent une renommée méritée. Au XIX[e] siècle, les résidents de York apportèrent des contributions plus modestes à

la connaissance, bien qu'ils conservassent un solide intérêt pour l'histoire naturelle, l'astronomie et les autres sciences, qu'ils pratiquaient bien sûr en amateurs. De plus, les employés de la Compagnie, en partie de leur propre initiative et en partie sur l'ordre de la Compagnie et d'organisations extérieures, comme la Smithsonian Institution, l'Audubon Society et la Royal Society, recueillaient des données météorologiques, des renseignements à caractère géographique et d'innombrables spécimens destinés à des travaux d'histoire naturelle.

Parfois, la recherche personnelle portait sur des sujets à la limite de la respectabilité scientifique. William Mactavish et le docteur Tolmie s'intéressèrent un temps à la phrénologie, ce qui amena Mactavish à «s'initier aux théories de tous ceux qui ont eu des difficultés avec l'Église ou l'État pour être trop en avance sur leur temps»[77]. C'était, à n'en pas douter, un excellent moyen de se préparer à devenir plus tard gouverneur de l'Assiniboia.

Certaines expériences relevaient plus de la farce et des fantaisies de salon que d'une véritable démarche scientifique: tirer des balles de mercure gelé à travers des planches, par exemple[78]. Des expériences plus sérieuses sur les effets des basses températures furent cependant tentées. On a notamment cherché à déterminer les points de congélation respectifs du rhum, du brandy et du mercure en 1792[79]. Des essais effectués en 1836 permirent de déterminer que les thermomètres du poste n'étaient pas correctement étalonnés. En effet, ils n'indiquaient qu'environ 32 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro quand leur mercure commençait à geler, au lieu de 40 au-dessous, comme il aurait fallu. C'est ainsi que James Hargrave en vint à soupçonner que les données météorologiques recueillies à York n'avaient peut-être pas toute l'exactitude requise[80].

Vers la même époque fut étudiée la couche de pergélisol à York. On se mit à creuser une fosse dans le pergélisol mais, après 11 jours de travail à la pioche et à la hachette, on y renonça. On décida plutôt de forer un trou dans le sol gelé.

> *La fosse avait été creusée sur une profondeur de 13 pieds et demi, dont trois pieds de sol dégelé à la surface; la profondeur de sol* foré *du fonds du puits jusqu'à la couche d'argile dégelée était de sept pieds, ce qui donne une profondeur totale, de la surface du sol à la limite inférieure du sol gelé en permanence, de 20 pieds et demi... On a pu établir avec certitude, grâce à deux examens de la matière remontée au moyen de la tarière, que la température de l'argile non gelée immédiatement au-dessous de la couche gelée est de 330... On a trouvé du bois et une coquille de moule en parfait*

> *état de conservation à des profondeurs de 9 pieds et de 13 pieds respectivement.*[81]

Le but de l'expérience, outre le fait de satisfaire une vague curiosité, n'est pas clair et elle ne fut jamais reprise.

Les résidents de York Factory s'intéressaient quelque peu aux phénomènes astronomiques. En 1821, York était fier de posséder, outre un globe terrestre, «1 globe céleste de 14 pouces de diamètre» et «1 télescope avec son pied»[82]. Les journaux du poste mentionnent les éclipses de soleil et de lune[83], plus comme des phénomènes intéressants et inhabituels que comme des sujets de véritable intérêt scientifique. La période d'une éclipse de lune fut néanmoins minutieusement notée[84], et, au cours d'une éclipse du soleil, quelqu'un remarqua soigneusement que la température, au thermomètre du poste, avait chuté de cinq degrés, passant de 9 à 14 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro[85]. Le passage de la comète de Halley en 1835 suscita un intérêt considérable:

> *La comète de Halley [...] fut repérée vers vingt heures parmi les principales étoiles de la constellation de la Grande Ourse. Elle ressemblait à une étoile de première grandeur, mais en moins brillant, entourée d'un halo pâle, avec la queue pointant vers l'est. Il s'agirait, aux dires des astronomes, de sa première apparition depuis 1759, puisqu'il lui faut 75 ans et demi pour accomplir la totalité de son orbite. Il est à regretter qu'il n'y ait pas au poste d'instruments qui auraient permis d'établir son altitude avec certitude.*[86]

C'est probablement dans le domaine de l'histoire naturelle que les traiteurs de fourrures apportèrent leur plus importante contribution à la science. Pratiquement tous les auteurs du pays de la pelleterie ont consacré de nombreuses pages de leur oeuvre à la flore et à la faune du Nord-Ouest; les journaux et la correspondance du poste sont bourrés d'observations sur la population animale et sur son comportement parfois anormal, comme des gélinottes qui pondent en février ou des pluviers arrivant avant les oies au printemps[87].

Certains essayaient d'apprivoiser les animaux et de les garder comme animaux domestiques ou de compagnie. Les Hargrave, par exemple, gardaient un grand-duc d'Amérique dans leur ménagerie, avec leurs autres animaux de compagnie: un grand setter, un chat et deux dandie-dinmont terriers[88]. Dans un registre supérieur, on forma le projet de domestiquer le caribou pour en faire un animal de trait qui serait employé sur la route d'hiver entre York Factory et Norway House; le projet, toutefois, n'aboutit jamais[89].

On essaya également d'envoyer des spécimens vivants en Angleterre. Le transport des petits mammifères comme le castor ne posait pas de problème particulier[90] mais les grands animaux comme le bison se révélèrent extrêmement difficiles à exporter. Après des années de vaines tentatives, deux bisons furent finalement embarqués en 1844, avec 26 quintaux de foin comme fourrage[91]. Il semble que les bisons aient survécu ou qu'il fût jugé trop coûteux de continuer de les exporter; toujours est-il que nulle autre mention n'est faite de bisons arrivant à York pour être envoyés en Angleterre. Il est certain que les tentatives précédentes d'expédier des bisons de York ont tourné à la catastrophe.

> *Il y a deux malheureux bisons en route pour le navire où, comme d'habitude, ils connaîtront un destin funeste. Il y a deux ans, trois de ces bêtes furent littéralement pourchassées à mort. Wilson envoya tous les Indiens et tous les Orcadiens à leur poursuite pour les capturer et les embarquer à bord de la goélette. Au lieu de les encercler, tout le groupe se mit à poursuivre les pauvres bêtes dans le fort jusqu'à ce qu'elles s'effondrent. Je n'ai jamais vu une telle poursuite; personne n'essayait de faire entendre raison aux autres. L'un des bisons mourut avant d'être embarqué, les autres immédiatement après. Les choses n'en restèrent pas là: Londres se plaignit des difficultés du transport par mer de ces animaux. L'ancre n'avait pas été levée quand ils moururent. Mais naturellement,* nous *ne soufflâmes mot de ce qu'ils avaient enduré à terre. Cette année, de longues instructions sur leur traitement et leur alimentation nous sont parvenues. J'ose dire que cela ira; quoi qu'il en soit, M. Wilson n'aura plus besoin de les poursuivre puisque chacun porte un collier lesté d'une énorme bûche, si bien qu'ils peuvent à peine se déplacer. Ils doivent traîner le poids à chaque pas, de sorte qu'ils ne peuvent guère courir.*[92]

La collecte d'animaux morts posait moins de difficultés que l'exportation d'animaux vivants. La plupart du temps, les spécimens allaient garnir les collections de particuliers et d'établissements d'Angleterre et des États-Unis[93], mais il est arrivé que des traiteurs de fourrures montent leur propre collection.

L'empaillage des oiseaux et des animaux devint si populaire que la Compagnie de la baie d'Hudson fit mettre par écrit la marche à suivre correcte qu'elle inséra dans un carnet[94]. Les oiseaux et les mammifères étaient les spécimens les plus recherchés, mais des coquillages, des oeufs, des plantes, des arbustes et des graines étaient également envoyés de York Factory en Angleterre[95]. Les employés de la Compagnie à York avaient

amplement de quoi s'intéresser et profiter agréablement de la nature. Ce n'étaient pas des professionnels mais leurs moissons d'animaux et de plantes et leurs observations des phénomènes naturels n'étaient pas dépourvues de valeur pour les scientifiques de l'époque et même, dans certains cas, pour les savants de la nôtre[96]. Par dessus tout, l'intérêt généralisé pour l'histoire naturelle et la science, tout comme la bibliothèque, les collections privées de livres et les écrivains retracés à York Factory, dénotent une culture intellectuelle bien plus active que ce que l'on aurait pu imaginer retrouver dans un poste de traite des fourrures.

Hélas, tout n'était pas rose dans l'emploi du temps libre à York Factory. L'alcool causait de graves problèmes sociaux qui affectaient la vie des agents et des serviteurs et qui gênaient le fonctionnement de la factorerie. L'étude de la consommation d'alcool dans le monde de la pelleterie a toujours essentiellement porté sur son incidence sur les populations indigènes, mais les habitudes des traiteurs eux-mêmes à cet égard méritent qu'on s'y arrête quelque peu.

La consommation excessive d'alcool causait des tensions sociales considérables à York Factory. Elle était à l'origine de la négligence au travail des agents et des hommes et elle débouchait parfois sur des querelles et sur la violence physique[97]. Les événements sociaux en étaient souvent gâchés et il est même arrivé que des services religieux soient perturbés par des hommes ivres[98]. Bien pis, les excès d'alcool étaient parfois la cause d'accidents, dont certains furent mortels, et, dans quelques rares cas, ils conduisirent au vol, à des agressions et au meurtre[99]. Mais, cependant, il ne faudrait pas exagérer les problèmes causés par l'alcool. De récents travaux de recherche sur les causes de mortalité à York Factory indiquent que l'alcoolisme n'y était pas une cause majeure de décès au cours de la période allant de 1714 à 1801[100]. L'excès d'alcool ne fut mentionné comme cause principale de décès que dans deux cas seulement au cours de cette période; on est loin des outrances de l'affirmation voulant que «la mort causée par le brandy était courante et connue dans la Terre de Rupert sous le nom de «mort du Nord-Ouest»[101].

L'alcool remplissait par ailleurs d'importantes fonctions à York et dans d'autres postes de la Compagnie. Il était l'objet d'un important commerce et il était abondamment employé pour récompenser ceux qui exécutaient un travail dangereux ou exigeant et pour marquer les réalisations spéciales, comme d'avoir abattu la première oie de l'année. Il formait un élément important des rassemblements sociaux, des congés et autres célébrations mais, bien que les traiteurs de fourrures ne fussent pas réputés pour leur modération, toutes les célébrations ne dégénéraient pas en beuveries.

Une certaine quantité d'alcool était toujours envoyée d'Angleterre pour la consommation des hommes des postes, mais les particuliers eux-mêmes importaient leurs propres réserves personnelles. Donald Ross, par exemple, encourut le blâme de Letitia Hargrave pour avoir importé dix gallons de whisky et commandé huit autres gallons de brandy à York Factory pour lui-même et pour sa femme[102]. Quand il n'était pas possible d'obtenir de l'alcool d'Angleterre ou à même les réserves des postes, ou quand il coûtait trop cher, les employés ingénieux fabriquaient leur propre eau-de-vie. Dans les années 1790, quand la guerre interrompit les livraisons d'Angleterre, Joseph Colen se fit distilleur et fabriqua des spiritueux destinés au commerce avec l'intérieur. Il semble bien qu'il ait produit une sorte de manuel sur la distillation pour la Compagnie[103]. Les employés de la Compagnie tripotaient les alcools importés pour les rendre conformes à leurs goûts. Le *shrub*, boisson qui se composait habituellement d'un mélange de rhum, de jus d'orange ou de citron et de sucre, était particulièrement apprécié à York. En 1827, par exemple, 168 gallons 3/4 de *shrub* furent fabriqués à York pour consommation sur place[104]. L'eau-de-vie de qualité inférieure envoyée d'Angleterre était ingénieusement traitée pour la rendre plus propre à la consommation: «j'ai aidé les Cooper à faire sauter les bondes des fûts de porter et à y mettre des prunes et du houblon frais, parce que le porter qui nous était arrivé d'Angleterre ne méritait pas sa place dans l'entrepôt».[105]

Même avant la fusion de la Compagnie de la baie d'Hudson et de la Compagnie du Nord-Ouest, l'importance de réduire le commerce de l'alcool avec les Indiens avait été discutée. L'influence funeste de l'alcool sur les traiteurs eux-mêmes était connue et reconnue. Les premiers efforts concertés pour réduire la consommation d'alcool dans le Nord-Ouest furent tentés au moment de la fusion des deux compagnies et à l'origine ils visaient le commerce avec les Indiens. Le procès-verbal du conseil de 1822 ordonnait que les agents réduisent de moitié la quantité d'alcool donnée en cadeau aux indigènes et que la pratique consistant à échanger des fourrures pour de l'alcool soit abolie[106]. Dans les années 1840, on alla plus loin: on interdit totalement de donner de l'alcool aux indigènes, que ce soit en cadeau ou comme monnaie d'échange dans le commerce, aux postes Churchill, Severn et York, sur la baie[107]. Bientôt on tenta d'étendre les mesures de contrôle aux employés de la Compagnie. Le règlement permanent établissait que nulle personne au service de la Compagnie, quel que soit son rang, ne serait autorisée à acheter plus de deux gallons de spiritueux et quatre gallons de vin par année à même les réserves du poste[108]. Dans les années 1850, on contesta la vieille tradition de la Compagnie consistant à offrir du rhum en cadeau de bienvenue aux hommes qui arrivaient à York et d'adieu à ceux

qui s'en retournaient. Malgré les résistances, le rhum fut remplacé par du thé et du sucre[109]. Sur ces entrefaites, les campagnes visant à encourager la tempérance volontaire prenaient de la vigueur. À partir des années 1830, les journaux du poste commencèrent à mentionner le fait que les célébrations marquant les fêtes chômées étaient marquées par la modération; la décision des hommes de ne pas consommer tout l'alcool auquel ils avaient droit était encouragée[110]. Bien qu'il fût décidé, en 1841, de réduire la quantité de rhum remise en cadeau les jours de grande fête, d'une chopine à un demiard[111], James Hargrave estimait que la tempérance volontaire donnait de meilleurs résultats:

> *Il est bon d'observer qu'à peine un cas d'ivresse a été constaté dans tout le groupe, qui compte plus de 13 serviteurs; cette amélioration manifeste de leur conduite vient de ce qu'ils ont été convaincus des conséquences funestes de la négligence envers leur santé plutôt que de contraintes les empêchant d'acheter de l'alcool. On ne pourrait guère en trouver un parmi eux qui aurait, durant la saison, acheté la moitié de la quantité autorisée par le conseil, la plus grande quantité achetée étant le quart.*[112]

Les missionnaires présents à York Factory encourageaient également la tempérance. Le révérend Gardiner, en particulier, à l'approche de Noël, exhortait tout spécialement ses concitoyens à la modération, apparemment sans grand effet[113]. D'après ses journaux, les festivités de Noël à York restèrent très arrosées jusque dans les années 1860[114] malgré la conviction de Hargrave que l'ivrognerie était en recul.

Il se peut que les principes antialcooliques de Gardiner lui aient fait juger avec une sévérité excessive les pratiques en matière de consommation d'alcool à York. Ce qui est sûr, c'est que, à partir des années 1840 au moins, les traditions de beuverie des gens de la pelleterie étaient prises à partie. Tous, agents, missionnaires, gouverneur et comité de la Compagnie de la baie d'Hudson cherchaient à modifier les comportements à l'égard de l'alcool, soit par voie de réglementation, soit en s'adressant à la conscience des hommes. La campagne contre la consommation excessive d'alcool coïncidait avec un mouvement semblable en Angleterre et elle faisait appel aux mêmes tactiques. Face à cette simultanéité des campagnes de tempérance de part et d'autre de l'Atlantique, il convient de comparer les coutumes relatives à la boisson dans le monde de la pelleterie et les pratiques en usage ailleurs. L'alcoolisme et l'habitude de faire la noce étaient sans doute un problème à York, où il se consommait de grandes quantités d'alcool. La consommation d'alcool était en effet un passe-temps très répandu dans le monde de la pelleterie. Les habitudes des employés de la Compagnie à cet

égard ne sortaient toutefois pas de l'ordinaire. Dans l'Angleterre du XVIII[e] et du XIX[e] siècles, la consommation d'alcool était également élevée et l'ivrognerie était répandue à tous les paliers de la société. Comme le soulignait Samuel Johnson, «tous les gens biens de Litchfield s'enivraient tous les soirs sans que leur réputation en souffre le moins du monde»[115]. Par comparaison avec le Londres de «Gin Lane», où les vendeurs de gin annonçaient leur produit avec le slogan «ivre pour un sou, ivre mort pour deux, la paille en prime», la consommation d'alcool à York paraît relativement modeste. Vers le milieu du XIX[e] siècle, le mouvement pour la tempérance était parvenu à faire perdre un peu de sa respectabilité à l'ivrognerie. Pourtant, écrivit l'historien G.M. Trevelyan, «à la mort de la reine Victoria, l'ivrognerie était toujours un grand fléau du haut comme du bas de l'échelle sociale, [mais] tout de même moins que lorsqu'elle est montée sur le trône»[116]. Si les auteurs font parfois mention du fait que certains employés de la Compagnie achetaient dix gallons d'eau-de-vie ou plus par année au début du XVIII[e] siècle[117], il ne faut pas oublier que cela revient en fait à une consommation hebdomadaire d'environ une chopine et demie, ou 750 millilitres, de brandy ou de rhum. En d'autres termes, cela donne une consommation quotidienne moyenne d'environ 3,5 onces liquides ou 110 millilitres d'eau-de-vie. C'est légèrement plus que le taux moyen de consommation d'alcool au Canada aujourd'hui[118], mais la comparaison reste possible. Les employés de la Compagnie buvaient également de la bière et du vin, ce qui augmentait leur consommation totale d'alcool, mais à partir du XVIII[e] siècle, leur consommation d'eau-de-vie a probablement chuté. Si l'on en croit Andrew Graham, l'écrivain de la pelleterie, dès les années 1760, «pour prévenir la consommation immodérée, nul n'était autorisé à acheter plus de six gallons de brandy anglais par année... à raison d'une pinte à la fois»[119]. Plus tard, l'achat d'alcool fut encore restreint, si bien qu'il est improbable qu'on soit jamais revenu au taux de consommation du début du XVIII[e] siècle.

Les employés de la Compagnie développèrent, pour les jours de congé, des traditions particulières, qui contribuaient à resserrer les liens qui unissaient la collectivité. Au début des années 1790, le 5 novembre, anniversaire de la conspiration des Poudres, qui rendit Guy Fawkes «célèbre», était un jour chômé. Les hommes étaient libres de leur temps dans la journée et le soir ils allumaient un grand feu de joie et des feux d'artifice. Ces divertissements donnèrent lieu à un horrible accident en 1795:

> *Dans la soirée, les hommes firent un feu de joie; ils s'amusaient comme d'habitude lorsqu'un triste accident survint à mon neveu Thomas Colen, qui avait mis un certain nombre de feux d'artifice*

dans sa poche de poitrine, lesquels s'enflammèrent [...] Les conséquences furent désastreuses: tous ses vêtements furent déchiquetés et lui-même était dans un état effrayant, comme il ne m'en avait jamais été donné de voir auparavant: son corps, ses mains, ses bras, son cou et son visage étaient horriblement mutilés; les os de ses doigts et ses côtes étaient à vif par endroits.[120]

Thomas Colen survécut à ses blessures mais il semble que cet accident mit fin aux célébrations du 5 novembre, car par la suite les journaux de York Factory ne font plus mention de feux de joie ni de feux d'artifice ce jour-là.

Les fêtes nationales de l'Angleterre et de l'Écosse étaient célébrées à York Factory. Dans les années 1790, la Saint-Georges, le 23 avril, était habituellement marquée par un tournoi de tir à la cible dont les gagnants étaient récompensés par des prix, mais en 1797, on y renonça en raison de la pénurie de poudre et il semble que la coutume se soit éteinte[121]. Vers le milieu du XIX^{e} siècle, la Saint-Georges n'était marquée que par une ration de rhum supplémentaire[122]. La Saint-André, le 30 novembre, fut célébrée à partir de 1821, avec l'arrivée d'agents écossais au service de la Compagnie. La journée était marquée par la distribution d'une ration supplémentaire de rhum et parfois par une soirée dansante, mais tout le monde était normalement à l'ouvrage durant une partie de la journée au moins[123].

Les événements importants de l'année donnaient également lieu à des fêtes. L'époque du chargement des navires, où l'on travaillait dur, était aussi une époque de célébrations. Le départ du navire pour l'Angleterre était une occasion de réjouissances:

Vers midi [le capitaine Ball] s'embarqua pour le navire accompagné de tous les passagers ainsi que de M. Miles et de moi-même qui montâmes à bord pour passer la journée avec eux. Après avoir dîné avec eux et vidé près d'une douzaine de bouteilles de leur vin, nous leur fîmes nos adieux et revînmes à terre munis d'environ une demi-douzaine d'autres bouteilles pour nous distraire en route. Pour dire toute *la vérité, nous en vîmes presque le fond avant même de parvenir à l'extrémité de mise à l'eau. Nous allions contre une brise assez forte en remontant la rivière et peut-être est-ce pour cette raison ou peut-être est-ce que le vin circulait encore dans nos veines lorsque nous mîmes pied à terre, toujours est-il que nous parcourûmes en zigzaguant le trajet menant de la rive à la porte du fort. Nous nous rendîmes cependant compte que les gentilshommes qui étaient restés à terre avaient arrosé l'occasion aussi consciencieusement que nous. Nous nous remîmes donc à la tâche. Je viens tout juste de battre en retraite et il me reste*

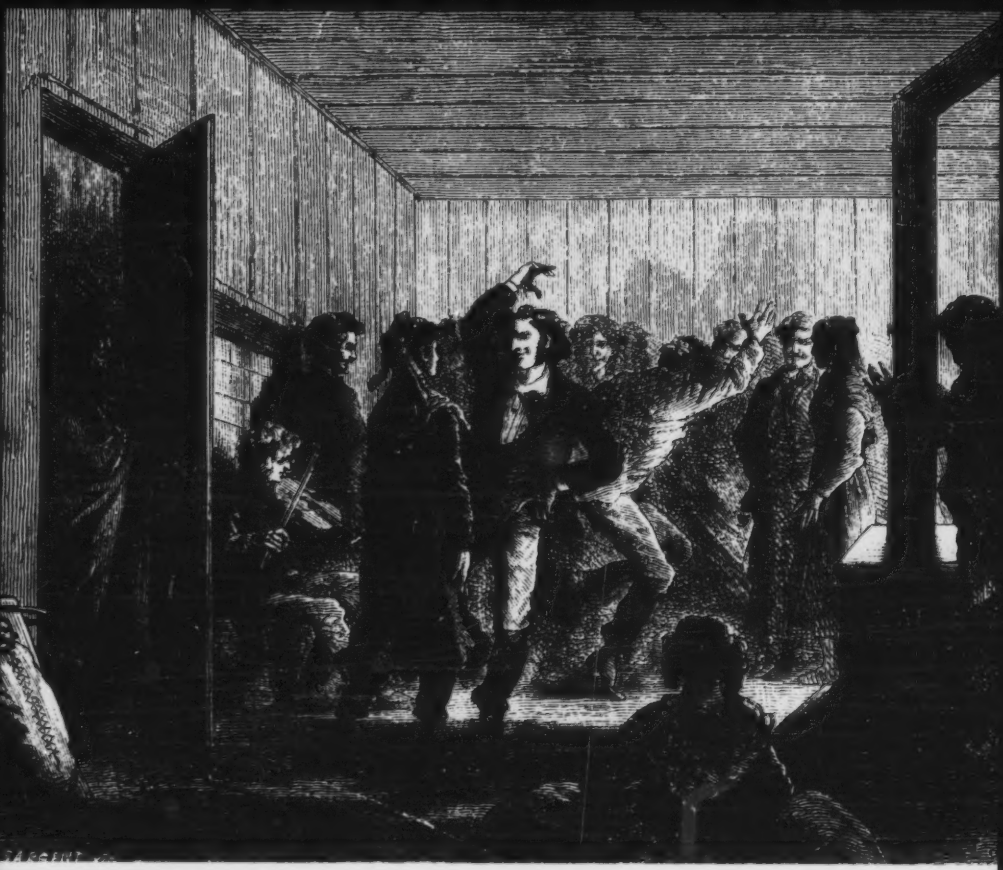
juste assez de lucidité pour pouvoir m'asseoir et ajouter quelques lignes à mon journal.[124]

Le départ du navire était souvent l'occasion de donner un bal qui pouvait durer, nota le révérend Gardiner avec réprobation, jusqu'à trois heures du matin et qui était «source de bien des maux» à ses yeux[125]. Même l'arrivée ou le départ d'un cadre important de la Compagnie servait parfois de prétexte à une soirée dansante[126].

Le temps des Fêtes était la plus importante période de réjouissances à York Factory. Il s'étendait de la veille de Noël au Jour de l'An, mais ses effets se faisaient parfois sentir plus longtemps. En 1848, Robert Wilson se foula la cheville en dansant le jour de Noël et il ne reparut à la table du réfectoire des agents qu'en février. Il boitait encore à la fin de mars[127]. Il s'agit bien sûr d'un cas extrême, puisque la plupart avaient retrouvé leur santé et leur sobriété après un jour ou deux.

Le temps des Fêtes était également marqué par un abandon inhabituel à des plaisirs autres que l'alcool. C'était l'occasion de pratiquer le football, de faire des excursions de chasse, de s'empiffrer, de jouer des tours et de faire les fous. R.M. Ballantyne décrivit la Noël à York Factory. La journée commençait dans le pavillon des célibataires, la résidence des agents qui n'étaient pas mariés, par des combats à coups d'oreillers, la séquestration d'individus dans leur chambre, et autres divertissements enfantins du genre[128]. Les jeux, les tours et les expéditions de chasse n'étaient que les préliminaires au véritable événement de la journée, le dîner de Noël suivi du bal. La Saint-Sylvestre se célébrait sensiblement de la même manière. À cette occasion, comme à Noël, les hommes recevaient toujours une ration alimentaire supplémentaire. Les denrées distribuées variaient en fonction de l'état des réserves, mais la liste de 1829 était sans doute assez représentative: «1/2 livre de raisins secs, 1/4 de livre de beurre, 1/8 de livre de thé, 2 livres de sucre, 2 livres de gras, 1 livre de farine, 1 livre de lard salé, 1 livre 1/2 de lard frais, 1 oie fraîche, 1 lapin, 1 chopine de rhum et 1 demiard de mélasse. Et la même ration supplémentaire leur sera distribuée le Jour de l'An.»[129] Avec ces denrées, les serviteurs de la Compagnie pouvaient reproduire assez fidèlement les dîners de Noël anglais, qui comprenaient le pudding et l'oie rôtie, mais il semble qu'il ait fallu substituer le lapin aux légumes. Les agents pouvaient faire encore meilleure chère avec l'oie rôtie et le roastbeef, le lard salé, les gélinottes et le porto et le madère[130].

Après le dîner, la coutume voulait que l'on fasse une danse qui attirait tout York Factory: les agents, les hommes et leur famille et les Cris rattachés au poste de traite, les Cris dits «Homeguard». Les bals étaient des événements excitants. On dansait au son des violons, surtout des reels



14 R.M. Ballantyne, dans *Hudson Bay; or, Everyday Life in the Wilds of North America*, illustre un bal de Noël donné dans les années 1840 dans le bâtiment des célibataires (Batchelors' Hall).
Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, Archives provinciales du Manitoba.

écossais, que les femmes indiennes ne maîtrisaient pas mais qui les amusaient énormément. Détail intéressant: les bals donnèrent lieu à l'apparition d'une coutume suivant laquelle les employés de la Compagnie faisaient la queue pour être embrassés à tour de rôle par toutes les Indiennes présentes[131].

Tout le monde ne s'amusait pas également au bal. Letitia Hargrave s'y montrait rarement car pour elle, les bals du poste étaient des entreprises «humiliantes» où elle observait

> *40 squaws jeunes et vieilles, les cheveux réunis en une tresse, tête nue, leur sempiternelle couverture empestant la fumée et toutes sortes de mauvaises odeurs. Des bébés, des nouveau-nés à peine, couchés dans leur berceau étaient avec leur mère qui les allaitait au vu de tous...*[132]

Si Letitia Hargrave était scandalisée par le comportement des Indiennes, le révérend Gardiner était affligé par la consommation d'alcool, la promiscuité sexuelle et les heures tardives. En 1858, il interdit à sa servante d'aller au bal de la Saint-Sylvestre. Le défiant, elle y alla quand même. À son retour, il refusa de la reprendre, de sorte qu'elle alla vivre chez les Cris, de l'autre côté de la rivière, où, aux dires de Gardiner, elle gagna sa vie en se faisant «prostituée»[133]. Gardiner s'inquiétait également des tentations auxquelles le bal soumettait les sujets influençables et qui risquaient de leur faire quitter le chemin de la vertu: la pression des pairs favorisait souvent l'ivrognerie et autres excès[134]. Il semble toutefois que Gardiner ait eu une aversion particulière pour la façon dont les bals désorganisaient son quotidien:

> *Les réjouissances du temps des Fêtes prennent fin aujourd'hui et j'en suis fort aise. Depuis Noël, nous n'avons pas pu fermer l'oeil une seule fois avant quatre heures du matin. La danse a lieu dans l'atelier du charpentier et on peut entendre les bruits du bal comme s'il se tenait à côté. Toute la nuit, des personnes ivres sont passées devant la maison; un soir, nous étions en train de souper, deux hommes sont tombés contre la porte de devant qui s'est ouverte sous l'impact, les laissant choir à l'intérieur. Qu'il est donc pénible d'assister à de tels débordements d'immoralité...*[135]

Outre la danse et la partie de football traditionnelle, le Nouvel An se célébrait par un salut avec les armes à feu et une tournée dans le poste.

> *Tôt le matin, les commis vont en visite chez les gentilshommes responsables et chacun a droit à un gobelet de «lait du vieil homme», punch fait de parties égales de brandy et de lait auxquelles on ajoute des épices. Le gentilhomme rencontre ensuite tous les serviteurs dans l'atelier du charpentier et leur remet à chacun deux verres de brandy ou de vin, puis les serviteurs sortent et les Indiens sont reçus à leur tour, d'abord les hommes puis les femmes et eux aussi reçoivent deux verres d'eau-de-vie. Les serviteurs visitent ensuite les commis et chaque maison du fort et les commis visitent chacun des hommes et les visites se poursuivent ainsi jusqu'à quatre heures de l'après-midi et parfois jusque tard dans la soirée, chacun donnant un grog à l'autre.*[136]

15 *À gauche* et **16** *ci-dessus* Le violoneux et les danseurs.

Les activités de ce genre contribuaient à resserrer les liens qui unissaient les gens qui formaient la société du poste et, malgré la réprobation de Gardiner, remplissaient une importante fonction sociale en-dehors du simple divertissement.

L'historien Joseph Strut soutenait en 1801 que, pour se faire une idée exacte des gens, il est aussi nécessaire de les observer au jeu qu'au travail[137]. L'étude des activités de loisir pratiquées dans les postes de traite comme York Factory révèle un côté jusqu'à présent insoupçonné de la vie chez les gens de la pelleterie. Ce n'était pas une vie de labeur ininterrompu; au contraire, les employés de la compagnie s'adonnaient à des activités intellectuelles, sportives et récréatives variées, qui ne différaient guère de celles qui se pratiquaient dans l'Angleterre du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècles. Et comme dans ce pays, les loisirs populaires contribuaient à dissiper les tensions sociales et à renforcer la cohésion du groupe tout en procurant un plaisir intense.

Accidents, maladies et soins médicaux

Les risques pour la santé inhérents à une carrière au service de la Compagnie de la baie d'Hudson n'étaient pas perçus de la même façon par tous. Samuel Hearne décrit le fort Prince of Wales, le plus proche voisin de York sur la baie, comme «l'endroit le plus sain du monde connu»[1]. York Factory ne fit pour sa part jamais l'objet d'un tel éloge, certains étaient même d'avis que York «était mauvais pour la constitution de ses habitants»[2].

Il est difficile d'évaluer le bien-fondé de témoignages aussi subjectifs. Il n'existe aucun relevé général des taux de mortalité, pourtant le meilleur indice de l'état de santé des habitants d'un comptoir de traite. Par conséquent, même en admettant que York Factory ait été plus malsain que bien d'autres postes, cela ne veut pas dire que la traite des fourrures ait été une carrière particulièrement risquée. Une récente étude a démontré que 64 employés de la Compagnie sont morts à York Factory entre 1714 et 1801. Le taux des décès à York pour cette période a été estimé à 0,015 personne par année. Ce taux soutient la comparaison avec celui d'autres colonies, telle le Massachusetts du XVIII[e] siècle, où le taux de mortalité chez les hommes de 20 à 40 ans a été établi à 0,03 personne par année[3]. Malheureusement, la mobilité de la population et d'autres problèmes nous empêchent d'établir des taux de mortalité significatifs pour les habitants de York au XIX[e] siècle.

Rien n'indique néanmoins que les risques pour la santé aient été beaucoup plus grands à York Factory pour les employés de la Compagnie, en grande partie d'origine européenne. Il n'en était cependant pas de même pour les autochtones de la région. Les Cris ont été décimés par les nombreuses maladies épidémiques et infectieuses apportées par les Blancs, à commen-

cer par l'épidémie de variole de 1781-1782. En général toutefois, il semble que si les taux de mortalité chez les employés de la Compagnie à York étaient beaucoup plus élevés que les taux de mortalité actuels au Canada, ils étaient très comparables à ceux des autres colonies, voire à ceux de l'Angleterre du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] siècle[4].

Chez les employés de la Compagnie, les accidents étaient sans doute la principale cause de décès. La plupart des morts accidentelles étaient dues à la noyade, qui constituait le principal risque rattaché à la traite des fourrures[5]. Quelques noyades sont imputables à la baignade, mais la plupart étaient des accidents du travail. Les changements imprévisibles de la température et les hauts-fonds à l'embouchure de la rivière Hayes rendaient la région dangereuse, et la navigation sur les cours d'eau autour de York exigeait également bien des précautions.

York comportait des dangers. Se perdre dans la nature était périlleux. Ainsi, à l'automne de 1791, John Smith, un marin, mourut de froid après un accident de bateau. Bien qu'il ait réussi à atteindre la rive, Smith fut incapable de trouver son chemin jusqu'au comptoir et, au printemps suivant, on trouva son veston et son couteau de poche dans un petit boisé à 18 milles environ de York[6]. La plupart des employés d'expérience avaient appris à voyager et acquis une certaine connaissance de la vie dans les bois. Ils savaient reconnaître les premiers signes de gelure[7] et se vêtir convenablement. En outre, ils savaient au moins que s'ils se perdaient à proximité du poste, la cloche du comptoir les ramènerait en lieu sûr. Les hommes sans expérience étaient les plus en danger et les plus susceptibles de s'aventurer dehors par mauvais temps ou sans les vêtements et l'équipement appropriés[8].

James McDonald, nouveau venu en 1858, paya fort cher son manque d'expérience:

> *Il avait été envoyé couper du bois avec d'autres hommes à une certaine distance du poste... et quelques semaines après son arrivée dans la zone d'hivernage, il se perdit dans les bois et, malgré les recherches entreprises par ses compagnons, il ne fut retrouvé que sept jours plus tard, gelé et affamé; [...] le Dr McLeod lui prodigua immédiatement tous les soins qu'il pouvait, mais signala à son retour, j'ai le regret de le dire, qu'il avait dû lui amputer les deux pieds...*[9]

Même les employés d'expérience connaissant la vie dans les bois pouvaient être victimes du mauvais sort ou de leur insouciance.

> *C'est avec grand regret que je note aujourd'hui la disparition de notre pauvre Nepinawasis, un jeune Indien employé au poste à*

titre d'aide conducteur de traîneau à chiens et de chasseur pour l'hiver. Après son arrivée hier soir, comme il est noté ci-haut, il a passé la nuit à danser et à s'amuser avec ses compagnons et ce n'est que ce matin, au lever du soleil, qu'on s'est rendu compte qu'il n'était pas où il loge habituellement. Après des recherches, on a cependant trouvé son corps à l'extérieur du fort, sans vie et gelé sur la neige. Il semble qu'il ait dû sortir et, sachant maintenant qu'il était sujet à des crises d'épilepsie, j'ai toutes raisons de croire qu'il a été victime d'une telle crise et qu'il est tombé, malheureusement à un endroit où il y avait peu de chances qu'on le trouve à temps pour lui sauver la vie. — On dit qu'il avait bu, mais qu'il était loin d'être ivre mort[10].

York Factory, comme la plupart des postes de traite, était construit presque entièrement en bois et le feu y constituait un réel danger. À plusieurs occasions, des incendies de forêt menacèrent le comptoir. Certains avaient été causés par la négligence humaine, d'autres par de violents orages. Ainsi, en 1802, un orage fit éclater un incendie dans les bois de l'autre côté de la rivière[11], et un éclair vint frapper le mât principal du brick du poste, *The Beaver*. Le mât fut ébranlé et le capitaine et son équipage furent jetés sur le pont «comme s'ils avaient été électrifiés». Heureusement, ils retrouvèrent leurs esprits à temps pour éteindre le feu[12].

Le poste lui-même fut également plusieurs fois la proie des flammes. La plupart du temps, il s'agissait de feux de cheminée et il était rare qu'un incendie prenne autant d'ampleur que celui de 1822 qui détruisit l'atelier du menuisier[13]. Les succès enregistrés à York dans la lutte contre les incendies sont attribuables à diverses précautions, telles le remplacement des cheminées à feu ouvert par des poêles et le ramonage régulier des cheminées et des tuyaux dès le début du XIX^{e} siècle. La poudre à canon était en outre rangée à l'écart dans une poudrière, et les cuisines et ateliers où il fallait entretenir des feux étaient séparés des autres bâtiments. Le feu restait néanmoins une préoccupation importante. Après que Fort Pelly eut été rasé par les flammes en 1843, Letitia Hargrave affirme que son mari se «mourait d'inquiétude» à la pensée que la même chose pourrait se produire à York[14].

Certains des travaux effectués à York présentaient aussi des dangers. Les accidents de chasse et les blessures subies durant la coupe du bois étaient fréquents. On enregistrait toutefois peu de décès et la plupart des victimes, si elles survivaient à l'accident initial, étaient soignées par les médecins du poste, plus que compétents pour refermer et panser les blessures ou amputer doigts et orteils quand il le fallait. En cas de complications, cependant, des

problèmes pouvaient surgir. Ainsi, en 1801, William Bakie mourut du scorbut après s'être infligé une blessure grave avec une hachette[15].

Ces accidents étaient souvent dus à la négligence ou à la témérité, comme dans le cas de ce scieur qui se gela les doigts au point qu'il fallut lui en amputer un. D'après le journal, le pauvre homme perdit son doigt parce qu'il «s'entêta à travailler à la scie en long les mains nues, à 28 sous zéro, pour prouver à ses camarades à quel point il était robuste»[16]. D'autres accidents étaient tout simplement insolites et attribuables au mauvais sort plutôt qu'à l'erreur. Par exemple, un homme périt à la forge lorsqu'il voulut retravailler un vieux canon contenant encore de la poudre[17].

Si les accidents étaient les principales causes de décès et de blessures, ils étaient acceptés comme faisant partie des réalités de la vie et ils ne semblent pas avoir augmenté considérablement le taux de mortalité du poste. Si York était perçu comme «mauvais pour la constitution de ses habitants», c'était moins parce qu'on pouvait s'y noyer ou s'y blesser au pied avec une hache que parce qu'on risquait d'y tomber malade. En dépit du fait que les registres du poste soient souvent vagues en ce qui concerne maladies et symptômes, un bref compte rendu de l'incidence de la maladie à York et des traitements proposés est possible.

Une partie des maladies relevées à York semble avoir été principalement d'ordre psychologique. William Mactavish, par exemple, paraît avoir été sujet à la dépression. Ses responsabilités à titre de comptable du poste étaient fort lourdes. La perspective d'avoir à tenir les volumineux livres de comptes de York était suffisante, avoue-t-il, pour amener chez-lui «une dépression de six semaines environ», pendant lesquelles il n'avait «pas assez d'énergie pour les copier»[18]. Selon Letitia Hargrave, sa santé déclinait chaque année après le départ du navire: «Willie a mis beaucoup plus de temps que d'habitude à se remettre après le départ du bateau. En fait, voilà trois semaines à peine qu'il a recommencé à manger.»[19]

Les dépressions de William Mactavish avaient des conséquences moins tragiques que celle du manoeuvre David Harvey, qui en 1850 tua accidentellement avec une arme à feu le fils de Samuel Grey, un pêcheur.

> *Le malheureux [Harvey] [...] n'avait ni mangé ni dormi apparemment depuis, et semblait être tombé dans un tel état de mélancolie. On lui fit donc quitter l'endroit où la chose s'était produite pour l'amener auprès de certains de ses amis les plus intimes afin que leur conversation l'aide à sortir de l'enfer mental dans lequel il se trouvait de toute évidence. Cette mesure parut donner des résultats puisqu'il se mit à parler et, à l'heure du dîner aujourd'hui, il déclara qu'il voulait aller se promener. Peu après cependant, on*

trouva son capot, sa veste, sa ceinture et ses gants près du trou d'eau, à la rivière, et comme on ne le trouvait nulle part, on comprit qu'il avait attendu qu'il n'y ait personne à la plantation pour s'enlever la vie par noyade. Il avait apparemment cette idée en tête depuis quelque temps; au cours de l'avant-midi, on dit qu'il a maintes fois demandé si l'heure du dîner approchait, malheureusement sans éveiller aucun soupçon quant à ses intentions.[20]

Il arrivait qu'un habitant de York devienne tellement violent qu'il fallait trouver un moyen de le maîtriser. Au XVIII[e] siècle, on enchaînait généralement le forcené à son lit. Ce traitement s'avérait souvent efficace car certains des employés dits déments semblent en fait avoir souffert de delirium tremens[21]. En 1793, des «camisoles de force» reçues de Londres fournirent un moyen encore plus efficace de contenir ceux qui menaçaient de devenir violents[22]. À une occasion au moins il fut toutefois impossible d'utiliser la force pour retenir un dément parce qu'il s'agissait d'un agent et donc d'un «gentilhomme». Étant donné la structure de la société de la traite des pelleteries, il était impossible de songer à mettre un agent aux fers, aussi pendant presque toute une année Donald McKay fut-il une cause de désordre et de terreur à York. Muté à York Factory sous la vague désignation de «gentilhomme» en 1798, il rendit vite la tâche impossible à John Ballenden, alors responsable du poste. Les problèmes de Ballenden avec McKay commencèrent par une dispute au sujet d'un serviteur. McKay avait toujours eu quelqu'un pour couper son bois et «faire ce qu'il voulait», mais il exigeait maintenant qu'un des tailleurs du poste devienne son serviteur exclusif. Ballenden note que «le fait qu'il pique de telles rages sans la moindre provocation fait penser parfois qu'il a l'esprit dérangé»[23].

Cette observation était prophétique car tout ce bruit au sujet d'un serviteur n'était qu'un début. Il refusa bientôt de manger avec les autres agents et demanda que ses provisions lui soient servies séparément[24]. Il se plaignit ensuite du vin qu'on lui donnait, renvoyant une bouteille à Ballenden pour qu'il y goûte et conservant «une fiole pleine pour montrer à ces messieurs du Comité»[25]. Ballenden, apparemment désireux de calmer McKay, confirma que le vin «ayant été remué dans la bouteille, n'était pas très bon». McKay reçut une autre bouteille de vin qu'il accepta de mauvaise grâce, prétendant «qu'on voulait l'*empoisonner* et qu'en outre [une semaine plus tôt] *quelque chose avait été mis dans son verre à cette fin*»[26].

En mai, McKay s'était mis à distribuer dans le poste des notes insultantes adressées à Ballenden. L'une d'elles, laissée dans la cour du comptoir, contenait entre autre ce qui suit:

Avis
Attendu qu'un écrivailleur de rue, qu'on dit aussi
être un voleur à la tire, s'est enfui de Billingsgate
en juin de 1795 pour rejoindre York Factory,
Compagnie de la baie d'Hudson, Amérique du Nord.
La présente est pour aviser quiconque pourrait
appréhender ledit mécréant qu'il recevra
une récompense de cent guinées auprès de C —
au n° 6 de la rue Northumberland [...]
Note, lit et avale ceci
Vagabond à face de crapaud
Ta renommée est entachée de fraude
Et cela se voit dans ta figure.

Le même soir, comme les deux jours précédents, immédiatement après que la cloche eut sonné 8 h, «on tira du fusil d'une des fenêtres de l'appartement de M. McKay».[27] McKay continua de présenter des signes de démence et de se montrer menaçant et violent tout au long de l'été. Il avertit un homme qu'il ne permettrait à personne d'approcher plus près que le «coin des latrines des hommes»[28]. Il menaça également de mettre le feu à ses appartements et déambula dans la cour du comptoir armé d'un sabre et de pistolets, provoquant tout le monde[29]. Au bout du compte, le 15 septembre 1799, il fut renvoyé en Angleterre à bord d'un navire d'approvisionnement. Le plus intéressant dans le cas de McKay n'est pas la forme de sa folie, mais bien le fait que, parce qu'il était un gentilhomme, on ne fit rien d'autre qu'attendre de pouvoir le renvoyer chez-lui[30].

Les problèmes médicaux des employés étaient parfois attribués à un déséquilibre mental ou à l'imagination, alors qu'il n'en était rien. En 1841, William Spence, un pêcheur, tomba malade. Il était sujet à de «fréquents accès d'incohérence et de délire concernant une Indienne dont il avait eu la sottise de s'éprendre».[31] Comme il n'avait aucun malaise évident, on mit son état sur le compte d'une «aliénation de l'esprit».[32] Quand il mourut, cependant, le médecin du poste découvrit que Spence souffrait d'une «congestion du cerveau» et, pire encore, de «gangrène des entrailles».[33] Quoi que le médecin ait voulu dire par là, il est clair que le pauvre homme ne souffrait pas seulement d'un mal psychologique.

On prétend parfois que le suicide, le meurtre, la dépression et l'alcoolisme, tous indices de problèmes mentaux, étaient courants dans le commerce des fourrures[34]. Les registres de York Factory permettent au contraire de croire que les employés de la Compagnie supportaient assez bien les tensions associées à leur occupation. Au XVIII[e] siècle, le meurtre, le suicide et l'alcoolisme n'étaient pas des causes majeures de décès à

York[35] et les registres du XIX[e] siècle indiquent la même chose. La santé mentale à York Factory était peut-être meilleure que dans les postes plus isolés, mais il est à tout le moins aussi probable que les rigueurs de la traite des fourrures ont été grandement exagérées.

Par ailleurs, les journaux intimes et les lettres des habitants de York Factory révèlent une gamme étonnante de maladies physiques. Beaucoup étaient courantes au XVIII[e] et au XIX[e] siècles et n'ont pas besoin qu'on s'y attarde: hydropisie, goutte, rhumatisme, sciatique, épilepsie, inflammation des poumons, hémorroïdes et ophtalmie. Fait intéressant, les maladies vénériennes sont mentionnées moins fréquemment dans les dossiers du XIX[e] siècle que dans ceux du XVIII[e] siècle. Peut-être est-ce dû aux efforts déployés en vue de dépister les porteurs de ces maladies avant leur départ pour le Nord-Ouest[36], ou encore à l'utilisation du mercure dans le traitement de la syphilis.

Les maladies épidémiques étaient beaucoup plus graves. En 1856, une forme particulièrement virulente d'érysipèle ou rouget fit rage à York Factory[37]. En 1846, l'équipage d'un navire marchand de Rivière-Rouge fut à l'origine d'une épidémie de rougeole qui entraîna la mort de 31 Indiens et qui désorganisa le système de transport de la Compagnie[38]. Des épidémies de grippe frappèrent York à quatre reprises; l'épidémie de 1845 eut notamment des effets particulièrement néfastes «sur la force physique des convalescents»[39]. La scarlatine tua deux enfants à York en 1864 et de nombreux autres moururent d'«eau sur le cerveau» en 1834-1835[40]. Des épidémies de typhus se déclarèrent en 1843 et 1863[41]. En 1843, le typhus était accompagné d'inflammation du cerveau et de douleurs intestinales. Un seul homme mourut, mais les affaires du poste furent virtuellement arrêtées[42]. En 1863, 27 seulement des 73 nouvelles recrues purent aller faire le commerce des fourrures dans les terres. Les autres durent rester en quarantaine à York à cause du typhus[43]. De septembre à décembre, six hommes moururent de cette maladie[44].

L'épidémie la plus intrigante survenue à York fut celle de la «maladie de York Factory». Elle fit son apparition au printemps de 1834 et ne disparut complètement qu'en 1837. Décrite comme une forme de «dyspepsie» ou de «colique», cette maladie était rarement fatale. Elle força néanmoins James Hargrave et d'autres agents de la Compagnie à quitter York en 1836[45]. Le dérangement occasionné fut suffisant pour amener la Compagnie à ordonner une enquête sur les causes de la maladie et la façon de la soigner. Les enquêteurs commencèrent par examiner les ustensiles de cuisine, mais ne trouvèrent aucun indice d'empoisonnement par le cuivre ou par le plomb. À leur avis, la maladie qui frappait les agents de la Compagnie à York était

due aux longues heures de travail passées dans un bureau surchauffé à tenir des registres. L'accroissement de la charge de travail, combinée à la politique de réduction de la main-d'oeuvre du gouverneur Simpson, avait considérablement accru les responsabilités des agents de York à la fin des années 1820 et au début des années 1830, ce qui les avait empêchés de faire comme avant et de passer une partie de l'hiver à chasser et à faire de la raquette au grand air. L'incompétence des cuisiniers de York, qui gâchaient des mets autrement savoureux et nutritifs, était également citée comme cause possible de la maladie. Le rapport de la commission d'enquête recommandait que les agents soient encouragés à faire de l'exercice durant la journée et que la température du bureau de la comptabilité soit gardée plus basse, de façon à prévenir «une langueur du système, avec perte de tonus dans l'estomac»[46].

Aucun cas ne fut signalé après 1837 et la maladie reste un mystère. La colique et la dyspepsie sont des malaises courants, en aucun cas limités à York Factory. Les troubles digestifs étaient assez fréquents à York avant comme après l'apparition de la maladie de York Factory et il se peut que celle-ci n'ait été qu'une forme virulente de ce problème médical général.

La maladie la plus grave à York Factory était le scorbut. Entre 1714 et 1801, neuf hommes moururent du scorbut, ce qui en fait la plus importante cause de décès au poste après la noyade[47]. Même si on en trouve encore mention jusque dans les années 1840[48], le scorbut sévit surtout avant 1821. Les antiscorbutiques furent connus et utilisés dans les postes de la Compagnie dès le début du XVIII[e] siècle. Ils permirent de contrôler les flambées de maladie dans certains postes comme celui du Fort Prince of Wales[49], mais pas à York Factory. On ignore exactement pourquoi il en fut ainsi, mais il est probable que la faible consommation de poisson avant les années 1820 a joué un rôle important à cet égard.

Quand les provisions de vivres du pays étaient insuffisantes et que le scorbut faisait son apparition, la situation devenait dramatique:

> *Il m'est impossible d'exprimer toute mon anxiété face à tant d'invalides autour de moi, quand chaque jour d'autres tombent malades et qu'il n'y a pas à espérer de provisions fraîches; nous sommes désespérés et je ne sais pas quoi faire. Dieu, j'espère, nous enverra bientôt du soulagement.*
>
> *Le scorbut fait rage et certains hommes sont tellement mal qu'il est difficile de les sortir de leur lit. Presque tous ici sont atteints et il est pour ainsi dire impossible de décrire cette maladie qui fait rage parmi nous et qui produit une sorte de putréfaction; les dents branlent, les gencives enflent; il faut enlever chaque jour aux*

malheureux des lambeaux de chair noircie avant de pouvoir les nourrir. Les jambes des malades enflent et perdent leur couleur; ils deviennent invalides et ont les membres noués ce qui les rend pitoyables. Leur haleine est si fétide qu'elle est tout à fait insupportable; et tous sont très déprimés...[50]

Au XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] siècle, on comprenait mal la cause des maladies. On savait que chaque maladie avait des causes particulières, mais ces causes étaient souvent embrouillées et quelque peu contradictoires. Néanmoins, on arrivait souvent à soigner convenablement certaines maladies par l'observation empirique de ce qui donnait ou non des résultats, sans très bien comprendre pourquoi tel ou tel traitement était efficace. Le traitement du scorbut illustre bien ce procédé. Ce n'est qu'en 1932 qu'on a pu isoler la vitamine C et établir sa composition chimique. Pourtant, Francis Bacon notait dès 1627 que les oranges pouvaient aider à soigner la maladie[51].

Dans certains postes, comme à York Factory, on procéda également de façon empirique pour prévenir et traiter le scorbut. La campagne visant à débarrasser le poste de la maladie reposait sur trois mesures: exercice, propreté et utilisation d'antiscorbutiques avec amélioration du régime alimentaire. Ces trois mesures découlant de l'observation offraient indéniablement des avantages sur le plan de l'hygiène, mais dans le cas du scorbut, une seule, la troisième, s'attaquait vraiment à la cause réelle de la maladie.

L'indolence et l'inactivité étaient souvent citées comme prédisposant à tout le moins au scorbut. Un employé du nom de Robert Wilson fut accusé de se réjouir de sa maladie «parce qu'il était ainsi exempté de travail»[52]. Robert Hudson, commis à York en 1790, était le «premier et l'unique agent» que Joseph Colen ait vu «affligé de cette maladie entièrement attribuable à son inactivité». Hudson mourut du scorbut en avril 1790[53]. En réalité, les raisons pour lesquelles les agents étaient moins susceptibles de contracter le scorbut n'avaient rien à voir avec leur niveau d'activité. Leur régime alimentaire, plus varié que celui des hommes de métier et des manoeuvres qui mangeaient surtout de la viande salée, les rendaient moins sujets à la maladie.

Améliorer la propreté dans le poste et l'hygiène personnelle des hommes devint une autre préoccupation importante. Joseph Colen était convaincu que les mauvaises habitudes de ses hommes étaient en grande partie responsables de la fréquence des cas de scorbut à York.

Six hommes malades; certains *sont très atteints du scorbut, mais* si indolents *que même si leur santé dépend dans une grande mesure de leur propreté, il est impossible de les convaincre seulement de*

> *se laver les mains et la figure plus d'une fois par semaine, et certains le font encore moins souvent, et j'ai appris de source sûre qu'il y a beaucoup d'hommes ici qui sont plusieurs mois sans le faire à moins d'y être forcés et seulement quand vient le temps de laver leur linge, mais que pour s'éviter cette peine, ils ont pris l'habitude de porter des chemises de flanelle qu'ils gardent depuis le début d'octobre jusqu'à ce que le chaud soleil de mai les oblige à enlever ces hardes dégoûtantes.*[54]

Colen et le médecin du poste élaborèrent un plan en vertu duquel les contrevenants «manifestes» devaient être éveillés à «cinq heures du matin, afin qu'ils puissent se laver en attendant que le reste des hommes se rendent à leur travail»[55]. Le comité de Londres appuya cette politique et y ajouta un élément coercitif.

> *D'après votre rapport, il nous est apparu que vos hommes sont extrêmement sales; il est donc compréhensible que le scorbut fasse de tels ravages parmi eux. Il faudrait imposer une petite amende à ceux qui ne se lavent pas au moins une fois la semaine, le dimanche.*[56]

On se préoccupait aussi périodiquement de la propreté du poste lui-même. Le nettoyage des maisons et des lits des hommes était encouragé afin «de prévenir si possible la propagation de la maladie» et, en 1825, le comité de Londres demanda au gouverneur Simpson de consulter le médecin de York au sujet de «règles susceptibles d'assurer la propreté des hommes et de leurs demeures»[57].

La Compagnie de la baie d'Hudson entreprit en outre d'améliorer le régime alimentaire de ses hommes, bien que leur alimentation ait été à bien des égards meilleure que celle des habitants de la Grande-Bretagne aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, surtout chez les hommes de métier et les manoeuvres. Les provisions importées de Grande-Bretagne, cependant, étaient trop souvent de qualité médiocre au mieux et complètement inutilisables au pire, ce qui aggravait les risques de scorbut lorsque les approvisionnements locaux se révélaient insuffisants. Tout au long du XVIII^{e} siècle les agents responsables des postes de la Compagnie se plaignirent de ce qu'ils recevaient des provisions insuffisantes, putrides et pourries ou infestées de vers. Les récriminations à l'effet que ces aliments étaient «malsains et impropres à la consommation humaine»[58], bien que fondées, donnèrent apparemment peu de résultats avant les années 1790, lorsque le comité de Londres se mit à y accorder plus d'attention. Le boeuf irlandais, par exemple, n'était guère apprécié et le comité promit d'en cesser l'envoi[59]. À titre d'expérience, le comité expédia également de nouveaux produits, comme le riz et le fromage

de Hollande, dans le but de trouver des aliments plus nutritifs qui se conserveraient mieux[60]. En général, la nourriture venue de Grande-Bretagne devint plus abondante et de meilleure qualité qu'auparavant.

York reçut également de nouveaux antiscorbutiques. Profitant de l'expérience de la marine et de la Compagnie des Indes orientales, on envoya à York du «chou rouge vinaigré» et de l'«essence de malt», «le meilleur remède jamais découvert contre le scorbut, en mer comme à terre»[61]. Des instructions précises décrivaient en outre la façon la plus efficace d'utiliser le malt:

> *Dans certains de nos comptoirs, on a fait de la bière avec ce produit, ce qui est contraire au dessein dans lequel nous l'envoyons; il ne doit être pris qu'à des fins médicales et préparé en conséquence de la façon suivante: 4 oz d'essence dissoutes dans une pinte d'eau bouillie, à donner en deux fois le matin aux seuls malades atteints du scorbut, sans le mélange de houblon qui, selon les médecins d'ici, enlève au produit toute vertu antiscorbutique*[62].

D'autres antiscorbutiques comme les cristaux de citron et la choucroute furent aussi utilisés.

On essaya par ailleurs de trouver des antiscorbutiques sur place. Les canneberges, notamment, furent cueillies pour être mangées à l'hiver et au printemps et les maigres provisions de légumes du jardin furent mises à contribution[63]. Ironiquement, la décision de réserver ces dernières à l'usage du poste se fit aux dépens des marins du navire de ravitaillement qui avaient l'habitude de commettre des «dépradations» dans le jardin afin de se procurer des aliments frais en vue de leur voyage de retour[64].

Certaines des innovations apportées au régime alimentaire des hommes étaient davantage d'ordre psychologique qu'autre chose. Le vin et les grogs distribués sur ordre du médecin du poste étaient censés prévenir le scorbut, mais servaient en réalité à «remonter le moral»[65]. Les hommes eux-mêmes avaient grande foi dans les vertus médicinales de l'alcool. Pour se soigner, un employé aurait ainsi bu une barrique de porter anglais et quelques gallons de porto en plus de consommer des sels de citron, de l'essence de malt et des canneberges[66]. Pourtant, malgré tous ces efforts, on n'arriva vraiment à enrayer le scorbut à York qu'au milieu des années 1820, lorsque de grandes quantités de poisson furent ajoutées à la diète hivernale et printanière des employés. Ce poisson, congelé dès sa capture ou presque, était livré à York en grand nombre et contribuait à diversifier l'alimentation des hommes fondée surtout sur des conserves, comme le boeuf et le porc salé.

Encourager l'exercice et améliorer l'hygiène et la nutrition représentaient une partie importante des efforts de la Compagnie en vue de venir à bout de maladies telles le scorbut et la maladie de York Factory. Cependant, il était impossible de prévenir ou de traiter ainsi toutes les maladies et des médecins faisaient généralement partie des effectifs stationnés à York. Considérés comme des «gentilhommes», ces médecins occupaient néanmoins une position quelque peu ambiguë dans la hiérarchie du poste. Au XVIII[e] siècle, le médecin était habituellement l'employé le mieux rémunéré après l'agent responsable du poste et son adjoint. Après 1821, les honoraires des médecins varient davantage, mais ceux-ci figurent toujours parmi les employés les mieux payés. On pourrait donc croire qu'ils étaient des figures importantes dans le groupe et que leur compétence et leurs services étaient tenus en haute estime, mais tel ne semble pas toujours avoir été le cas.

Au XVIII[e] siècle, les responsables de York et des autres postes considéraient souvent les médecins comme des mécontents se livrant à des trafics illicites[67]. Le comité de Londres lui-même, trouvant que les médecins avaient beaucoup de temps libres, envisagea de leur confier d'autres tâches, comme celle d'enseigner[68]. En fait, après 1821, les médecins furent engagés à la fois comme commis et comme docteurs[69]. Entre 1821 et 1870, peu de médecins demeurèrent plus de deux ou trois ans à York, se contentant d'y faire un séjour bien payé[70].

La qualité des soins médicaux dispensés était parfois discutable. William Smellie, par exemple, n'arriva à se distinguer ni comme commis, ni comme médecin et le gouverneur Simpson fit observer que la Compagnie pourrait facilement se passer de ses services dans les deux cas[71]. En fait, beaucoup de ces médecins étaient recrutés autant pour leur disponibilité que pour leur compétence. Souvent, on offrait au médecin du bateau d'approvisionnement de rester à York pour remplacer celui qui quittait le poste.

Tous les médecins n'étaient cependant pas recrutés de cette façon et certains faisaient véritablement preuve d'initiative et de compétence dans l'exercice de leurs fonctions. William Todd a ainsi joué un rôle important dans l'arrêt de la propagation de l'épidémie de rougeole de 1837-1838 lorsqu'il lança une campagne de vaccination parmi les Indiens et les employés du district de Swan River où il travailla après avoir quitté York[72]. Un programme de vaccination fut aussi mis sur pied à York Factory et dans le district environnant[73]. La plupart des problèmes médicaux de York exigeaient cependant des traitements moins compliqués.

Le carnet médical du Dr William Smellie pour 1846-1847 est une bonne source de renseignements. Smellie n'était guère estimé comme médecin à York, mais si l'on en croit son carnet, le poste de médecin à cet endroit

n'exigeait aucune compétence extraordinaire. En treize mois, il n'eut que 136 patients à traiter, soit une dizaine environ chaque mois[74]. Les chirurgies qu'il fut appelé à pratiquer étaient généralement mineures: extraire des dents, crever des abcès, suturer. Il dut cependant amputer un orteil, remettre un doigt et un poignet fracturés et retirer du liquide de l'abdomen d'un homme. En tout, trente de ses patients étaient des victimes d'accidents. Près de la moitié du reste, soit 44, souffraient de dysenterie, de diarrhée, de constipation, de douleurs gastriques ou d'autres problèmes digestifs. La plupart d'entre eux furent traités au calomel, au jalap, à la poudre de rhubarbe ou à la crème de tartre et tous guérirent. Les autres malades souffraient généralement de toux et de refroidissements, de vomissements, de maux de tête (y compris de la gueule de bois pour certains) ou de divers maux et douleurs. Tous reçurent à peu près le même traitement: émétiques et purgatifs ou, moins souvent, onguents, emplâtres ou saignées. Seuls quelques cas semblent avoir été assez sérieux ou mystérieux pour exiger plus qu'une connaissance rudimentaire de la médecine. En fait, ce qui étonne le plus à la lecture de ce carnet c'est la banalité de la plupart des plaintes et le fait que près du tiers des patients n'étaient pas des habitants de York, mais bien des Indiens, des marins et d'autres visiteurs[75].

En somme, les taux de mortalité et les données médicales dont on dispose ne permettent pas de croire que les employés de la Compagnie couraient de grands risques lorsqu'ils décidaient de faire carrière dans le commerce des fourrures. Si York Factory était considéré comme un poste insalubre, c'était surtout par rapport aux autres postes. En outre, il était peut-être réconfortant de songer que la plupart des accidents et des maladies enregistrés à York ne dépassaient pas les compétences des médecins du poste les plus médiocres. Au moins la population de York Factory était-elle mieux lotie que la plupart des habitants du Nord-Ouest où «si un homme tombe malade, il continue jusqu'à ce qu'il aille mieux; et s'il ne va pas mieux, il meurt»[76].

Éducation et religion

Au XVIII[e] siècle, les territoires de la Compagnie recevaient rarement de visiteurs et les organismes de l'extérieur avaient peu d'influence sur la vie des postes. Au cours du XIX[e] siècle, cependant, le Nord-Ouest devint beaucoup moins isolé et les collectivités vouées au commerce des fourrures, et notamment les plus importantes, telles York Factory, commencèrent à subir de nouvelles influences. À York, la société devint de plus en plus complexe et de nouvelles institutions sociales virent le jour. Les principales innovations furent la création d'un système d'enseignement et d'apprentissage pour les employés de la Compagnie et leurs enfants, ainsi que la construction d'une église et l'arrivée d'un missionnaire.

De nombreuses études ont été faites sur l'histoire de l'éducation dans le Nord-Ouest[1]. La plupart commencent avec les premières tentatives organisées en vue d'apprendre aux enfants à lire, à écrire et à compter. Il a été souligné, cependant, que ces études reposent sur une conception étroite de l'éducation[2]. Les enfants Indiens apprenaient leur langue et diverses techniques de vie en société et de survie sans avoir recours à des abécédaires ou à des méthodes de lecture, tout comme les enfants des employés et de leurs femmes indigènes. Les employés de la Compagnie étaient également encouragés à apprendre les langues indiennes et à acquérir des connaissances sur la chasse, la pêche et le piégeage, mais il ne semble pas qu'il y ait eu de formation officielle dans ces domaines dans les postes de la Compagnie.

Dès 1710, Henry Kelsey produisit un dictionnaire de mots et de locutions en langue indienne que la Compagnie fit publier à l'usage des employés de York Factory[3]. D'autres documents didactiques furent préparés à l'occa-

sion, mais rien n'indique qu'ils aient été utilisés systématiquement pour la formation des nouveaux arrivants. Pendant la plus grande partie du XVIII[e] siècle, la Compagnie préféra engager des hommes connaissant déjà le travail et capables d'apprendre sur le tas les techniques spéciales requises. De même les enfants des employés n'étaient pas considérés comme une source possible de recrues et on estimait qu'à quelques exceptions près, ils finiraient par être absorbés au sein des sociétés indigènes.

Ce laisser-faire en éducation et en apprentissage persista jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. La création de postes à l'intérieur des terres augmenta considérablement les besoins en main-d'oeuvre de la Compagnie de la baie d'Hudson au moment même où le recrutement se faisait plus difficile et plus coûteux en Grande-Bretagne. La Guerre de l'Indépendance américaine et les guerres subséquentes contre la France révolutionnaire et napoléonienne accrurent la concurrence au chapitre des employés valides et compétents tout en faisant monter les salaires. La Compagnie décida alors d'offrir de plus gros gages et d'engager des Canadiens, des Écossais des Highlands, des Irlandais et autres en plus des Orcadiens sur lesquels elle comptait depuis si longtemps. Elle se rendit également compte que les enfants des employés dans les postes constituaient un bassin énorme de nouvelles recrues, jusque-là presque complètement inexploité.

À la même époque, les employés de la Compagnie commencèrent à vouloir placer leurs enfants au service de leur employeur. Beaucoup éprouvaient de l'appréhension à l'idée que leurs enfants adoptent le mode de vie des Indiens qu'ils jugeaient primitifs, païens et dangereux[4]. Parallèlement aux changements notés par les historiens de la famille dans la Grande-Bretagne du XVIII[e] siècle, les pères engagés dans le commerce des fourrures, des agents aux traiteurs, étaient maintenant prêts à investir davantage sur les plans financier et émotif[5]. Certains constituèrent des rentes destinées à assurer la subsistance de leur femme et de leurs enfants après qu'ils auraient quitté la Compagnie ou advenant leur décès. D'autres cherchèrent à marier leurs filles à des camarades ou à établir leurs fils au sein de la Compagnie ou en dehors du commerce des pelleteries. L'éducation et l'apprentissage offerts dans les postes de la Compagnie furent perçus comme des moyens utiles d'arriver à ces fins.

En 1794, l'envoi à York Factory «d'une centaine d'abécédaires ou méthodes de lecture à l'usage des enfants» par le comité de Londres marqua une première tentative d'en finir avec la politique du laisser-faire et d'instituer un système organisé d'enseignement dans les postes de la Compagnie. Dans sa lettre annuelle, le comité précisait qu'il espérait «beaucoup des soins et de l'attention portés à l'amélioration du sort [des enfants]»[6].

On ignore comment ce matériel didactique fut utilisé, mais on sait qu'il parvint également dans d'autres postes de la baie d'Hudson, car à Moose Factory on trouve mention d'enfants «à leurs livres» à la fin des années 1790[7]. Vers la même époque, la Compagnie commença à offrir des stages d'apprentissage aux enfants de ses employés. Les premiers stages du genre à York furent confirmés par le comité de Londres en 1801: «George Ross, fils de M. Malcom Ross, décédé, John Inkster et Joseph Cook peuvent être inscrits dans les registres de la Compagnie à titre d'apprentis et recevront 6 livres par année chacun.»[8]

En 1806, le comité de Londres proposa la création d'écoles dans les postes de la baie d'Hudson et énonça clairement les avantages qu'elle comptait retirer de ce projet:

> *Souhaitant que vous cultiverez des rapports aussi étroits que possible avec les Indigènes du pays et afin de faciliter vos rapports avec eux, à l'avantage bien entendu de la Compagnie, nous avons cru opportun d'instruire les enfants de nos serviteurs des principes de la religion et de leur enseigner dès leur jeune âge la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la comptabilité, ce qui, nous l'espérons, devrait les attacher à notre service et produire d'ici quelques années une petite colonie de travailleurs utiles.*[9]

La réponse de York Factory fut prompte et favorable:

> *La bienveillante proposition de Vos Honneurs devrait susciter la reconnaissance dans les coeurs de vos serviteurs et les inciter doublement à travailler à la prospérité de vos entreprises...[le] maître d'école devrait être ferme et mieux vaudrait qu'il soit âgé, [car] l'envoi des enfants au poste dépendra du bon vouloir des parents.*[10]

Malgré cela, le comité de Londres eut quelque difficulté à établir un plan définitif. L'année suivante, il fit part de ses préoccupations et offrit une solution temporaire:

> *Nous vous envoyons à présent des livres et nous espérons que les médecins des différents postes, qui doivent avoir du temps libre, s'adonneront de bon coeur à cette tâche utile; ils ne doivent pas croire qu'il faille des qualifications ou des études particulières pour ce faire; à mesure que ses élèves s'instruiront, avec un peu d'attention, il sera toujours en mesure de les aider à avancer graduellement.*[11]

Cependant, même si de l'avis du comité l'enseignement n'exigeait aucune qualification particulière, ceux qui remplissaient cette tâche se voyaient promettre une faible somme en récompense de leurs efforts[12].

À l'automne, une école ouvrit ses portes à York Factory. La responsabilité en fut confiée, non pas au médecin, mais à un certain M. Garrock qui fit ses débuts comme maître d'école le 14 octobre 1807. Garrock, qui fut sans doute le premier maître d'école de l'Ouest du Canada, remplit cette fonction de façon intermittente durant tout l'hiver et le printemps[13]. Il n'était cependant pas toujours attentif à ses devoirs. Bien qu'on en parle comme d'un instituteur «diligent», son nom est aussi souvent associé à la chasse et au piégeage dans le journal du poste. Au printemps, on dit qu'il était «attentif aux armes et aux pièges [...] et en voie de devenir un bon chasseur de perdrix»[14].

L'éducation offerte à York Factory en 1807-1808, si elle valait mieux que rien, ne répondait pas aux attentes. En 1807, la lettre annuelle de York faisait état du désir d'avoir une école mieux organisée:

> *Tout d'abord, les parents souhaitent ardemment que les bienfaits de l'éducation et de la religion soient impartis à leurs enfants des deux sexes et que les jeunes filles en particulier soient traitées avec la délicatesse et l'attention que leur situation exige. Il paraît peu souhaitable que des femmes indigènes soient mises au service de ces jeunes personnes; leur société garderait la langue indienne vivante et avec elle, les superstitions indigènes qu'il faut rayer des esprits avec le plus grand soin. Il est donc humblement suggéré qu'une femme anglaise possédant toutes les aptitudes souhaitables et une bonne moralité accompagne le maître d'école, ce qui éviterait d'avoir recours à de telles servantes et la propreté des enfants et l'économie domestique du séminaire sous la surveillance d'une matrone respectable répondraient sans aucun doute aux souhaits de Vos Honneurs et assureraient à cette entreprise un succès qu'il serait impossible d'escompter par des mesures moins sévères. Les sommes nécessaires à l'exécution de ce projet charitable seraient, dans la mesure où les donneurs le jugeraient convenable, versées avec plaisir par ceux dont les enfants pourraient profiter de cette institution. La résidence des enfants et de leurs instructeurs devrait également se trouver à faible distance du poste, à un endroit où il serait facile de se procurer sur place du bois de chauffage et des provisions. Il existe beaucoup d'endroits du genre dans les alentours de York et un tel isolement permettrait non seulement d'éloigner les enfants de leurs relations indiennes, mais présenterait également d'autres avantages propices au progrès de l'éducation, de la moralité et de l'ordre...*[15]

Le Comité de Londres ne put ou ne voulut engager de matrones ni d'hommes d'Église pour les écoles. Il était également plus ou moins convaincu de la nécessité de «séminaires» distincts du poste. En 1809, il suggéra cependant d'établir une école à Cumberland House, bien approvisionnée et plus facile d'accès pour les postes de l'intérieur[16]. Toutefois, cette proposition ne fut jamais appliquée, notamment parce qu'il y avait déjà une école à York Factory.

En 1808, cette école était dirigée par un certain Geddes. On n'y comptait à l'origine que quatre élèves à plein temps: Catherine Sinclair, John et Mary Bunn et Harriet Ballandine, ainsi qu'un élève à temps partiel, Joseph Cook. En juin 1809, William Hemmings Cook, le responsable du poste de York, y enrôla trois autres de ses fils et en août, le nombre total des élèves s'élevait à onze[17]. Le poste de maître d'école semble néanmoins avoir offert beaucoup de temps libres car Geddes est souvent signalé à la chasse[18]. En son absence, le médecin, M. Bunn, ou un autre employé, James Dibble, enseignaient. Malgré cette discontinuité, le comité de Londres fut informé que «l'école fonctionne sous les meilleurs auspices» et reçut des échantillons du travail des élèves comme preuve de leur «amélioration»[19]. On effectua aussi certains travaux à York aux fins de l'enseignement, dont la conversion de l'ancien hangar à bière en salle de classe hivernale[20].

Malgré l'intérêt des habitants de York pour le projet, on ne trouve bientôt plus mention de l'école dans les registres du poste. Le maître d'école, M. Geddes, figure sur la liste des employés à ce titre jusqu'en 1813, mais on ignore si des cours continuèrent à être dispensés ou non[21]. Après 1813, on cessa d'envoyer des maîtres d'école dans les postes de la baie et le révérend John West signalait dans les années 1820 que les anciens maîtres d'école de la Compagnie «avaient malheureusement été détournés de leur but original, et s'étaient faits trafiquants de fourrure»[22]. Il est probable que l'école de York, tout comme celles de Moose, Albany et Eastmain, fut fermée à la suite des mesures d'austérité instaurées par la Compagnie en 1811 dans le but de mieux faire face à la concurrence de la Compagnie du Nord-Ouest à l'intérieur.

On ne renonça cependant pas à recruter parmi les enfants des employés et on continua de former des apprentis à York Factory. En 1820, toutefois, John West, missionnaire anglican aumônier à la Compagnie de la baie d'Hudson, fut frappé par le nombre des enfants à York, lesquels «grandissaient dans l'ignorance et l'oisiveté». West espérait que quelques-uns d'entre eux au moins pourraient être «entretenus, vêtus et éduqués à même un système organisé» et, à son départ de York, il amena un jeune Indien avec lui à Rivière-Rouge comme élève[23]. West et les missionnaires angli-

cans qui lui succédèrent à Rivière-Rouge créèrent finalement une école à cet endroit et quelques enfants de York Factory purent s'y rendre faire des études[24].

En l'absence d'une école à York, il était difficile et coûteux pour les parents d'assurer l'instruction de leurs enfants. Seuls les agents étaient en mesure d'envoyer leurs enfants étudier à Rivière-Rouge ou en Grande-Bretagne[25]. Il fallait une école à York et en 1834, on commence à parler d'une école du soir pour les hommes de métier, les manoeuvres et les enfants dans les journaux du poste[26]. La description suivante apparaît en date du 21 octobre 1840:

> *Une école du soir dirigée par William Anderson, le gardien du magasin, a ouvert ses portes pour l'instruction des jeunes apprentis à contrat avec la Compagnie; elle est aussi fréquentée par les enfants des hommes de métier et par ceux des serviteurs qui sont désireux de parfaire leur éducation. Les cours se donnent de 6 h à 9 h; les bougies, le papier, les plumes et les livres sont fournis gratuitement aux apprentis et il est à espérer que l'instruction qu'ils recevront sera non seulement utile à chacun, mais aussi susceptible d'en faire de meilleurs serviteurs lorsqu'ils auront atteint l'âge de la maturité.*[27]

L'école du soir était ouverte de l'automne au printemps, ce qui correspondait à peu près à la période durant laquelle le travail au poste était effectué suivant l'horaire d'hiver. À la fin de l'année scolaire, les apprentis devaient subir un examen servant à mesurer leurs progrès en lecture, en écriture et en arithmétique et parfois «des prix étaient distribués parmi ceux qui avaient fait les progrès les plus marqués et les plus rapides»[28].

L'arrivée d'un missionnaire résidant, William Mason, à York en 1854-1855 entraîna l'expansion des activités scolaires. Jusque-là, la direction de l'école avait été confiée au responsable du magasin qui recevait 5 livres par année pour remplir cet office[29]. Mason et son successeur, le révérend J.P. Gardiner, désiraient tous deux prêter main-forte à l'école. À leur instigation, celle-ci fut ouverte aux Indiens et aux Indiennes et Mme Mason organisa des classes pour les petits[30]. L'école fut ouverte l'été, spécialement pour les enfants Indiens, et on donna également des cours d'instruction religieuse et de «conversation»[31]. De plus, York reçut une presse à imprimer à l'usage des missionnaires en 1857 et un certain nombre de catéchismes et autres publications religieuses purent être imprimés en syllabique sur place[32].

Parallèlement au développement de l'école du soir et de l'éducation religieuse, on note une expansion du programme d'apprentissage de la

Compagnie à York Factory. La politique relative à l'apprentissage est décrite en détail dans les procès-verbaux de la réunion du conseil du Département du Nord en 1830.

> *Que les chefs de poste et les chefs de traite responsables des districts et des postes où des hommes de métier sont employés soient autorisés à placer auprès de ces hommes de jeunes Métis en bonne santé d'au moins 14 ans comme apprentis dans le but de leur faire acquérir une connaissance du métier au terme d'au moins sept années et moyennant les gages suivants qui devraient suffire pour leur habillement et autre, soit: les deux premières années, 8 livres par an; les deux années suivantes, 10 livres par an; les deux autres années, 12 livres par an; et la dernière année, 15 livres par an. — Ces jeunes ne doivent pas être confiés à leur père, ni engagés dans le district où leur père et leur famille résident.*[33]

Entre 1821 et 1870, vingt-six apprentis hommes de métier et manoeuvres furent formés à York Factory. Tous sauf deux sont désignés comme «indigènes» ou nés dans le Nord-Ouest dans les registres du personnel, ce qui veut dire que plus de 90 pour cent des apprentis de York étaient des enfants d'employés. York était le principal centre d'apprentissage de la Compagnie de la baie d'Hudson et, même si les apprentis ne représentèrent jamais qu'une infime fraction de la main-d'oeuvre totale de la Compagnie, l'apprentissage constituait un bon moyen de former et de recruter les enfants des employés[34]. En fait, James Hargrave notait que le ferblantier principal de York, William Baillie, avait été «élevé, éduqué et formé dans son métier au poste»[35].

Ces écoles et ces programmes de formation professionnelle exigèrent la création de nouvelles institutions sociales à York Factory et répondirent à un besoin pratique découlant de la demande en fourrures et du désir des trafiquants d'établir leurs fils dans le métier et d'améliorer les chances de leurs filles d'épouser des collègues. La construction d'une église et l'arrivée des missionnaires à York Factory reflètent également l'influence des organismes de l'extérieur sur la vie du poste au XIX^{e} siècle.

La première des instructions destinées aux agents de la Compagnie en 1680 se lisait comme suit: «Nous vous enjoignons d'abord de faire des prières publiques et de lire les Écritures ou d'autres livres religieux, où que vous soyez, au moins le Jour du Seigneur.»[36] Des exhortations similaires furent adressées aux agents responsables des postes tout au long du XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e} siècle, et la fréquence avec laquelle on insiste sur la nécessité de célébrer convenablement le Sabbat suggère que la

pratique réelle était loin de l'idéal souhaité par le comité de Londres. Certains agents prenaient leurs devoirs religieux au sérieux, mais pour la plupart le dimanche n'était qu'une simple journée de repos. On trouvait de tout chez les traiteurs, des dévots aux sceptiques en passant par les indifférents[37]. Aucun effort réel ne fut tenté en vue de convertir la population indigène, ce que déplorent souvent les critiques de la Compagnie et de ses agents. En 1811, Miles Macdonell faisait ainsi observer qu'après cent cinquante ans environ de contacts entre les trafiquants et les Indiens, ceux-ci n'avaient pas «la plus petite idée du vrai Dieu»[38].

La nomination de John West à titre d'aumônier de la Compagnie de la baie d'Hudson en 1820 arrivait à un tournant majeur de la politique de la Compagnie. Officiellement, West était chargé de desservir la population blanche de Rivière-Rouge ainsi que les postes qu'il pouvait visiter au cours de ses déplacements, mais il décida lui-même d'étendre son ministère aux Indiens et aux Métis. Deux ans plus tôt, en 1818, une mission catholique romaine avait été établie à Rivière-Rouge avec l'appui de Lord Selkirk. La Compagnie n'avait pas l'intention de favoriser une église chrétienne plutôt qu'une autre. Elle voulait au contraire inciter différentes dénominations à fonder des missions dans le Nord-Ouest, comme le montrent les encouragements prodigués aux missionnaires méthodistes dans les années 1840[39]. Cependant, ce fut l'église anglicane qui domina la vie religieuse à York Factory par l'entremise de la Church Missionary Society.

John West visita York Factory tous les ans entre son arrivée en 1820 et son départ pour l'Angleterre en 1823. Même s'il exerça surtout son influence à Rivière-Rouge, il n'en offrit pas moins aux habitants du poste l'occasion de célébrer mariages et baptêmes et d'assister à des services officiés par un ministre ordonné. D'autres missionnaires visitèrent également York Factory et continuèrent jusque dans les années 1850 d'y assurer la plus grande partie de l'instruction et des services religieux. Ces missionnaires venaient souvent au poste l'été, mais ils n'y habitaient pas. Par conséquent, malgré les encouragements officiels visant «l'observation du Sabbat et la lecture publique des prières»[40], la pratique religieuse était irrégulière et dépendait beaucoup des agents responsables, à York comme ailleurs.

Une telle situation ne convenait entièrement ni à la Compagnie de la baie d'Hudson, ou du moins à une partie de ses administrateurs[41], ni aux missionnaires et à leurs églises. Le procès-verbal de la réunion du conseil de 1823 invitait à organiser des services dominicaux réguliers et à distribuer des bibles et des livres de prière aux serviteurs, mais John West notait que le dimanche ne serait guère observé que «lorsque c'est commode»[42]. West

n'avait pas tout à fait tort, car il n'y avait pas de services religieux réguliers à York, bien que ceux-ci aient quand même été assez fréquents[43].

En 1850, l'évêque David Anderson, de la Terre de Rupert, eut l'idée de construire une église et d'établir un ministre à York, sous les auspices de la Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts (SPG). Cette société, comparable à la Church Missionary Society, avait des buts semblables. Dans la Terre de Rupert, les missionnaires de la Church Missionary Society oeuvraient généralement parmi les indigènes, tandis que ceux de la SPG s'occupaient plus particulièrement des congrégations anglicanes blanches. Au début du moins, il semble que l'église prévue à York Factory ait été destinée surtout aux employés de la Compagnie et à leurs familles. Anderson demandait une subvention annuelle de 100 livres à la SPG et offrait un montant équivalent en provenance de son diocèse[44].

L'année suivante, Anderson reprit son projet après s'être assuré des appuis supplémentaires et avoir réduit le montant de la subvention. Il insista alors sur la situation tragique des Indiens chrétiens de York qui joignaient à sa lettre une pétition dans laquelle ils exprimaient leur désir de recevoir une instruction religieuse et leur besoin de jouir de «la surveillance spirituelle de l'Église»[45]. Anderson soulignait qu'il «est vraiment navrant de voir tous ces hommes d'Église débarquer à York, y constater la présence des Indiens et poursuivre leur chemin comme si de rien n'était». De plus, York était «un fort important où les nombreux commis et employés de la Compagnie de la baie d'Hudson n'ont aucun moyen d'assurer leur salut»[46]. Anderson ajoutait que York avait besoin d'un ministre «non marié, facile à satisfaire & peu exigeant quant à son confort — un homme dévoué et énergique»[47].

Il fut impossible de trouver un tel homme en Grande-Bretagne, aussi Anderson suggéra-t-il qu'un étudiant du collège de Saint-Jean à Rivière-Rouge soit nommé à York. Cet étudiant s'appelait Robert McDonald. Il étudiait avec Anderson depuis deux ans et demi en vue du sacerdoce, et il était sur le point d'être ordonné diacre. Il possédait de nombreuses qualités, dont une connaissance du syllabique et de la langue crie. Il consentait également à accepter 50 livres par année de la SPG et 100 livres de la Compagnie en salaire[48]. Malheureusement, certaines difficultés se posaient dont Anderson toucha mot au révérend M. Hawkins, secrétaire de la SPG dans une lettre personnelle:

> *M. McDonald est né dans ce pays, mais il est européen du côté de son père et en partie européen du côté de sa mère. Il n'entre donc pas dans la même catégorie que M. Budd, mais il est originaire du pays et non indien. Je souligne ceci parce qu'on croit souvent le*

> *contraire à l'étranger et que la Christian Missionary Society dans son bulletin parle d'un certain catéchiste indien, à qui j'ai dû expliquer la situation sinon il aurait évidemment été froissé...*[49]

Bien que la candidature de McDonald ait paru acceptable à la SPG, d'autres émirent des réserves à son endroit. L'histoire officielle de la SPG dit simplement: «il a été jugé souhaitable d'envoyer un ministre possédant une plus grande expérience, et que comme il fut impossible d'en trouver un avant 1854 [...] la mission fut confiée à la CMS»[50]. L'évêque Anderson notait par la suite:

> *Tous le trouvaient plutôt jeune et dépourvu de l'expérience nécessaire pour une telle charge. La Compagnie avait également émis certaines objections parce qu'il était né au pays, et n'avait donc pas assez d'influence sur les gentilshommes en poste. J'ai d'abord pensé au pauvre Indien et je compatis encore sincèrement avec lui. Cependant, je suis maintenant libéré de cette responsabilité, ayant fait tout ce qui était en mon pouvoir pour leur donner un ministre.*[51]

La Church Missionary Society eut plus de succès dans sa recherche d'un ministre pour York Factory et, en 1854, elle nomma le révérend William Mason à ce poste. Mason avait été l'assistant de James Evans à Norway House et avait récemment quitté l'Église méthodiste pour devenir ministre anglican. C'était un homme d'expérience qui possédait une connaissance impressionnante du syllabique.

Il fallut ensuite penser à construire une église et à loger Mason et sa famille. Comme il n'y avait pas de maison pour lui, Mason laissa sa famille à Rivière-Rouge et, comme il n'y avait pas d'église non plus, il dut utiliser un des réfectoires comme lieu de culte[52]. La construction du presbytère, commencée à l'automne de 1854, fut terminée à l'été[53] de 1855 et Mason et sa famille purent alors s'établir à York. Le 16 septembre 1856, les fondations de l'église furent posées. L'évêque Anderson, qui présidait la cérémonie, baptisa l'église Saint-John of York[54].

Cependant, même avec une église et un presbytère, la vie de missionnaire à York était loin d'être idyllique. Le froid était tel que l'église ne pouvait être utilisée que de la fin du printemps au début de l'automne. Les habitants de York avaient une façon bien à eux d'indiquer qu'il était temps d'arrêter les services à l'église: «Très froid à l'église ce matin. La plupart des gens ont emporté leurs livres, ce qui veut dire qu'ils n'assisteront plus à aucun service divin ici cette saison»[55]. L'hiver, les services avaient lieu dans une vieille salle de réfectoire un peu moins froide. Le froid était l'un des principaux sujets de récrimination de Mason et de Gardiner. Mason rapporta

17 L'église des Indiens à York Factory, dessinée par James Hargrave, fut achevée en 1858.
Archives provinciales du Manitoba, collection J.A. Campbell, n° 164.

qu'une fois, une tasse de thé lui avait gelé entre les mains avant qu'il ait pu finir de la boire[56]. Gardiner et sa femme semblent avoir été particulièrement affectés par les rigueurs de la vie à York. Mme Gardiner fut malade pendant la plus grande partie de son séjour et, après son transfert à Churchill, Gardiner dut abandonner sa mission parce que son labeur avait été la cause d'une «grave dépression nerveuse»[57].

Le principal problème auquel les missionnaires se heurtaient cependant était l'indifférence de la plupart des employés de la Compagnie à l'égard des exhortations d'ordre moral et religieux et leur répugnance à assister aux offices. Gardiner se rendit compte que ni son bon exemple, si ses sermons

ne pouvaient empêcher les hommes de célébrer Noël avec de grandes quantités d'alcool plutôt que des prières. Gardiner se fit même dire un jour qu'il ne serait guère dérangé par la présence d'un sceptique à l'église puisque «je n'y vais jamais et je suis une aussi bonne personne que beaucoup de ceux qui y vont»[58]. Selon Mason, les agents et quelques serviteurs[59] assistaient assez régulièrement aux services. Le peu d'intérêt démontré pour la religion est confirmé par le révérend W.W. Kirby, en poste à York en 1870, qui affirme que sur les 53 habitants de York Factory, une dizaine seulement assistait aux offices[60]. La chose n'avait pourtant rien de très surprenant au fond puisque beaucoup d'employés étaient catholiques ou presbytériens.

Les missionnaires en poste à York n'ont guère donné de détails sur leur travail parmi les Cris dits «Homeguard». Dans leurs lettres et leur journaux, ils ne font état d'aucun triomphe en ce qui concerne la conversion des indigènes, et quelques Indiens seulement semblent avoir fréquenté l'école de la mission. Il y eut des services religieux en cri le dimanche et les jours de fêtes religieuses à York, mais ce fut sans doute là la seule manifestation de l'intérêt porté par les missionnaires aux Indiens.

En général, les missionnaires eurent peu d'influence directe sur la vie du poste. Ils avaient du mal à rejoindre ceux des employés qui ne faisaient pas déjà partie de l'Église anglicane ou qui n'étaient pas assez importants pour considérer de bonne politique d'assister aux services religieux. Leurs tentatives pour améliorer le comportement des hommes, comme la campagne de Gardiner contre la consommation d'alcool les jours de fête, ne semblent avoir eu aucun effet. L'arrivée des missionnaires à York indique surtout que le long isolement des postes de la Compagnie était en voie de prendre fin. La Compagnie de la baie d'Hudson n'était plus le seul organisme important du Nord-Ouest et ses postes n'étaient plus habités seulement par les employés de la Compagnie, par leurs familles et par la population indigène des alentours. La présence des missionnaires à York annonçait d'autres changements dans la société des postes de traite, changements qui ne devinrent vraiment perceptibles qu'après 1870.

Niveau de vie

L'étude des niveaux de vie du passé soulève souvent autant de questions qu'elle apporte de réponses, mais rien n'est plus utile pour l'analyse d'une collectivité que de chercher à savoir comment ses habitants se logeaient, se vêtaient et se nourrissaient. Heureusement les registres de la Compagnie de la baie d'Hudson sont remarquablement riches en détails sur la culture matérielle de la traite des fourrures. Ils permettent donc de décrire l'habillement, le logement et l'alimentation des employés de la Compagnie en poste à York Factory et de comparer leur niveau de vie avec celui d'autres personnes de situation similaire en Grande-Bretagne et dans le Bas-Canada. Ils permettent aussi de déterminer dans quelle mesure la culture matérielle de la traite des fourrures constitue un legs des communautés d'origine des employés, un emprunt aux cultures indigènes ou une innovation des traiteurs.

De juin à octobre, les employés de la Compagnie portaient des «vêtements européens courants[1]». Le climat dans la plupart des postes ne présentait aucun problème durant cette période, aussi n'était-il pas nécessaire d'adapter ces vêtements. Les hommes portaient généralement des chemises, des pantalons, des vestes, des souliers et des chapeaux de divers styles, suivant la mode. Dans les années 1780, les employés de la Compagnie portaient des vestons étroits bleus et des pantalons de cuir; dans les années 1840, les chemises, pantalons et capotes devaient être taillés de façon à donner «de l'ampleur... étant donné que les vêtements étroits trouvent rarement preneurs chez nos gens»[2]. En 1858, des chemises de flanelle brodées furent déclarées invendables parce qu'elles étaient «de trop mau-

vaise qualité et [que] la broderie est de mauvais goût pour les agents et trop discrète pour plaire à nos voyageurs»[3]. Ceux-ci avaient la réputation d'aimer les tenues voyantes, mais ils n'étaient pas les seuls à montrer de l'intérêt pour leur garde-robe et leur apparence. Beaucoup d'agents commandaient leurs vêtements directement en Grande-Bretagne ou en Écosse. En raison de leur statut d'hommes d'affaires, ils achetaient cependant des vêtements plus sobres. En 1828, par exemple, James Hargrave dépensa plus de 7 livres sur son salaire de 100 livres pour se procurer une redingote, un gilet, un pantalon, deux cravates en laine d'agneau et une coiffure en loutre, plus de la poudre dentifrice et une douzaine de pains de savon parfumé[4]. Dans les années 1780, William Tomison gardait même une veste écarlate qu'il portait durant ses visites à York Factory. Il la mettait à son arrivée, puis la rangeait soigneusement au moment de retourner dans les terres[5].

Les vêtements d'été des employés de la Compagnie étaient d'origines diverses. Jusqu'en 1770, la plupart étaient des effets de marin bon marché provenant des stocks conservés à bord des navires. Après cette date, la Compagnie se mit à expédier elle-même des vêtements prêts à porter, chemises, chaussures, gants et autres, que les employés pouvaient acheter au magasin du poste. Les agents faisaient venir leurs vêtements de Grande-Bretagne ou d'Écosse et passaient des commandes aux tailleurs ou aux femmes du poste[6]. Les serviteurs quant à eux achetaient souvent au poste pour eux-mêmes et pour leurs familles de grandes quantités de molleton, de toile de coton, de couvertures et autres.

Les vêtements portés l'hiver sont un bon exemple d'adaptation et d'innovation dans le domaine de la culture matérielle. La tenue de base d'un employé du XVIII[e] siècle empruntait largement aux vêtements indigènes, tout en intégrant des produits européens comme la flanelle et le molleton au cuir et à la fourrure utilisés par les Indiens.

> *Le vêtement extérieur est un manteau ouvert ou bajan [chemise ou veste lâche] en peau d'orignal, avec parements et cape de castor ou autre; par temps très froid, cependant, cela ne suffit pas. On porte alors un toggy de castor [grand manteau de peaux descendant jusqu'aux mollets] avec la fourrure à l'intérieur. Ce vêtement est de même forme que le premier. Le gilet est en étoffe avec des manches et doublé de flanelle. La culotte est en peau de daim ou d'élan, doublé de flanelle. Les jambes sont couvertes d'une paire de bas en worsted ou en fil, sans pied; par-dessus, des bas en étoffe à la mode indienne, qui vont de la cheville à l'aine et qui sont attachés sous le genou par des cordons ou des jarretières indiennes. Les pieds sont protégés du froid par trois paires de bas en*

molleton ou en lain *ge qui montent jusqu'à mi-jambe. Les chaus-*
sures sont semblab *es à celles des indigènes, avec une pièce de*
cuir ou d'étoffe co *sue autour des quartiers qui enveloppent le*
cou-de-pied et prot *gent du froid et de la neige. Quand le temps*
est doux, les homm *s portent une perruque en loutre ou une coif-*
fure entourée d'une *large bande de cette fourrure avec un fond en*
étoffe doublé de lin *quand il fait froid ou qu'il neige, ils portent*
un autre type de c *iffure dont le fond est aussi en étoffe, mais*
doublé de flanelle, *vec un large rebord ou une cape couvrant les*
épaules, et qui s'att *che sous le menton. La figure est protégée par*
une mentonnière de *castor, de molleton, de flanelle ou de lainage.*
Elle couvre le ment *n et les joues, et s'attache sur la tête, sous la*
coiffure, à l'aide d *un cordon; ainsi, seuls les yeux, le nez et la*
bouche sont exposé *à l'air [...] Les journées plus chaudes, nous*
portons seulement c *e grandes moufles en cuir doublées de molle-*
ton ou de lainage ai *achées ensemble comme celles des indigènes.*
Quand il fait très fr *id, cependant, [il faut] des moufles en castor*
dont la fourrure à *extérieur sert à protéger le visage à l'occa-*
sion; elles sont dou *llées et attachées comme les autres.*[7]

Malgré son efficacité our lutter contre le froid, le vent et la neige, cette tenue se modifia avec le emps. Dans les années 1780, le toggy de castor fut remplacé par un mantea de cuir, sans doute à cause de la diminution des populations de castor et u nombre croissant des traiteurs et, après 1800, on trouve mention de mant aux d'hiver en peau de bison[8]. Le plus connu des vêtements de traite, la c pote, ne fut adopté par les employés de la Compagnie que vers 1821[9]. C manteau à capuchon en lainage si étroitement associé à la traite des f urrures et à la Compagnie de la baie d'Hudson, paraît avoir été emprun aux employés de la Compagnie du Nord-Ouest, qui le tenaient des coure rs des bois de la Nouvelle-France[10].

Étant donné que plu eurs de ses caractéristiques, comme la frange, étaient des adaptations d style indien, la capote représente un merveilleux exemple de transmission de la culture matérielle des peuples indigènes aux traiteurs francophones e anglophones de Montréal, puis aux employés de la Compagnie de la baie d Hudson et ainsi de suite jusqu'à nos jours. Chaud et durable, ce manteau vait des franges décoratives qui servaient à le protéger de l'humidité e à le garder au sec. Il était en outre relativement facile à confectionner à partir d'une couverture et une personne habile laissait très peu de retail s.

La capote aussi fut so nise aux caprices de la mode:

> *Ces trois dernières saisons, les commandes de capotes en étoffe écrue destinées aux serviteurs portaient la mention «teinte bleu pâle» qui est la couleur en demande partout au pays, au lieu de quoi les trois quarts au moins de chaque livraison étaient composés de capotes de «teinte gris foncé», une couleur beaucoup moins populaire, et moins durable.*

Les ceintures utilisées pour fermer les capotes furent également touchées: les cramoisies devinrent moins populaires que les écarlates, et les franges atteignirent deux pieds de longueur[11].

Contrairement au toggy ou au manteau de cuir, la capote n'était pas fournie gratuitement par la Compagnie et devint un important article d'échange commercial. Après l'introduction de la capote, les employés durent se procurer eux-mêmes tous leurs vêtements, à l'exception des souliers de marche servant à protéger les pieds et les chaussures des voyageurs le long de la route York-Norway House[12]. Après 1841, les employés durent même acheter à la Compagnie les fourrures destinées à leur propre usage, aux prix de Londres. Certains continuèrent néanmoins à acquérir des peaux pour se fabriquer de petits vêtements d'hiver. La loutre, généralement utilisée pour faire des chapeaux ou des coiffures, était la fourrure la plus populaire[13]. Les employés achetaient aussi parfois des fourrures qu'ils offraient en cadeau et les épouses des riches agents de la Compagnie acquéraient souvent de grandes quantités de peaux. Letitia Hargrave se décrit elle-même comme «bien pourvue en peaux» pour l'hiver de 1842-1843, son mari lui ayant offert «près de 60 peaux d'hermine, un manchon de renard arctique [et] un nouveau boa en lynx». La pièce à laquelle elle accordait le plus de prix était une pèlerine en marte:

> *L'une des trois peaux [de la marte] est un prodige. En venant ici, M. Sinclair a rencontré un Indien qui se préparait à en faire un sac de guérisseur et l'a convaincu de la lui donner. Hargrave ne pouvait pas la laisser passer; il l'a donc achetée et il a demandé à Wilson [le commis adjoint] de choisir deux peaux de couleur semblable pour en faire une fourrure de bonne taille.*[14]

En plus de donner des précisions sur sa garde-robe, les lettres de Letitia Hargrave donnent une idée des prérogatives attachées au rang dans le commerce des fourrures.

Les femmes et les filles des employés de la Compagnie portaient souvent des vêtements de style indien auxquels elles intégraient des produits européens, tels des bas de tricot, d'étoffe ou de molleton[15]. Letitia Hargrave elle-même finit par adopter les bas et les mocassins des femmes indigènes tout en conservant cependant l'apparence extérieure d'une femme riche de

l'époque victorienne dans sa robe de mérinos qu'elle avait pourtant dû adapter aux rigueurs du climat de York par l'ajout d'une doublure.

> *Même si les poêles chauffent, je porte de la flanelle de la tête aux pieds; je mets un veston d'homme en flanelle, des sous-vêtements (en tricot) jusqu'aux pieds, chaussés de bas en molleton doublés de ouate et de bas anglais dans des mocassins; le corsage de ma robe de mérinos est également doublé de ouate. M. Mactaggart serait encore plus choqué que lorsque je portais des bas en mousseline s'il me voyait avec les bas d'étoffe bleu foncé que les femmes d'ici s'attachent à la taille comme nous le faisions quand nous étions petites; moi, je boutonne les miens à mes sous-vêtements qu'elles n'ont pas. Les miens sont brodés de rubans cramoisis, roses, blancs et noirs, mais les leurs ont des perles qui sont beaucoup plus jolies et dont les couleurs ne fanent pas.*[16]

Cette combinaison de vêtements de style indien avec des produits européens constituait une solution appropriée aux dures conditions du climat et du travail à York. En plus d'être fonctionnels, les vêtements portés pour la traite des fourrures permettaient également à chacun d'exprimer ses goûts, y compris dans les parures. Le gouverneur Simpson et les directeurs de la Compagnie savaient l'importance que certains attachaient à ces petits luxes. Simpson note que d'aucuns étaient enclins à se montrer «insatisfaits et agités» lorsque les articles vestimentaires offerts en magasin étaient peu variés, aussi la Compagnie veillait-elle à ce que tous puissent se procurer les vêtements de leur choix au poste[17].

Les principaux bâtiments d'habitation de York furent considérablement modifiés au fil des ans, à mesure que les employés de la Compagnie tentèrent d'adapter les styles et les techniques d'architecture de l'époque à leurs conditions de vie dans un milieu rude et difficile. En principe, les employés de la Compagnie vivaient à York Factory, mais en réalité, ils passaient la plus grande partie de l'année dans des camps de chasse, de pêche et de bûcheronnage. Chose curieuse, la plupart ne voyaient pas là une dure épreuve puisque ces camps étaient à bien des égards plus confortables que les logements du poste.

Au XVIII[e] siècle, les postes de la Compagnie situés sur les rives de la baie d'Hudson ne tenaient pas tellement compte des particularités du milieu. Au départ, ces postes semblent avoir été construits en fonction de la défense plutôt que du confort. York Factory était généralement décrit comme un endroit froid, humide et exposé à tous les vents, ce qui n'était pas le cas des «tentes de bois» utilisées dans les camps de chasse et de bûcheronnage[18]. Ces «tentes de bois» étaient une adaptation des habitations cries

18 Tente de bois

[Theodore Swain Drage], *An Account of a Voyage for the Discovery of a North-West Passage*... (Londres, Jolliffe *et al.*, 1748-1749), vol. 1, en regard de la page 136.

et constituaient des abris d'hiver à la fois souples et efficaces. Leur taille pouvait varier selon le nombre de personnes appelées à y vivre et elles étaient faciles à construire à l'aide des matériaux locaux.

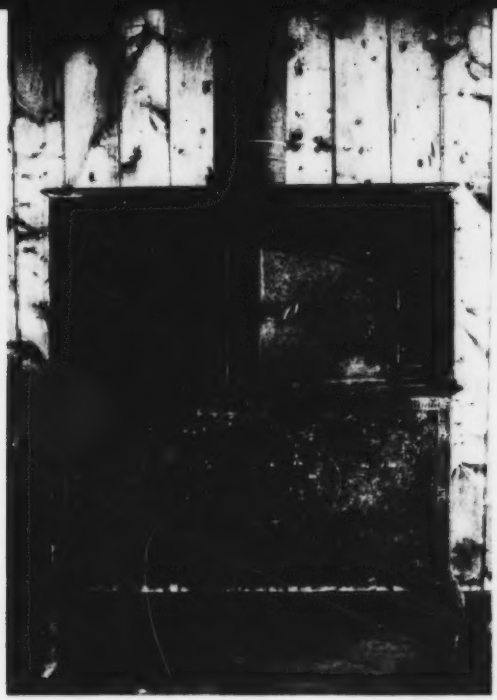
La plupart des tentes de bois étaient fabriquées à partir d'un tronc de 14 à 16 pieds de long placé entre deux arbres, à une hauteur de 9 ou 10 pieds. Des billes étaient ensuite appuyées de chaque côté de ce support transversal pour former des parois inclinées vers le sol. On laissait une petite ouverture du côté sud et on mettait des billes aux extrémités, comme sur les côtés. La forme de l'habitation rappelait celle d'un toit. Quatorze hommes pouvaient y loger. L'espace entre les billes était rempli de mousse et l'ensemble de la structure était enduit de boue. Des billes plus courtes étaient placées au-dessus de l'entrée, créant une cheminée au centre de la tente sous laquelle les hommes construisaient leur feu. Autour du feu, de grands billots équarris servaient de sièges et les hommes dormaient autour, les pieds vers l'intérieur, en direction du feu. Les hommes faisaient leur lit sur des aiguilles de

pin et, à York, sur des branches d'épinette noire empilées sur un pied au moins[19]. Plus tard, les camps de chasse et de pêche devinrent plus permanents et on construisit des cabanes de bois rond pour les hommes, mais on continua parfois d'avoir recours à des abris temporaires dans le style indien[20]. Des tentes de cuir, de toile et de «Russia duck», une sorte de toile de lin, furent également utilisées[21].

Selon William Hemmings Cook, agent responsable de York en 1810-1811, l'attrait des hivers passés loin du poste dans des tentes de bois ou autres tenait «en partie à la mauvaise qualité du bois, qui est du peuplier vert, combustible tout aussi difficile à couper lorsqu'il est gelé qu'à brûler et totalement dénué de tous les attributs d'un bon bois de chauffage»[22]. À l'époque, la plupart des résidences de York étaient de grands bâtiments, comme celui qui fut construit en 1792 à la demande de Joseph Colen et qui comptait 66 places[23]. Ces places ou «cabines» n'étaient pas chauffées individuellement; de grands feux consommant d'énormes quantités de bois fournissaient un chauffage central plus ou moins efficace. On rapporte qu'il se formait plusieurs pouces de givre sur les murs extérieurs de ces bâtiments, car la plus grande partie de la chaleur produite par ces feux s'échappait simplement par la cheminée[24].

Pour rendre les habitations de York et des autres postes en bordure de la baie plus confortables et mieux adaptées au climat, on dut les faire plus petites et y installer des poêles. Cette nouvelle politique de construction devient évidente après la fusion de la Compagnie de la baie d'Hudson et de la Compagnie du Nord-Ouest en 1821. En effet, parmi les nouvelles constructions entreprises à York en 1823 se trouvent de petites cabanes pouvant accueillir huit hommes chacune[25]. Vers la même époque, on aménagea également de nouvelles résidences pour les agents supérieurs, ainsi qu'un logement pour les agents célibataires, Bachelor's Hall[26].

L'introduction de poêles à bois en remplacement des cheminées ouvertes représente sans doute une innovation encore plus importante dans la vie des postes. Dès 1744, il avait été suggéré d'utiliser des poêles semblables à ceux qu'on trouvait dans le Nord de l'Europe pour rendre les postes de la Compagnie de la baie d'Hudson plus confortables en hiver, mais il fallut attendre le début du XIX^{e} siècle pour voir cette suggestion adoptée[27]. En 1811, Miles Macdonell, à la tête du premier groupe de colons parrainés par Lord Selkirk, commanda au forgeron de York des tuyaux de poêle et des coudes pour son usage personnel[28]. Trois ans plus tard, en 1814, le comité de Londres envoyait des poêles en fonte dans les postes riverains et notait que «d'importantes économies [de bois de chauffage] pourraient être réalisées grâce à l'adoption de poêles en fonte comme ceux du Canada ou de



19 La partie supérieure du poêle à deux ponts Carron, fabriqué en Écosse, est un four. Le poêle de l'illustration a été reconstruit à l'aide de pièces trouvées à York Factory.
Photo: G. Adams.

poêles en brique ou en pierre comme ceux de la Suède»[29]. À partir de ce moment, les poêles en fonte devinrent le moyen de chauffage le plus répandu à York Factory[30]. Dans les années 1840, sans doute après avoir visité la Russie dans le cadre de ses négociations avec des représentants de la Compagnie de traite russo-américaine, le gouverneur Simpson décida d'envoyer à York des poêles de style russe. Il envoya même un employé de cette compagnie de Sitka à York pour servir de conseiller dans la construction de poêles en brique et dans la préparation et l'utilisation du charbon de bois à la forge. Simpson espérait d'importantes économies de charbon et de bois de chauffage grâce à l'introduction de ces poêles et du charbon de bois, ce qui aurait permis de réduire l'effectif du poste[31]. James Hargrave se prononça contre cette innovation et refusa de «laisser construire [des poêles en brique] dans les maisons réservées aux gentilshommes»[32]. De plus, il lui paraissait impossible de remplacer le charbon par du charbon de bois à la

forge parce que «le pin ne donne pas de charbon de bois et que le transport du bois approprié coûterait beaucoup plus cher que celui du charbon d'Angleterre»[33].

D'autres innovations furent cependant mieux reçues. Les moustiques et autres insectes suceurs étaient une véritable peste à York Factory. Au début des années 1840, Bachelor's Hall au coeur de l'été était «plein de moustiques et de taons bourdonnant jour et nuit»[34]. Les habitants de York furent sans doute soulagés lorsque, vers la même époque, on commença à munir les fenêtres de «cadres ou volets à moustiques» l'été[35].

C'est ainsi que, petit à petit, les bâtiments de York Factory furent adaptés au milieu. Les tentes de bois et autres types d'abris temporaires devinrent vite courants dans les camps, mais au poste même, l'habitation mit plus de temps à changer que la plupart des autres éléments de culture matérielle. Dans les camps, les employés de la Compagnie pouvaient construire les bâtiments qu'ils voulaient sans se préoccuper d'autre chose que de leur confort, ainsi que de la rapidité et de la simplicité d'exécution des travaux. Au poste, d'autres contraintes entraient en ligne de compte. La nécessité d'assurer la défense des lieux empêcha la prolifération de bâtiments extérieurs jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle et pourrait même avoir favorisé la construction des grandes bâtisses destinées à abriter les hommes. Cependant, même après qu'on eut cessé de se préoccuper de la défense, on continua de bâtir les principaux bâtiments de York avec des matériaux européens, selon des méthodes empruntées à l'Europe. Il fallait beaucoup de travail, par exemple, pour scier les billes et en faire des planches, mais grâce à ce travail, York Factory ne ressemblait en rien au poste en bois rond délabré que la plupart des gens associent à la traite des fourrures. Les apparences étaient plus importantes au poste que dans les camps et comme, après 1821, York était sans doute le plus important poste du territoire de la Compagnie, le côté pratique devait parfois y céder la place à des notions de respectabilité et de décence.

L'ameublement des habitations de York reflète cette réalité. On ne possède aucune description de l'intérieur des tentes de bois; seuls quelques plans de plancher sommaires subsistent. Outre un feu entouré de bancs en bois et de lits faits de branches de pin ou d'épinette, on y trouvait sans doute bien peu de choses à part quelques objets personnels, tels des vêtements, des armes, des haches et des ustensiles de cuisine. Les demeures des hommes de métier et des manoeuvres du poste n'étaient probablement pas beaucoup mieux pourvues. Cependant, R.M. Ballantyne décrit la disposition et l'ameublement de Bachelor's Hall dans les années 1840 avec force détails, ce

qui nous donne un rare aperçu de l'intérieur d'une habitation appartenant à la Compagnie.

[Bachelor's Hall] n'avait qu'un étage, et la plus grande partie de l'intérieur formait une vaste salle d'où plusieurs portes menaient aux chambres à coucher des commis. Le tout était en bois et il n'y a guère d'endroit où l'on porte aussi peu d'attention aux ornements ou aux objets de luxe. Les murs avaient été peints en blanc à l'origine, mais cette couleur, en raison de la présence d'un gros poêle, était passée au jaune sale. Il n'y avait pas de tapis sur le sol; néanmoins, le plancher de bois avait un air accueillant, et quand je n'avais rien de mieux à faire, il m'arrivait souvent de rêvasser devant les nombreux noeuds dont il était couvert. Exactement au milieu de la pièce se trouvait une grande boîte en fer de forme ovale, posée sur quatre pieds arqués, avec un tuyau montant jusqu'au toit; c'était un poêle, mais la boîte à bois vide dans un coin montrait qu'on n'en avait pas besoin en ce moment, loin de là. Nous étions en effet au coeur de l'été et la pièce tout entière était pleine de moustiques et de taons bourdonnant jour et nuit. Les seuls meubles qui l'ornaient étaient deux petites tables en bois blanc non peint, sans nappe, cinq chaises de bois en bon état et une brisée, laquelle, étant légère et à portée de main, servait à l'occasion de projectile pendant les querelles. Il y avait plusieurs armes à feu et cannes à pêche dans les coins, mais leur saleté proclamait que le sport n'était pas à l'ordre du jour. Les tables étaient couvertes de toutes sortes d'articles, et vu le nombre de pipes qui reposaient sur de petits tas de tabac coupé odorant, j'ai déduit que mes futurs compagnons étaient de grands fumeurs. Deux ou trois livres, deux lames brisées, un masque défraîchi et quelques instruments chirurgicaux surmontés d'un mortier et d'un pilon complétaient la liste.

Les différentes chambres autour étaient non seulement très intéressantes à regarder, mais aussi très représentatives des intérêts de leurs occupants. La première dans laquelle j'entrai était très petite, juste assez grande pour contenir un lit, une table et une commode, ce qui laissait à peine de la place pour circuler; pourtant, selon toutes les apparences, son occupant y circulait souvent car la table était pleine de scies, de livres, de morceaux d'ivoire et de bois et, dans un coin, un petit étau retenait la tête d'une canne dans ses mâchoires de fer. Tout ceci était mêlé à des livres de comptes indiens et à un encrier, aussi ai-je conclu que je me

trouvais dans la chambre de mon ami, M. Wilson, le commis adjoint.

L'étui à compas et le coffre de marin qui se trouvaient dans la chambre suivante prouvaient qu'il s'agissait de celle du commandant, sans qu'il fût besoin de voir le manteau de toile cirée et le suroît accrochés au mur.

La chambre du médecin était pleine d'instruments horribles suggérant opérations, amputations, blessures sanglantes et agonie humaine; celle du comptable était d'une propreté méthodique et celle des commis subalternes d'une confusion extrême. Aucune de ces chambres n'avait de tapis, aucune n'avait de chaise, les occupants se servaient de leurs malles et de boîtes; et aucun des lits n'avait de rideau. Néanmoins, malgré cette indigence, les pièces avaient l'air meublées à cause des manteaux, capotes de cuir, chapeaux de fourrure, écharpes en worsted, pistolets, fusils, gibernes, raquettes et cornes à poudre qui ornaient les murs. Les plafonds étaient en outre très bas, tellement qu'en me mettant sur la pointe des pieds, je pouvais les toucher de la main; et la fenêtre qui éclairait chaque chambre n'avait que trois pieds de haut et deux pieds et demi de large, ce qui fait que, dans l'ensemble, le bâtiment avait l'air plutôt douillet.[36]

Les résidences des agents supérieurs et de ceux qui étaient mariés étaient bien différentes. Les agents responsables de York habitaient à l'écart dans des appartements puis, au XIX[e] siècle, dans des maisons. Ils avaient le droit d'engager des serviteurs aux frais de la Compagnie et beaucoup meublaient leur demeure de façon à la fois confortable et élégante. Joseph Colen, par exemple, laissa beaucoup de biens personnels à York après avoir quitté la Compagnie. En plus d'une bibliothèque de 1400 volumes, il possédait 21 estampes, une horloge, un miroir, deux baromètres, un orgue de Barbarie, une verrerie, un huilier et un vinaigrier avec des couvercles en argent et une «machine électrique». Colen était aussi propriétaire de «trois chèvres, treize truies et six truies reproductrices»[37].

James et Letitia Hargrave vivaient dans une maison carrée à un étage comprenant deux chambres, deux salons, une grande salle à dîner qui servait de réfectoire en hiver, une cuisine et un logement pour les serviteurs[38]. En 1842, une nursery y fut aménagée pour les enfants[39]. Non seulement cette résidence était-elle plus imposante que Bachelor's Hall, mais elle était également mieux meublée. La plupart des pièces étaient peintes en vert, couleur que James jugeait «bonne pour la vue», mais la chambre à coucher

était bleu pâle, avec des lambris indigo, combinaison que Letitia trouvait quelque peu lugubre[40]. Cette chambre était cependant bien meublée.

> *J'ai une garde-robe française peinte en vert avec les pieds noirs et une large rayure de jaune très pâle. Ce sont les couleurs de la maison. Ma commode et la sienne, sa garde-robe, les deux bibliothèques, la table de nuit, l'écran pour mettre les serviettes et le linge à sécher ainsi que les grands plats d'étain sur le poêle sont tous noirs et jaune très pâle. Les deux grands miroirs sont, de l'avis de M. Wilson, très beaux. La plupart de ces choses sont neuves. Les pieds du bassin et le lit sont bruns, mais je ne saurais dire combien de temps ils le resteront.*[41]

La salle à manger contenait une table en acajou et plusieurs grandes gravures dans des cadres en érable moucheté[42]. Dans les occasions spéciales, la pièce était éclairée par une lampe à huile. Elle était toutefois dépourvue de tapis et les chaises d'acajou étaient de «fabrication locale»[43]. Le salon principal renfermait un tapis Kidderminster, un piano viennois en acajou, un miroir, un sofa et une table. Les tables, le sofa et le piano étaient recouverts de tissu vert et, dans les chambres, les couvertures étaient vertes[44]. Les rideaux qui ornaient les fenêtres étaient imprimés et, ceux du salon principal étaient retenus par des attaches qui «avaient l'air de grands tournesols»[45]. Ces attaches étaient à l'origine destinées à un habitant de Rivière-Rouge, mais Letitia Hargrave avait pu se les approprier, apparemment en vertu des prérogatives liées au rang qu'elle occupait au sein de la société de la pelleterie.

La maison des Hargrave possédait également d'autres meubles et des ornements, comme des lampes à huile brevetées et des bougeoirs «fins»[46]. Quand Robert Harding, le responsable de Churchill, rentra en Angleterre, il offrit à Letitia une pièce de verre taillé dont il avait eu l'intention de faire une boîte à tabac[47]. Les Hargrave se portèrent aussi acquéreurs «d'un très joli service en plaqué argent» venant d'Angleterre en 1840. James semblait penser que le plaqué argent était bien suffisant pour York, mais il promit que «de retour dans le monde» il achèterait des pièces en argent véritable[48]. Dans l'ensemble, la maison des Hargrave avait un air de «confort solide et de désordre douillet», caractéristique des intérieurs victoriens de la classe moyenne[49].

Au XIX^{e} siècle, les habitations de la Compagnie étaient «sans prétention, mais non indécentes'»[50]. Certaines des pratiques les moins salubres, comme celle qui consistait à jeter le contenu des pots de chambre par les fenêtres de la maison des hommes avaient été abandonnées, et on essayait de garder les résidences propres sinon toujours en ordre[51]. Toutefois, les habitations

et les meubles mis à la disposition des agents supérieurs étaient souvent plus que «sans prétention» et le confort solide de la maison des Hargrave offre un contraste frappant avec la simplicité de l'ameublement de Bachelor's Hall.

Les salles publiques de York Factory étaient également décorées et meublées de façon à créer une atmosphère raffinée. Dans le réfectoire d'été des agents, un grand portrait de l'amiral Nelson faisait face à une représentation de la bataille de Trafalgar[52]. Les ustensiles et la vaisselle étaient renouvelés périodiquement. William Hemmings Cook commanda ainsi de la vaisselle en faïence à Churchill pour remplacer l'ancien service qui était devenu une source d'embarras.

> *Cette vaisselle permettra de faire bonne figure devant les étrangers car nous avons déjà toutes sortes de plats d'étain, bien qu'ils soient plutôt abîmés par l'âge et qu'ils portent les stigmates du temps. Pourtant, ces véritables reliques du passé, malgré leur allure peu appétissante, répondraient assez bien à nos besoins et nous serions toujours contents de les voir pleins si nous n'étions pas fascinés, comme le reste de l'humanité, par les raffinements modernes et rongés par la vaine ambition de paraître aux yeux du monde.*[53]

À la même époque, Cook proposa de remplacer la plupart des vitres du poste dans le cadre d'une campagne visant à «embellir l'extérieur du poste et lui enlever ces airs de prison qu'il affiche depuis les quinze dernières années»[54]. Par la suite, on semble avoir essayé de garder en bon état les bâtiments du poste et ceux de l'extérieur. Pourtant, malgré le peu de charme de la campagne environnante, Letitia Hargrave fut «très surprise» lorsqu'elle débarqua à York et trouva que le poste avait «grande allure». Les maisons et les autres bâtiments étaient peints en jaune, tandis que les fenêtres et «d'autres éléments» étaient d'un blanc contrastant et, même si elle changea d'avis plus tard, elle commença par trouver l'endroit «beau»[55].

La plupart des employés de la Compagnie trouvaient sans doute les habitations de York Factory très belles comparativement à ce qu'ils avaient connu avant. À York, la main-d'oeuvre se composait surtout d'Orcadiens, auxquels se mêlaient des natifs des Shetlands, des Hébrides, de l'Écosse, de l'Angleterre, du Bas-Canada et de la Terre de Rupert. Pour les habitants de la Terre de Rupert, le fait d'entrer au service de la Compagnie entraînait probablement peu de changements au chapitre du logement. Au pire devaient-ils déménager d'un poste à l'autre. Les recrues du Bas-Canada venaient principalement des paroisses riveraines du Saint-Laurent situées entre Montréal et Trois-Rivières, où beaucoup d'hommes se livraient depuis

toujours à la traite des fourrures. Les maisons de ces collectivités bien établies étaient en général assez cossues. D'après la plupart des comptes rendus de la vie au Bas-Canada et en Nouvelle-France, les demeures traditionnelles des habitants paraissent avoir été soigneusement conçues pour résister aux rigueurs de l'hiver, bien construites et confortables[56]. Il est peu probable que ces recrues aient trouvé des logements supérieurs aux leurs à York Factory, mais aux yeux des Orcadiens, les habitations les plus spartiates du poste avaient sans doute quelque chose de luxueux.

La demeure traditionnelle des Orcadiens

> *était longue et basse, en pierre sèche, avec un toit de chaume reposant sur une charpente de bois importé ou flotté [...] La maison était divisée en deux par un dos de cheminée isolé où un feu de tourbe brûlait constamment, emplissant les lieux d'une fumée âcre. Il y avait [...] un trou encadré de planches grossières dans le toit, par où s'échappait un peu de fumée, mais l'effet général était d'enfumer la maison sans chauffer ni enlever l'humidité de façon satisfaisante. Les toits n'étaient pas étanches et, par fortes pluies, un mélange d'eau froide et de suie dégouttait dans le cou et dans les assiettes de ceux qui ne faisaient pas attention.*[57]

En général, ces maisons froides, humides et pleines de courants d'air abritaient aussi les poules, les oies et les veaux trop jeunes pour être mis à l'étable. Elles n'avaient aucune fenêtre et les meubles y étaient rares. En outre, comme elles étaient habituellement dépourvues de cloisons, des lits clos séparaient les pièces. La plupart des planchers étaient en terre battue et l'étable était bâtie directement à même l'une des extrémités de la maison[58]. Les employés de la Compagnie originaires des Shetlands vivaient dans des maisons similaires, dotées toutefois de murs extérieurs et intérieurs en pierre, avec de la terre entre les deux. Les maisons des Orcadiens ressemblaient également à celles des habitants des Shetland et des Hébrides sous plusieurs autres aspects, y compris en ce qui avait trait à l'ameublement, à l'humidité et à la fumée[59]. La plupart des Écossais à l'emploi de la Compagnie à la fin du XVIII^{e} siècle et au XIX^{e} siècle n'auraient sans doute trouvé rien à redire aux logements qui leur étaient proposés à York. En fait, comme suite aux améliorations apportées aux techniques de construction et de chauffage au début du XIX^{e} siècle, les maisons de York étaient probablement moins humides et moins enfumées que les demeures traditionnelles des Orcades ou des Shetlands, et les employés y trouvaient peut-être plus d'intimité et d'espace que dans les chaumières à une pièce de leur pays.

Les agents de la Compagnie auraient pu quant à eux se loger beaucoup plus confortablement en Grande-Bretagne. Il en était probablement de

même aussi pour les hommes de métier spécialisés, comme les forgerons ou les maçons. En Grande-Bretagne à la fin du XVIII[e] siècle et au XIX[e], un commis ou un homme de métier pouvaient espérer une maison de quatre pièces ou plus permettant de séparer les chambres à coucher de la cuisine et celle-ci du salon. Ces maisons étaient souvent dotées de jardins, de toilettes, d'arrière-cuisines, de salles de bain et d'autres symboles de respectabilité et de raffinement[60]. Par comparaison, Bachelor's Hall et les logements des hommes de métier à York étaient plutôt rudimentaires et sans commodités. De plus, les maisons des agents supérieurs mariés, qui pouvaient renfermer plusieurs chambres à coucher, salons et nurseries ainsi qu'un ramassis de meubles et d'ornements, étaient sans doute moins imposantes que celles qu'ils auraient pu s'offrir en Angleterre ou en Écosse. Entre 1840 et 1860, les chefs de traite gagnaient en moyenne 346/4/0 livres par an, et les chefs de poste, le double[61]. Beaucoup possédaient également des placements et comme ils étaient nourris par la Compagnie, leur revenu réel représentait probablement au moins 450 livres environ par an en Grande-Bretagne. Avec une telle somme, ils auraient pu avoir une maison confortable à Londres dans un quartier à la mode ou dans une banlieue rapprochée et de nombreux serviteurs. À l'extérieur de Londres, ils auraient pu mener une vie encore plus confortable et plus luxueuse[62]. Néanmoins, l'écart entre les habitations de classe moyenne en Grande-Bretagne et au Canada et les résidences des agents à commission à York, tel James Hargrave, n'était pas si grand qu'il faille parler de privations et la plupart des employés de la Compagnie étaient sans doute aussi bien logés à York qu'ils l'auraient été en Grande-Bretagne.

Au chapitre de l'alimentation, les conditions étaient encore plus intéressantes. Bien qu'on ait insinué que la faim était la «sauce de la Compagnie de la baie d'Hudson» et que H.B.C. voulait dire «Hungry Belly Company» [«Compagnie des ventres affamés»][63], il semble que serviteurs et agents aient été très bien nourris. En fait, beaucoup d'employés devinrent énormes. John Ballenden écrivait ainsi à James Hargrave: «Cummings et les autres m'ont dit des choses terribles au sujet de votre embonpoint, mais 2 quintaux c'est fabuleux.»[64]

Dans les registres de la Compagnie, la nourriture consommée à York et dans les autres postes entre dans deux catégories: les vivres du pays et les provisions importées. Les vivres du pays comprenaient tous les produits de la chasse, de la pêche, de la cueillette, du jardinage ou de l'élevage originaires du Nord-Ouest. La plupart de ces aliments étaient produits et consommés sur place, mais au XIX[e] siècle, beaucoup venaient d'autres collectivités de la Terre de Rupert où les victuailles étaient plus abondantes.

20 Un autre visage de York Factory dans les années 1870. De gauche à droite: résidence des agents mariés; étable; deux résidences des hommes; un bâtiment non identifié, probablement une cuisine; et deux ateliers d'hommes de métier.

Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, Archives provinciales du Manitoba.

Les provisions importées arrivaient de Grande-Bretagne à bord des navires d'approvisionnement annuels. Leur importance dans la diète des habitants de York variait considérablement au fil des ans puisqu'on évitait souvent d'y avoir recours par mesure d'économie. Malgré tout, elles ne disparurent jamais complètement de la table à York et constituèrent un important supplément aux vivres du pays.

Les vivres du pays formaient la plus grande partie des aliments consommés à York. Pour se les procurer, il suffisait parfois de faire l'effort d'aller les chercher. De nombreuses baies poussaient dans la région, où l'on cueillait groseilles à maquereau, cassis, fraises, framboises et canneberges, souvent antiscorbutiques[65]. Les canneberges étaient particulièrement populaires et abondantes. On les mettait dans des barils avec du sucre que l'on envoyait en Angleterre en cadeau ou on les consommait sur place, généralement sous forme de tartes de «deux pieds de long et de 8 pouces de large environ»[66].

21 Potagers de York Factory en 1878.
Archives nationales du Canada, PA-123668.

On fit beaucoup d'efforts pour cultiver des jardins à York Factory. Il y eut des potagers dans les postes de la Compagnie dès le XVII[e] siècle, mais sauf dans les postes situés en bordure de la baie James, l'expérience ne fut jamais très concluante[67]. À York, les récoltes furent généralement décevantes et on dut faire preuve de beaucoup d'ingéniosité pour expliquer ces échecs répétés. Devant une excuse comme «Mauvaises herbes et chenilles», un membre du comité de Londres finit par écrire dans la marge du journal: «mon oeil»[68]. En fait, le sol à York n'était pas vraiment propice à la culture et la saison de végétation était trop courte pour la plupart des plantes de jardin, et notamment pour celles qui venaient d'Angleterre. Afin de venir à bout de ces difficultés, on tenta d'améliorer la qualité du sol dans les jardins et d'étirer la saison de végétation.

On recueillit ainsi de la terre qu'on transporta dans les jardins du poste et à laquelle on ajouta un compost fait de «matières de vidanges, de pourriture grise et de tabac pourri». D'autres fertilisants, y compris du fumier et de la

chaux, furent aussi employés. On voulut en outre améliorer le drainage des jardins, où l'on creusa des tranchées. On alla même jusqu'à poser les jardins sur des lits de saule afin de faciliter l'écoulement des eaux de rétention[69]. Aucun de ces expédients n'eut beaucoup de succès, pas plus que le déménagement des jardins, bien qu'on ait, par exemple, fait un grand potager de l'autre côté de la rivière Hayes au ruisseau Ten Shilling en 1843[70].

Dans le but d'éliminer les problèmes liés à la courte durée d'une saison de végétation toujours incertaine, on fit l'essai de semences à maturation rapide, comme le navet «Early Yellow», et on tenta de faire les semis à l'intérieur ou encore dans des couches ou des serres[71]. Il ne fallait pas trop attendre de ces méthodes dans un endroit où le climat était si capricieux qu'à la fin juin les jardins étaient encore parfois recouverts de plusieurs pieds de neige[72]. En de rares occasions cependant, de bonnes récoltes venaient récompenser tous ces efforts et toute cette ingéniosité. En 1838, les jardins du poste produisirent ainsi 135 boisseaux de navet, soit plus que ce qui pouvait être consommé au poste, mais il s'agissait d'une récolte exceptionnelle[73]. L'année suivante, 77 boisseaux de navet seulement furent recueillis et les récoltes de 30 boisseaux ou moins étaient monnaie courante[74].

Le navet était la plus importante culture à York, mais on tenta d'y faire pousser bien d'autres légumes. À la demande de Lord Selkirk, on planta ainsi du panais en 1814; deux ans plus tard il n'en restait plus qu'un seul plan[75]. On planta également des carottes, des choux, des oignons, des poireaux, du cresson, de la moutarde, du brocoli, des choux-raves, du concombre, des choux-fleurs, des épinards, des radis, des betteraves, des pommes de terre et des haricots verts, mais sans grand résultat[76]. Letitia Hargrave nous donne une idée de l'importance accordée aux cultures à York. Alors qu'elle voulait cultiver des mignonnettes dans sa chambre, tout ce qu'elle obtint fut «une magnifique récolte de mouron des oiseaux». Néanmoins, dit-elle, ces plants «fleurissaient et étaient verts, ce qui était déjà quelque chose»[77].

Les tentatives d'élevage à York furent plus fructueuses. Les animaux domestiques permettaient d'avoir de la viande fraîche au moment des célébrations. Dans les années 1840, il y avait des oies et des dindes à York, mais seules les oies des Orcades purent s'adapter au climat: «Les dindes sont devenues somnolentes dès l'arrivée du froid et il a fallu les faire entrer à la cuisine où elles vont bien. Les oies des Orcades se développent admirablement à l'étable et on les tue aux fêtes.»[78] L'élevage des moutons et des chèvres ne donna cependant pas de très bons résultats[79], contrairement à celui des porcs qui, en un an, fournissaient au poste jusqu'à 1200 livres

supplémentaires de viande fraîche[80]. Les agents de la Compagnie voyaient dans la viande de porc un heureux substitut à la viande salée ou séchée, mais certains employés refusaient d'en manger. Même quand les bêtes avaient été nourries de pois quelques temps avant d'être abattue, la viande avait un goût «très quelconque» et beaucoup trouvaient «dispendieux et peu rentable d'essayer d'élever des porcs dans un endroit où il est impossible de cultiver la pomme de terre ou n'importe quelle céréale»[81].

Le fourrage posait moins de problèmes puisqu'on trouvait facilement du foin à proximité de York Factory sur l'île Hay. Pourtant, la fenaison restait une opération laborieuse et les résultats étaient parfois décevants; aussi essaya-t-on au moins une fois de nourrir le bétail à l'aide de branches de saule et de pin[82]. Le bétail du poste vivait rarement longtemps. Les veaux et les bêtes adultes étaient abattus même lorsqu'ils étaient en bonne santé, ce qu'un membre du comité de Londres qualifia en 1813 de «folie»[83]. Le troupeau n'arrivait donc pas à se renouveler et l'envoi de bétail continua d'être une dépense courante. Néanmoins, les animaux gardés à York fournissaient une viande «excellente» mais «dure»[84], et le boeufs étaient très appréciés comme animaux de trait.

Dans l'ensemble, le jardinage et l'élevage ne produisaient jamais qu'une infime fraction de la nourriture consommée à York. Ces deux activités n'étaient pas rentables sur le plan économique car elles exigeaient une main-d'oeuvre considérable tout en donnant des résultats généralement décevants. Au fond, tant de persistance laisse songeur; sans doute ces activités avaient-elles une valeur plus psychologique que pratique, un peu comme les boîtes à fleurs de Letitia Hargrave.

York recevait également des vivres en provenance des autres postes. Quand il y avait suffisamment d'espace à bord des canots ou des bateaux, Oxford House envoyait ainsi des pommes de terre et d'autres légumes[85]. Donald Ross expédia des oignons de Nelson House à James Hargrave et James Sutherland des légumes de Rivière-Rouge à John George McTavish:

> *Je vous envoie des barils pour le sucre et le rhum; trois sont remplis de pommes de terre et dans un quatrième se trouvent une citrouille et 4 douzaines d'oignons. Je vous les envoie à titre de curiosité et pour vous montrer ce que nous produisons à Rivière-Rouge. Aucun de ces produits n'est à maturité ni mûr et j'ai bien peur qu'ils ne se conservent pas; si tel était le cas, j'espère que vous ne m'en voudrez pas.*[86]

Les envois de viande et de poisson étaient plus courants. Les gourmands de York recevaient en friandise de la langue de carpe et du brochet de Ox-

ford House, du boeuf musqué de Churchill, ainsi que de l'omble de l'arctique, de la truite marinée, de la bosse et de la langue de bison[87].

Selon James Sutherland, la plupart de ces aliments étaient expédiés aux agents de York à titre de curiosités plutôt que de provisions. On fit cependant des efforts concertés en vue d'approvisionner le poste à même les vivres provenant d'autres régions du Nord-Ouest. York reçut plusieurs envois de farine de Rivière-Rouge, mais la qualité de cette farine laissait à désirer. En 1845, James Hargrave se plaignait de ce que la farine de Rivière-Rouge était souvent abîmée par l'humidité, moisie et pourrie. Dans d'autres barils, la farine était «dure comme de la craie et [avait] tellement mauvais goût qu'elle devenait impropre à la consommation et que les gens du dépôt refusaient de la manger»[88]. York recevait régulièrement de l'oie salée de Severn, mais là encore la qualité était médiocre.

> *Les oies que vous nous avez envoyées l'été dernier [...] étaient de très mauvaises qualité, plus du quart étaient pourries et donc immangeables. Même parmi les autres, beaucoup étaient* spongieuses *et* rances *et toutes étaient brûlées par le salpêtre, ce qui fait qu'il en faut deux pour faire un plat. À mon avis, les oies sont* gardées fraîches trop longtemps, *soit par les chasseurs indiens soit par les saleurs, de plus, beaucoup d'entre elles ont été* roussies, *ce qui les gâte complètement et ce que les Indiens ont tendance à faire pour s'épargner du travail à moins qu'on ne les surveille de près. L'utilisation de salpêtre pour saler la viande n'est pas jugée nécessaire en Angleterre, cependant, si on doit s'en servir, il ne faut pas mettre plus d'une cuillère à table par baril.*[89]

La plus grande partie des vivres du pays et des aliments consommés à York était le fruit des activités de chasse et de pêche des employés de la Compagnie et des Cris dits Homeguard. Avant 1821, la pêche n'était pas une activité très régulière ni profitable à York Factory. Alors qu'au Fort Prince of Wales l'omble arctique et le poisson blanc (corégone) figuraient en bonne place au menu, à York on s'intéressait peu aux produits de la pêche, peut-être parce que cette activité ne donnait pas des résultats trop constants. On prenait quelquefois de la truite près de Rock Depot et on installait des hameçons pour le «methy», une sorte de lotte, ainsi que pour la corégone dans les rivières près du poste[90]. En 1816, un étang à poissons fut également construit à l'aide de saules, mais on ignore s'il donna de bons résultats[91].

Le rendement de la pêche pouvait fluctuer énormément d'une saison et d'une année à l'autre, même en un seul endroit. Le ruisseau Ten Shilling était la zone de pêche la plus productive des alentours de York, mais on

n'était jamais assuré d'y faire de bonnes prises. Ainsi, après toute une journée à pêcher au filet à cet endroit, un détachement de neuf hommes se retrouva avec neuf carpes seulement[92]. La pêche ne put être considérée comme une source fiable de nourriture que lorsqu'on put compter sur des lacs très poissonneux. Après avoir pris la tête du poste en 1821, John George McTavish décida de résoudre le problème de l'approvisionnement en poissons. Il eut semble-t-il la bonne idée de consulter les pêcheurs cris de la région et de détacher un groupe d'hommes au lac Rock, près de Rock Depot. Ce lac s'avéra une excellente source de poissons et on y établit un camp permanent abritant six hommes et leurs familles en 1826[93]. Le lac Rock fournit environ 7000 poissons par année jusqu'en 1835-1836, lorsque les prises commencèrent à diminuer[94]. La plus grande partie du poisson était prise à l'automne et au printemps, et consommée durant les mois d'hiver et de printemps, les années où l'on comptait le plus de cas de scorbut. Le poisson semble avoir joué un grand rôle dans le contrôle de cette maladie puisqu'il permettait de remplacer les salaisons par une nourriture abondante et nutritive.

En 1836, quand les prises commencèrent à diminuer au lac Rock, la pêcherie fut déplacée vers de petits lacs situés au nord de la rivière Nelson, encore une fois sur les conseils des Indiens[95]. Cette nouvelle zone de pêche fut exploitée jusqu'en 1844, lorsqu'elle devint à son tour moins productive[96]. On essaya alors plusieurs autres endroits sans grand succès et, en 1848, on revint au lac Rock. On fit dès lors la navette entre les deux zones de pêche ce qui permettait aux stocks de poissons de se renouveler. Enfin, en 1889, la pêche dans les lacs fut abandonnée[97]. Dans les années 1840, on pratiqua également la pêche à différents endroits le long de la rivière Hayes, près de York Factory[98]. Les listes annuelles de vivres du pays font souvent la distinction entre le poisson de «lac» et le poisson de «rivière» et, dans les années 1840, la pêche de rivière était devenue plus importante que celle du lac Rock ou des autres lacs du nord. En 1849-1850, par exemple, on prit 4204 corégones de lac seulement comparativement à 15 799 corégones de rivière[99].

Le poisson capturé aux environs de York entrait dans deux catégories. Le gros corégone était généralement consommé par les employés et leurs familles, tout comme la truite et les meilleures parties d'autres poissons, dont le foie du methy, aussi apprécié que le pâté de foie gras[100]. Le petit corégone, la carpe et autres «poissons quelconques» servaient habituellement à nourrir les chiens. Le mode de préservation du poisson jouait également un rôle dans son utilisation. Avant qu'on ait recours à la congélation, le poisson était pendu par la queue à une longue perche ou mis à sécher au

soleil et au vent. Le «poisson pendu», comme on l'appelait, n'était pas considéré propre à la consommation humaine et servait comme «poisson quelconque» à nourrir les chiens.

La plus grande partie des aliments consommés à York étaient des produits de la chasse. Les chasseurs européens et indigènes exploitaient la plupart des gibiers de la région, mais à des degrés divers. Les employés de la compagnie avaient des préférences et ne mangeaient pas de tout. Ainsi, le lapin et le castor étaient rarement au menu à York et, sauf dans les périodes de grande pénurie, personne ne songeait à manger du loup, du renard, de la martre ou du rat musqué[101]. On chassait le béluga, mais seulement pour son huile et pour nourrir les chiens[102]. L'oie, le canard, le pluvier et la perdrix, que les hommes persistaient à appeler ptarmigan, étaient fort recherchés, tout comme le caribou, appelé généralement «cerf» dans les registres du poste.

York Factory avait la chance d'être situé dans une région riche en sauvagine, surtout au moment des migrations printanières et automnales. La plupart du temps, les oies survolaient le poste en grand nombre et on eut vite fait d'exploiter cette ressource. L'oie figure en bonne place au nombre des vivres du pays consommés dans les postes de la Compagnie de la baie d'Hudson au XVIII[e] siècle et au XIX[e] siècles.

La chasse à l'oie était surtout le fait des Cris habitant le poste, qui servaient également de conseillers au sujet des territoires et des méthodes de chasse[103].

> *Étant donné qu'une bonne partie des réserves du poste consiste en oies tuées par les Indiens, les Anglais leur distribuent de la poudre et des balles et leur donnent la valeur d'une peau de castor pour chaque dizaine d'oies tuées; en conséquence, après avoir reçu ces provisions, l'Indien quitte sa tente de bon matin pour se rendre dans les marais où il s'installe avec une patience difficilement imitable et, abrité par quelques saules, il attend les oies. Ils tirent sur les oies pendant qu'elles sont en vol et sont si adroits à ce sport qu'en période d'abondance, un bon chasseur peut tuer de cinquante à soixante oiseaux en un jour.*[104]

Certains serviteurs européens devinrent d'aussi bon chasseurs d'oie que les Indiens. En 1792, «MM. Sutherland et Thomas» tuèrent ainsi près de la moitié des 1500 oies abattues[105], mais la chasse à l'oie restait en général l'affaire des Indiens engagés temporairement dans ce but. La chasse à l'oie demandait beaucoup de patience et de courage, aussi beaucoup d'employés étaient-ils heureux de laisser à d'autres les longues heures d'attente immobile dans les marais glacés[106].

Les deux saisons de chasse donnaient des résultats variés et on tuait habituellement plus d'oies au printemps qu'à l'automne. En tout, on pouvait prendre un peu plus de 1000 oies les mauvaises années et plus de 4500 les bonnes années[107]. C'est donc dire que même les plus mauvaises saisons de chasse produisaient une bonne quantité de nourriture. Comme on tuait plus d'oies qu'on ne pouvait en consommer immédiatement, la plupart étaient salées et mises dans des barils pour l'hiver. La salaison devait être effectuée avec soin pour que les oies soient comestibles plus tard et beaucoup se perdaient ou restaient trop longtemps dans les barils. Malgré un gaspillage considérable, on mangeait de grandes quantités d'oies et dans les années 1840, cet oiseau représentait de 14 à 20 pour cent des vivres consommés à York[108].

Le canard aussi faisait l'objet d'une chasse intensive, bien qu'il ne soit nulle part question de chasse au canard dans les journaux du poste avant 1823[109]. On tuait des milliers de canards à York dans les années 1840, mais ce gibier n'apparaît pas en aussi bonne place sur les listes que l'oie, assurant pour 11 jours de rations en 1843-1844 et pour à peine une demi-journée en 1844-1845, bien qu'on en ait tué 2066 cette année-là[110]. Des milliers de pluviers étaient également abattus, mais on en trouve rarement mention dans les listes[111]. Ces anomalies peuvent s'expliquer de plusieurs façons. Il est possible que pluviers et canards aient été tués et conservés uniquement pour le cas où on aurait manqué d'autre chose. Il est plus probable cependant que ces listes ne contiennent pas tous les aliments servis et qu'elles décrivent surtout l'ordinaire des hommes de métier et des manoeuvres. Le canard et le pluvier étaient des aliments «de luxe» au goût particulièrement apprécié, si l'on en croit Samuel Hearne, et la plupart des oiseaux, sinon tous, étaient sans doute réservés aux agents de la Compagnie[112].

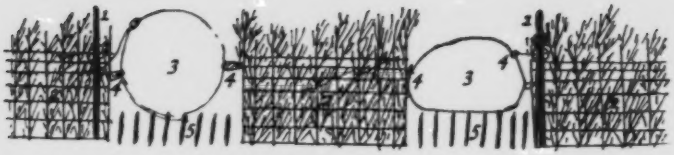
Un autre oiseau, le ptarmigan ou perdrix, figurait en bonne place au menu de York Factory. Avant qu'on ait établi des pêcheries d'automne et d'hiver fiables, la perdrix constituait la plus importante source de nourriture fraîche en hiver. Les bonnes années, quand on pouvait tuer et manger des milliers de perdrix, on arrivait à éviter le scorbut, mais quand les oiseaux étaient rares et qu'on ne pouvait en servir qu'un jour par semaine à peu près, la maladie avait tôt fait d'apparaître[113]. La chasse à la perdrix n'était pas toujours bonne. En 1793, on dénombre à peine 140 oiseaux tués comparativement à 6778 en 1842[114]. Étant donné les fluctuations de cette chasse et le nombre de perdrix nécessaires pour nourrir un homme (quatre par jour si possible[115]), on devait redoubler d'effort et d'ingéniosité pour s'en procurer. Contrairement à l'oie, la perdrix était habituellement chassée par des

employés de la Compagnie, souvent des agents, qui passaient l'hiver dans des camps de chasse. Ces camps étaient installés à bonne distance les uns des autres afin d'éviter que les territoires de chasse ne se chevauchent et, même quand la chasse était mauvaise, on espérait que les hommes arriveraient du moins à assurer leur propre subsistance. La plupart des chasseurs se servaient de fusils et de grenaille, ce qui constituait une façon dispendieuse de tuer de petits oiseaux. On installait aussi parfois des filets vers lesquels on chassait les oiseaux. Cette méthode pouvait donner d'excellents résultats, permettant par exemple de prendre 150 oiseaux ou plus en une fois, mais trop souvent les oiseaux refusaient tout bonnement de prendre la direction des filets et on s'en retournait bredouille[116].

Étant donné que la chasse à la perdrix était plus ou moins fructueuse d'une saison à l'autre, le nombre d'oiseaux consommés à York variait également beaucoup. Jusque dans les années 1820, la perdrix fut probablement la principale composante du régime alimentaire des traiteurs durant l'hiver, mais son importance diminua lorsqu'on put prendre davantage de poisson. Néanmoins, la perdrix continua de représenter une partie importante, quoique variable, des rations servies à York. Les listes des aliments offerts dans les années 1840 indiquent que la perdrix constituait jusqu'à dix pour cent des aliments consommés certaines années et moins d'un pour cent à d'autres moments[117].

On chassait aussi le cerf, l'orignal et d'autres grands mammifères, mais la plus grande partie de la venaison ou «viande de cerf» mangée à York venait presque certainement de la chasse au caribou. À la fin du XVIII[e] siècle, David Thompson décrivit deux immenses troupeaux de «rennes» composés de quelque trois millions et demi d'individus qui mirent deux jours à passer devant le poste. Il décrivit aussi la chasse de ces animaux.

> *À York Factory, au début de la saison de chasse, les rennes sont parfois nombreux; quand c'est le cas, à quatre milles environ du poste, on installe de solides clôtures de petits pins sans branches près des berges de la rivière et parallèlement à celle-ci; à des intervalles de quinze verges à peu près, on aménage des portes où l'on tend une corde solide dans laquelle le renne, quand il essaie de passer, vient s'empêtrer; quand il est ainsi pris, il arrive qu'on le trouve mort, mais le plus souvent il est vivant et prêt à se défendre; les hommes qui se rendent à la clôture chaque matin sont armés d'un épieu de dix à douze pieds; ils doivent s'assurer que le cerf est au bout de sa corde et éviter de recevoir un coup de patte antérieure avec laquelle l'animal est très actif et se défend.*[118]



1) Arbres auxquels les collets sont attachés; 2) Clôture; 3) Collet; 4) Collet fixé à la clôture; 5) Pieux empêchant le cerf de passer en-dessous.

22 Clôture à «cerfs».
James Isham, *Observations on Hudson's Bay, 1743...*, éd. et introd. de E.E. Rich, avec A.M. Johnson (Toronto, Champlain Society, 1949), p. 153.

Malgré l'énorme somme de travail nécessaire pour construire et entretenir ces clôtures, le procédé n'était pas infaillible et le caribou se méfiait. De l'avis de certains traiteurs, il sentait «le goudron de la corde et des attaches utilisées pour ériger la palissade»[119], aussi le chassait-on également à l'aide de fusils, surtout l'hiver, entre les migrations.

Au XVIII[e] siècle, la venaison était conservée par séchage[120] ou par saumurage. En 1805-1806, on construisit une glacière à York et il devint alors possible de conserver la viande des animaux tués à la fin de l'automne, en hiver et au printemps sans utiliser de sel[121]. Souvent, une tonne ou plus de viande était ainsi gardée sur de gros blocs de glace tirés de la rivière. Ces blocs de glace, mesurant trois pieds de côté et deux pieds de profondeur, étaient suffisamment grands pour garder la venaison, le poisson et le gibier ailé congelé tout l'été[122]. La nourriture congelée avait sans doute plus de valeur nutritive que les viandes salées ou séchées, mais un employé se plaignit de ce que la venaison congelée qu'on lui avait servie à York était sans goût quoique tendre[123].

Il est difficile de déterminer quelle était la proportion de venaison dans le régime alimentaire des habitants de York. Dans les années 1840, la venaison fraîche était au menu de quatre à 15 fois par année; cependant, ces chiffres n'indiquent peut-être pas l'importance réelle de la venaison[124]. Les listes d'aliments font également état de viande séchée et de pemmican et il est fort probable que la première ait été du caribou. La venaison aurait donc représenté de 9 à 16 pour cent des aliments servis à York[125].

Les provisions importées constituaient la deuxième catégorie d'aliments consommés à York Factory. Au cours des ans, le comité de Londres et

certains administrateurs économes, tel le gouverneur Simpson, tentèrent de limiter la consommation d'aliments importés dans les postes de la Compagnie. Simpson alla jusqu'à éplucher les commandes à la recherche de luxes inutiles. En 1843, par exemple, il réprimanda James Hargrave pour avoir commandé «sauces et marinades à même les comptes publics»:

> *Je n'ai jamais utilisé de sauce au poisson à la campagne et je n'ai jamais vu personne le faire ni manger des marinades. À voir la quantité de moutarde commandée, on croirait que ce condiment est devenu un article de traite avec les Indiens.*[126]

L'irritation de Simpson au sujet de l'importance des importations de moutarde n'était que l'expression ultime d'un souci persistant. Chaque fois qu'on parlait de réduire les coûts et de réorganiser le commerce, les dépenses au chapitre des provisions revenaient sur le tapis. Les provisions importées étaient de plus en plus considérées comme de simples approvisionnements d'urgence ou comme des suppléments aux vivres du pays, destinés à combler l'écart entre ce qui pouvait être produit sur place et ce qui était nécessaire pour le travail et pour assurer une certaine variété sur le plan diététique.

York Factory avait davantage besoin d'aliments importés que bien d'autres postes parce que le jardinage et l'élevage n'y étaient guère rentables. On y consommait donc de grandes quantités de porc salé, de boeuf salé et de bacon. La consommation de ces produits diminua après 1821, mais le porc et le boeuf continuèrent de représenter de 14 à 22 pour cent des aliments servis dans les années 1840[127]. Malheureusement, les registres ne font aucune distinction entre le porc et le boeuf salé d'une part et le porc et le boeuf frais tirés des animaux gardés au poste d'autre part. L'importance réelle des provisions importées n'était donc pas aussi grande que ces chiffres le suggèrent. La farine, les pois secs, l'avoine, le riz, l'orge, les biscuits et la farine de maïs étaient également importés en quantités variables. Ensemble, ces produits représentaient de 16 à 24 pour 100 des aliments à York dans les années 1840 et au début des années 1850[128].

Le comité de Londres s'intéressait de près au régime alimentaire de ses employés et encourageait l'essai de nouveaux produits et de nouvelles techniques. L'expansion du commerce des aliments à la fin du XVIII^{e} siècle et au XIX^{e} siècle permit d'envoyer à York des nouveautés comme le fromage de Hollande et le riz. Les innovations technologiques améliorèrent les méthodes de préservation des aliments et le comité de Londres envoya des «conserves de pommes de terre» à York en 1845 à titre d'expérience. Ces pommes de terre déshydratées furent bien accueillies et James Hargrave fit observer qu'elles constituaient «une bonne acquisition pour les agents de

cette côte qui, pendant huit mois chaque année, n'ont aucun aliment d'origine végétale à manger à l'exception de la farine»[129]. Comme suite au succès remporté par la pomme de terre déshydratée, d'autres légumes en conserve furent envoyés à York en 1856. Ils y furent tout aussi bien accueillis et servirent souvent dans les soupes[130].

Il arriva aussi que l'enthousiasme du comité de Londres à l'égard d'un nouveau produit ou d'un nouveau procédé soit déplacé. Ainsi, en 1799, le comité voulut encourager l'utilisation d'un nouvel ustensile culinaire.

> *Nous vous avons envoyé ainsi qu'à nos autres postes et aux établissements qui en dépendent, un pot ou bouilloire appelé «digesteur», aussi simple de conception que d'utilisation, mais des plus utiles. Il n'y aura bientôt plus une famille, qu'elle soit riche ou pauvre, qui n'en ait un. Ils sont conçus pour faire la soupe comme vous le verrez dans les instructions qui les accompagnent. Il est inutile de s'étendre sur l'utilité de cet ustensile, car elle est évidente et nous croyons que vous saurez en faire un usage constant. Après une première ébullition, le digesteur est mis à feu doux ou au four où son contenu mijote tout le temps nécessaire. Une fois refroidie, la pâte de soupe ainsi obtenue peut être emportée dans les terres où il suffit de la mouiller d'eau à volonté avant de la consommer.*[131]

Malgré ce témoignage enthousiaste, les digesteurs ne semblent pas avoir connu beaucoup de succès à York. À l'automne, le Comité fut informé que ses digesteurs étaient arrivés et que certains avaient été envoyés à l'intérieur des terres où ils seraient «de la plus grande utilité»[132]. Cependant, on n'en trouve plus jamais trace dans les registres du poste.

Malgré tout le zèle déployé par le comité de Londres dans la recherche de produits nouveaux et d'inventions, la qualité des aliments exportés à York faisait l'objet de plaintes fréquentes, beaucoup de denrées étant jugées «non comestibles». Par exemple, en 1809, tout un envoi de bacon fut trouvé rance et «jaune comme des soucis», tandis que la farine reçue d'Angleterre en 1847 avait «une âcre odeur de moisi» et produisait des pains qui étaient des «masses solides et lourdes au goût très désagréable»[133]. Cependant, la viande rance et la mauvaise farine n'étaient pas l'apanage de la traite des fourrures. Ces problèmes étaient courants à une époque où les moyens de conserver la nourriture étaient limités, et les consommateurs britanniques, tout comme les employés de la Compagnie à York, devaient accepter qu'une partie au moins des aliments qu'ils mangeaient ne soient pas, selon l'expression de Letitia Hargrave, «exactement de premier choix»[134]. En outre, les plaintes relatives à la qualité de la nourriture portaient rarement sur plus d'une infime portion des importations et il faut se rappeler que les employés

Tableau 6
Vivres du pays à York

	1834-35	1839-40	1840-41	1841-42	1842-43
Methy (lotte ou morue d'eau douce)	38				
Truite	420	498	341	258	
Poisson du lac (corégone)	5352	6722 *	5161	9480	10380
Poisson de rivière (corégone)	11994	8605 **	11704	7924	11419
Brochet maillé (grand brochet)		36	205	357	
Poisson «quelconque»	2715	5276	3203	1680	2725
Venaison fraîche (lb)	7725	7403	5793	1782	2926
Venaison séchée (lb)	125	174	58	42	23
Tête de daim (caribou)	15				
Langue de daim (caribou)	35	35	35	6	8
Canard	4298	3943	6377	4467	2901
Oies	4274	3378	2300	1124	1243
Pluvier	3359	3122	5059	1117	3068
Perdrix [ptarmigan]	4663	4646	5952	6778	4458
Lapin	816	108	17	140	279
Castor		1	4		
Porc-épic		1			
Baleine blanche [béluga]					
Canneberges (gal.)	307				

* Appelé dans les listes «grand poisson blanc»
** Appelé dans les listes «petit poisson blanc de rivière»

Source : ACBH, B.239/a/148, 152, 154, 155, 157, 159, 161, 168, 171, 173, 176.

Tableau 6
(suite)

1843-44	1844-45	1847-48	1848-49	1849-50	1850-51	Moyenne
						3,5
380	205	430	330		38	263,6
7650	1183	6211	2941	4204	7781	6096,8
14647	15981	23472	19267	15799	24414	15020,5
	371	87	28	589		152,0
2112	535	2512	4689	3675	1813	2812,2
6042	6566	6534	5037	4301	4172	5299
60	99	40	80	71	20	72,0
10						2,2
20	43		9	18	12	20,0
2100	2066	2979	2820	4635	1774	3487,2
4621	4398	2230	1826	1815	2736	2722,2
2134	4311	3361	2793	919	4116	3032,6
7072	5951	7382	1626	1010	4078	4874,1
	451	116	249	213	113	227,4
		5				1,0
						,1
		16	26	33	43	10,7
137-1/2		67		80	12-1/4	65,4

Tableau 7
Nombre de jours où des rations ont été servies à York Factory*

	1840-41	1841-42	1842-43	1843-44	1844-45
Flocons d'avoine	27	25	28-1/2	20	30
Pois secs	16	19	9-1/2	17	29
Biscuit			4		
Riz				1	
Flocons de maïs					
Orge					9**
Porc, salé et frais	32	36	54	61	54
Bœuf, salé et frais	27	15	28	17	5
Poisson de lac	44	54	55-1/2	63	4
Poisson de rivière	23-1/2	26	21	25-1/2	30-1/2
Canard frais			8-1/2	2	1/2
Canard salé	3-1/2		1	9	
Oie fraîche	6	2		7-1/2	10
Oie salée	63	59	[56]+	58	60
Venaison fraîche	15	12	4	11	12
Viande séchée	47	25	24	4	7
Pemmican	24	48	36	36	68
Pluvier	9	4	5-1/2		9
Perdrix [ptarmigan]	28	40	29-1/2	34	36
Lapin					1

* Les journaux du poste ne contiennent pas les listes des vivres pour 1834-1835 et 1839-1840
** Énuméré comme «orge et riz»
\+ Le nombre d'oies mangées ne figure pas dans le journal
++ Énuméré comme «oie et canard salé»
+* Énuméré comme «oie et canard salé»

Source : ACBH, B.239/a/148, 152, 154, 155, 157, 159, 161, 168, 171, 173, et 176.

Tableau 7
(suite)

1847-48	1848-49	1849-50	1850-51	N de jours en moyenne	% de l'année
11	22-1/2	26-1/2	21-1/2	23,6	6,5
10		2-1/2	1-1/2	11,6	3,1
				,4	–
				,1	–
9	20	25	21	8,3	2,3
35	42-1/2	31	17	14,9	4,1
38	52	52	53	48	13,2
7	10		1	12,2	3,3
46	16	28	47	39,7	10,9
49	43	37	41	32,9	9,0
3	1/2	3		1,9	,5
				1,5	,4
2	2	1	3	3,7	1,0
45	53[++]	53-1/2[+*]	52	[55,4]	[15,2]
12	11-1/2	12-1/2	8	10,9	3,0
14	4	10-1/2	4	15,5	4,2
42	72-1/2	75	63	51,6	14,1
4	7	5	12	6,2	1,7
39	8-1/2	2-1/2	20	26,4	7,2
				,1	–

de la Compagnie étaient sans doute plus portés à souligner les problèmes d'approvisionnement que les importations arrivées en bon état.

Les registres de York Factory comprennent des listes des vivres produits au pays et des rations servies pendant plusieurs années entre 1835 et 1851. Même s'ils ne sont pas complets pour chaque année, ces registres donnent une idée de la variété des aliments proposés à York et des taux de consommation. Les listes semblent sous-estimer la consommation de certains aliments tels le pluvier, le canard et peut-être même la venaison, pourtant tués en grandes quantités. On n'y trouve pas non plus mention des sept livres de farine que les employés recevaient chaque semaine pour cuire leur pain et qu'ils utilisaient parfois à d'autres fins. Néanmoins, elles suggèrent que le tiers environ des aliments consommés à York était importé de Grande-Bretagne, tandis que les deux autres tiers étaient produits sur place. Elles montrent également que le régime alimentaire des habitants de York était en très grande partie constitué de viandes et de poissons représentant en tout plus de 80 pour cent des rations quotidiennes.

Les listes reproduites aux tableaux 6 et 7 n'indiquent cependant pas quelle quantité de nourriture constituait une ration quotidienne. Dans une circulaire de la Compagnie rédigée en 1858, on trouve toutefois une description des rations normales servies à York:

Orge	*2 lb*
Flocons d'avoine	*2 lb*
Pois	*1 pte*
Boeuf (frais ou salé)	*2 lb*
Porc salé	*1-1/4 lb*
Pemmican	*2 lb*
Viande séchée	*2 lb*
Oie (salée ou fraîche)	*1*
Canard (salé ou frais)	*2 à 3*
Pluvier (salé ou frais)	*6*
Poisson de lac frais	*2 ou 3 de 3 à 5 lb chacun*
Poisson de rivière frais	*8*
Venaison fraîche	*4 lb*
Lapins	*4*
Perdrix	*4*[135]

Les données présentées au tableau 7 suggèrent que les employés de la Compagnie à York consommaient les quantités suivantes de nourriture en un an:

365 lb de farine
47,2 lb de flocons d'avoine
29,8 lb d'orge

11,6 pintes de pois
61 lb de porc salé
24,4 lb de boeuf salé et frais
79 à 119 corégones de lac de 3 et 5 lb ch.
263 corégones de rivière
7 à 10 canards
53 à 59 oies
37 pluviers
43,6 lb de venaison fraîche
31 lb de viande séchée
103,2 lb de pemmican
106 perdrix

Cette liste ne tient pas compte des rations réduites distribuées à l'occasion, pas plus qu'elle ne remet en question ce que les représentants de la Compagnie considéraient comme des rations quotidiennes normales. D'autres sources donnent cependant à penser que les rations quotidiennes étaient suffisantes et assez semblables à ce qui précède[136].

À ces provisions s'ajoutaient des quantités indéterminées de flocons de maïs, de riz et de biscuit, ainsi que tout le poisson et le lapin que les hommes attrapaient. Les agents de la Compagnie pouvaient consommer encore plus de nourriture s'ils le voulaient car au réfectoire, l'oie, le canard, la corégone et autres étaient tous servis en même temps[137]. Certains employés recevaient en outre de la nourriture en cadeau; il s'agissait généralement de produits de luxe provenant de parents ou d'amis restés dans leur contrée d'origine ou stationnés ailleurs dans le Nord-Ouest.

Il est difficile d'estimer la valeur nutritive d'un tel régime alimentaire d'où sont absents les fruits et légumes frais, aujourd'hui recommandés dans le cadre d'un régime sain et équilibré. On sait cependant que les habitants de York mangeaient des légumes et des baies, bien que ces aliments n'apparaissent pas sur les listes. En outre, un régime alimentaire composé exclusivement ou presque de viande n'est pas nécessairement déficient sur le plan nutritif. Par le passé, bien des gens ont survécu grâce à une telle diète et l'expérience a démontré que même ceux qui n'en ont pas l'habitude peuvent s'y adapter sans risque grave pour la santé[138]. La viande et le poisson frais contiennent assez de vitamine C pour prévenir le scorbut et il faut consommer des produits séchés ou salés pendant six semaines ou plus avant que n'apparaissent les symptômes de la maladie[139]. À York, les hommes manquaient probablement davantage de calcium que de vitamines et les trafiquants avaient sans doute de mauvaises dents et des os cassants. On importait cependant du fromage et le petit troupeau de vaches du poste donnait un peu de lait. La fréquence des problèmes de digestion à York

montre que ce régime était peut-être déficient en fibres et que la préservation de la viande et du poisson n'était pas parfaite.

Après qu'on eut commencé à prendre de grandes quantités de poissons, le régime alimentaire hivernal des habitants de York semble être devenu satisfaisant sur le plan nutritif, même sans beaucoup de légumes. Il se compare aussi favorablement avec ce qu'on connaît des habitudes alimentaires des travailleurs agricoles, des ouvriers spécialisés et des hommes de métier en Angleterre. En 1810, un compositeur typographe londonnien bien payé pouvait se procurer chaque semaine, pour lui-même, sa femme et ses deux enfants, 20 livres de pain et de farine, 144 livres de viande, deux livres de beurre, une livre de fromage et deux livres de sucre, ainsi que de la bière, du lait, du thé, des légumes et des condiments (sel, poivre et vinaigre). Un fileur de coton du Lancashire gagnant plus que la moyenne et ayant une femme et cinq enfants achetait chaque semaine une livre et demie de beurre, une once et demie de thé, quatre pintes de flocons d'avoine, une livre et demie de bacon, 40 livres de pommes de terre, sept pintes de lait, une livre de viande pour le dimanche, une livre et demie de sucre et de petites quantités de sel, de poivre et de moutarde. La famille fabriquait également une quantité indéterminée de pain. Les moins nantis vivaient presque entièrement de pain et de pommes de terre. En 1841, un ouvrier spécialisé avec une femme et trois enfants pouvaient se procurer 20 livres de pain, cinq livres de viande, 40 livres de pommes de terre, une livre de beurre, une livre de sucre et trois onces de thé, plus sept chopines de porter[140].

Ces exemples et bien d'autres montrent que les travailleurs anglais et leurs familles consommaient très peu de légumes à part la pomme de terre. Les choses n'étaient pas différentes à la campagne. Les travailleurs agricoles mangeaient eux aussi beaucoup de pommes de terre et constituaient généralement le groupe le moins bien nourri d'Angleterre ou presque. À York, l'absence de légumes n'était donc probablement pas perçue comme une épreuve puisque peu des habitants du poste avaient l'habitude d'en consommer beaucoup de toute façon. En outre, même si les employés de la Compagnie mangeaient autant de farine, de pain, de flocons d'avoine, de pois secs et d'orge que les travailleurs anglais, ils avaient beaucoup plus de viande et de poisson. Le régime alimentaire des Anglais au XIX^{e} siècle a été décrit comme «au mieux bourratif et monotone, au pire désespérément insuffisant et déficient en éléments nutritifs»[141]. Pourtant, ils vivaient dans le pays le plus riche de la terre.

Les habitants des Orcades, des Shetlands ou des Hébrides pouvaient encore moins espérer un menu copieux et varié. Dans les années 1750, un agent de la Compagnie refusa de donner suite aux plaintes de serviteurs

orcadiens au sujet de la nourriture, affirmant que bien peu avaient jamais mangé autre chose que «des pois ou du pain d'orge avec du sellock (morue ou charbonnier frit) et du chou vert» avant d'entrer au service de la Compagnie[142]. Le régime alimentaire des Orcadiens, «monotone» sans être «inacceptable», resta à peu près le même au XIX^{e} siècle[143]. La plupart vivaient principalement de porridge fabriqué à partir de flocons d'avoine et d'orge, de pain d'orge et de quelques légumes comme le chou pommé, le chou vert, le navet et la pomme de terre. Ils mangeaient aussi de la viande et du poisson, mais la viande au moins était habituellement réservée aux occasions spéciales.

Les habitants des îles Shetlands mangeaient à peu près la même chose, sauf qu'ils élevaient de grands troupeaux de mouton dont ils consommaient la viande. Néanmoins, en 1804, un «crofter» ou petit fermier disait manger du charbonnier le matin, du charbonnier et du chou pommé le midi et du charbonnier le soir[144]. Sur l'île Lewis, dans les Hébrides, le poisson, les flocons d'avoine et la pomme de terre constituaient l'essentiel de l'alimentation des insulaires et, en 1811, on estima que la plupart des habitants des Hébrides mangeaient de deux à quatre fois moins que les Anglais[145]. Si la chose est exacte, une des raisons pour lesquelles les habitants des îles d'Écosse entraient au service de la Compagnie était sans doute la variété et l'abondance de la nourriture promise.

La Compagnie recrutait également des serviteurs dans le Bas-Canada, principalement dans la région de Montréal et dans quelques paroisses situées le long du Saint-Laurent. Dans les paroisses des «voyageurs», la production agricole était généralement faible et dans certaines régions, comme à Sorel, des cultures alimentaires comme l'avoine, le maïs, les haricots et la pomme de terre avaient remplacé le blé à titre de culture principale[146]. La Compagnie de la baie d'Hudson recrutait dans les régions du Bas-Canada où le niveau de vie était le plus bas, y compris en matière d'alimentation.

Dans l'ensemble, les employés de la Compagnie étaient bien nourris pour l'époque, même si les approvisionnements de nourriture n'étaient pas toujours abondants. La chasse et la pêche ne donnaient pas des résultats constants et il fallait parfois diminuer les rations, surtout avant 1821. En 1797, par exemple, on manqua de vivres du pays et on dut réduire les rations de pois secs et de farine à une roquille par personne et par jour. Joseph Colen décrivit l'angoisse qui l'assaillait lorsqu'il entendait «les cris des enfants réclamant de la nourriture»[147]. Heureusement, de telles pénuries étaient rares et si un aliment venait à manquer on pouvait lui en substituer d'autres. En 1813, on manqua ainsi de farine et de flocons d'avoine et on

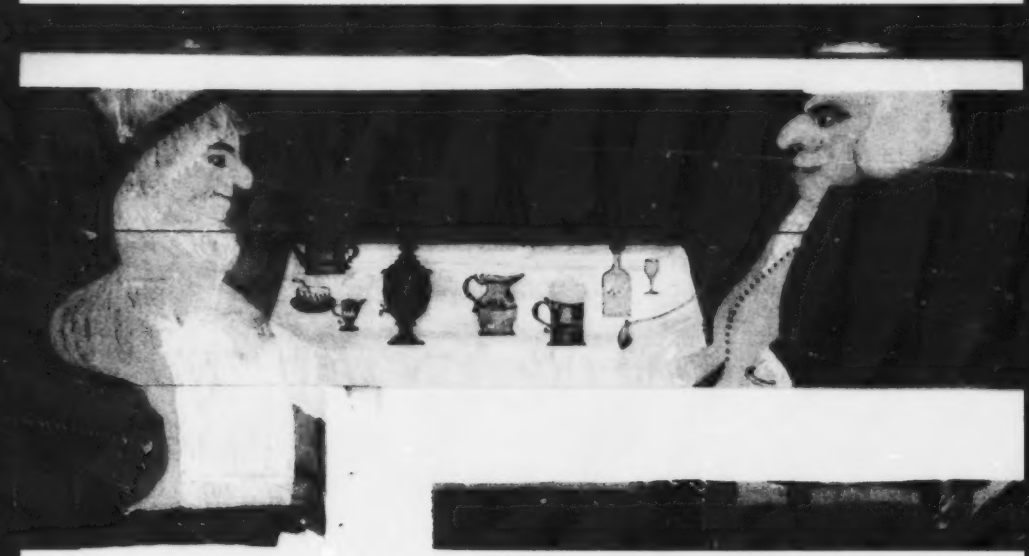
dut réduire les rations de ces aliments. Afin d'éviter le mécontentement et les inconvénients découlant de cette mesure, on distribua des biscuits ainsi que des rations supplémentaires de venaison, de poisson et de perdrix[148]. Privations et angoisses au sujet de la nourriture n'étaient pas inconnues à York, mais elles étaient très rares. En fait, Andrew Graham affirme que dans les années 1780 et 1790, les employés de la Compagnie étaient le plus souvent incapables de consommer toute la nourriture qui leur était distribuée et qu'ils en donnaient une partie aux Cris des environs. Il dit aussi que les Orcadiens conservaient la farine en trop pour l'envoyer par bateau à leurs familles restées dans les îles[149].

À York, la plupart des aliments étaient préparés à la manière anglaise du XVIII[e] et du XIX[e] siècles, c'est-à-dire simplement, sous forme de rôtis, pâtés à la viande, ragoûts, soupes, légumes bouillis, porridge ou gruau. En Grande-Bretagne, seuls les plus fortunés appréciaient la cuisine française ou continentale et la plupart évitaient «ces insolentes et misérables tentatives de cuisine étrangère» qui avaient pour résultat de «présenter les plats sous de faux prétextes»[150]. Par conséquent, à York la nourriture était d'ordinaire abondante, mais apprêtée sans imagination et sans talent. Les cuisiniers n'étaient pas très estimés et peu semblent avoir eu les qualifications du poste. Ainsi, le cuisinier du réfectoire des agents en 1843 avait la réputation de ne rien savoir préparer d'autre que des pommes de terre bouillies et du poisson[151].

En réalité, les repas des agents étaient assez variés et généralement abondants et entourés d'un certain décorum. Les visiteurs, comme le Dr Helmcken, étaient souvent surpris par les habitudes alimentaires de leurs hôtes.

> *La première fois que j'ai dîné au réfectoire, Hargrave présidait la table et Mctavish lui faisait face. Hargrave disserta sur les beautés et les avantages d'un certain «poisson blanc» dont il y avait quelques spécimens sur la table, venant je pense de la rivière. On servit cependant du canard et on me demanda si je prendrais du canard ou de l'oie. Du canard, répondis-je, et on en mit un tout entier dans mon assiette. Pas [un] très gros, c'est certain, mais je ne savais pas par quel bout commencer à le manger et avant que je l'aie entamé, mon voisin en commanda un autre. «Oh, dit-il, si vous étiez ici l'hiver vous nous verriez manger deux ou trois oies chacun.»*[152]

Letitia Hargrave décrit également un repas partagé avec trois autres femmes du poste: «un rôti de venaison à un bout (de la table), 3 oies à l'autre bout, 4 canards d'un côté et 6 pluviers de l'autre, un gros jambon de Rivière-



23 Rafraîchissements.

Rouge et des pommes de terre et du navet en purée ou de la laitue bouillie»[153]. Elle ne dit rien qui laisse entendre qu'il s'agit là d'un menu inhabituellement copieux, mais une autre fois elle fait observer que ses compagnons de table avaient «un bon coup de fourchette», ce qui était certes nécessaire pour rendre justice à de tels repas[154].

Les agents et leurs familles modelaient leurs habitudes alimentaires sur celles des Britanniques aisés qui pouvaient s'offrir de la nourriture en bonne quantité, mais qui préféraient la voir servie sans sauces exotiques. Les agents aspiraient néanmoins à des repas soignés entourés d'un certain formalisme. À York, l'agent responsable prenait place à un bout de la table et son adjoint à l'autre, tandis que les autres agents et les invités s'assoyaient tout autour. Il arrivait que des agents ou des invités, à cause de leurs origines ou d'un long séjour dans des régions reculées, manquent de manières ou de conversation. Certains, par exemple, avaient du mal à manger du poisson sans se servir d'un couteau, art dont les traiteurs n'avaient que faire, mais que les agents de York prenaient fort au sérieux[155].

Les manoeuvres et les hommes de métier mangeaient sans doute plus simplement et ne devaient guère s'inquiéter de savoir ou non manger le poisson dans les règles. Comme les agents, cependant, ils devaient préférer qu'on leur serve des mets familiers tels des soupes, ragoûts, rôtis et pâtés. Les habitants de York voulaient bien manger du caribou, du ptarmigan et d'autres aliments inconnus, mais ils répugnaient généralement à adopter de nouvelles méthodes de préparation. Bien peu étaient prêts, comme Samuel Hearne, à manger le poisson à demi cru, l'estomac de caribou et les embryons d'animaux que les Chipewyans et d'autres Indiens considéraient comme des mets de choix. Hearne affirme cependant que quiconque arrivait à vaincre ses préjugés à l'égard de ces aliments était susceptible de se mettre à les aimer car «pour savoir ce qui est bon il faut vivre parmi les Indiens»[156]. Malgré cela, la plupart des trafiquants étaient extrêmement conservateurs en ce qui concerne leur alimentation et Letitia Hargrave avoue que malgré les oies entières, les rôtis de venaison et les plats de canard et de pluvier qui ornaient sa table, elle rêvait d'un cuisinier capable de lui confectionner «des scones et des cakes»[157].

Pourtant, même si les employés de la Compagnie avaient parfois la nostalgie des scones, du poisson frit ou des levées de mouton avec des oignons, la plupart n'avaient pas que la solde comme raison de rester dans le commerce des fourrures. En vérité, les conditions de vie dans un poste comme celui de York Factory étaient loin d'être aussi primitives et difficiles qu'on l'a dit.

«L'endroit le plus respectable du Territoire»

York Factory différait des autres postes de traite sous plusieurs aspects, aussi peut-on difficilement établir un parallèle entre la vie de ses habitants et celle des autres trafiquants de fourrure. Néanmoins, une étude approfondie et critique des registres du poste incite à revoir bien des idées reçues.

Le commerce des fourrures peut évoquer une vie remplie d'excitations et d'aventures, mais la réalité du travail à York était plus prosaïque. Les hommes employés au poste étaient pour la plupart chargés de copier des factures, de fabriquer des haches, de couper du bois de chauffage et de remplir bien d'autres tâches familières et somme toute banales. L'emballage des fourrures et la tenue de livres n'ont rien de bien romantique et le travail d'un commis, d'un forgeron ou d'un manoeuvre à York ressemblait en tous points à celui d'un commis, d'un forgeron ou d'un manoeuvre en Grande-Bretagne ou au Canada. À partir de la fin du XVIII^{e} siècle, même les agents principaux furent choisis bien plus pour leurs qualités de comptables et de gestionnaires que pour leur capacité de marchander avec les Cris dits Homeguard ou pour leur connaissance des langues indigènes.

Le courage et la force d'âme des employés de la Compagnie ne sauraient être mis en doute, mais rien dans les registres de York Factory ne vient appuyer les affirmations récentes d'un auteur à l'effet que les traiteurs devaient «se rendre aux limites ou presque de l'endurance humaine»[1]. Les heures de travail à York n'étaient pas particulièrement longues pour l'époque et les employés de la Compagnie avaient plus de temps libres qu'on ne

l'imagine. Les salaires étaient en général assez élevés et comme la Compagnie offrait chambre et pension gratuites, ses employés avaient presque certainement plus d'argent à leur disposition que ceux qui occupaient des emplois semblables en Grande-Bretagne ou au Canada.

Les conditions matérielles à York étaient également loin d'être aussi primitives ou difficiles qu'on l'a dit. En combinant judicieusement produits et techniques autochtones et européens, les employés de la Compagnie apprirent à se vêtir et à se loger, sinon avec confort, du moins de façon efficace et sensée compte tenu de l'environnement. Leur régime alimentaire était sans doute monotone, mais il était le plus souvent adéquat et il soutient la comparaison à plusieurs égards avec celui des hommes de métier et des manoeuvres britanniques des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Si le scorbut constituait un problème à York, de 1790 à 1821 surtout, l'exploitation rationnelle des stocks de poissons après 1821 permit de contrôler cette maladie. La plupart des employés de York ne souffraient d'aucune carence nutritive et consommaient même de grandes quantités d'aliments considérés comme mets de luxe en Grande-Bretagne, tels la viande et la sauvagine.

Même si les habitants de York Factory étaient victimes de diverses maladies et si les accidents étaient fréquents, la santé générale au poste, du moins chez les employés de la Compagnie, était assez bonne. Le commerce des fourrures n'était pas une carrière particulièrement dangereuse et le taux de mortalité à York au XVIII^{e} siècle était comparable à celui des autres colonies de l'époque. Les médecins des postes n'étaient pas toujours très compétents, mais ils possédaient assez de connaissances pour traiter la plupart des maladies et des blessures auxquelles ils avaient affaire. En outre, à partir de la fin du XVIII^{e} siècle, la Compagnie instaura une série de réformes dans le domaines de l'alimentation, de la propreté et de l'exercice dans le but d'améliorer l'hygiène de la collectivité.

La meilleure preuve que les employés de la Compagnie n'avaient pas à se rendre aux limites de l'endurance humaine est sans doute qu'on arrivait année après année à recruter des hommes dans des régions comme les Orcades et le Bas-Canada où les conditions de vie dans le Nord-Ouest étaient bien connues. En fait, dès le milieu du XVIII^{e} siècle, même les critiques de la Compagnie furent forcés d'admettre, quoique avec une certaine incrédulité, que beaucoup d'employés aimaient leur travail et souhaitaient rester au service de leur employeur[2].

Les registres de York Factory révèlent certains faits surprenants jusqu'ici peu étudiés concernant la vie dans le commerce des fourrures. Ainsi, les habitants du poste avaient beaucoup de temps libres et s'adonnaient à des loisirs variés et animés. Leurs passe-temps ne se résumaient pas au brandy

et à la bagarre comme on l'a souvent affirmé. Les habitudes des employés de la Compagnie à l'égard de l'alcool en particulier doivent être examinées dans le contexte général de l'époque. Aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, en Grande-Bretagne comme ailleurs, l'ivrognerie était un phénomène sur lequel on avait tendance à fermer les yeux. Beaucoup d'employés de la Compagnie étaient sans doute portés à boire parfois de façon excessive, mais leur consommation globale d'alcool ne semble pas avoir été plus importante que celle de la majorité de leurs contemporains. De plus, les chiffres montrent que l'alcoolisme n'était pas une cause de décès importante à York Factory contrairement à ce qu'on croit généralement. En fait, les loisirs, à York, avaient un côté intellectuel surprenant. La bibliothèque du poste accueillait de nombreux employés avides de lecture, tandis que d'autres s'adonnaient à des activités littéraires ou scientifiques. La chasse, la pêche et le piégeage étaient évidemment à la fois des activités de travail et de loisir, mais les employés trouvaient aussi le temps de jouer au football, aux échecs, aux dames et aux cartes.

Un autre aspect trop souvent ignoré de la vie dans le commerce des fourrures se rapporte à la capacité des hommes de métier et des manoeuvres d'exercer un certain contrôle sur leur travail et d'exiger, individuellement et collectivement, des salaires supérieurs, de meilleures conditions de travail et de vie, ainsi que la réparation de certains torts. Les employés de la Compagnie étaient loin d'être impuissants face à leurs supérieurs. Ils utilisaient diverses tactiques variant de la menace de démission en bloc à des tentatives de nuire au recrutement dans leurs collectivités d'origine pour forcer la Compagnie et ses agents à répondre à leurs exigences au moins à l'occasion.

Les employés de la Compagnie étaient assujettis à de nombreuses mesures disciplinaires, y compris des amendes et des punitions corporelles; cependant, rien n'indique que ces mesures aient été considérées draconiennes ni qu'elles aient suscité ouvertement du ressentiment. La plupart des employés semblaient accepter que la Compagnie et ses agents aient le droit d'imposer la discipline et juger que c'était dans l'ordre des choses. De même, la structure hiérarchique de la société à York fut très rarement remise en question. Cependant, au milieu du XIX[e] siècle, York Factory était une petite collectivité de deux à trois cents habitants à peine. Même en comptant les Cris dits Homeguard et les femmes et les enfants des employés, et les différences de richesse et de pouvoir y étaient énormes. Entre 1840 et 1860 par exemple, la part annuelle moyenne des profits d'un chef de traite s'élevait à près de 350 livres, soit la moitié de ce que les chefs de poste recevaient[3]. Un chef de traite ou un chef de poste, grâce à leur

commission, gagnait de trois fois et demie à sept fois plus qu'un commis principal. L'écart entre le revenu des agents à commission et les salaires des hommes de métier et des manoeuvres était encore plus considérable. À la même époque, le salaire moyen des hommes de métier et des manoeuvres au service de la Compagnie variait de 20 à 25 livres par année, soit considérablement moins de dix pour cent du revenu des chefs de traite[4]. Le logement, la nourriture et même les loisirs étaient, comme le revenu, fonction du rang, compte tenu d'un système complexe de privilèges. Une certaine mobilité sociale était possible à York Factory à la fin du XVIII[e] siècle et au XIX[e] siècle, mais seuls quelques rares individus arrivèrent à passer du statut de serviteur à celui d'agent en raison de leur compétence ou de la durée de leur service. Ils constituent des exceptions dans une société aux règles rigides que personne ou presque ne songeait à remettre en question.

Selon Jennifer Brown, historienne renommée, la société de la pelleterie dans le Nord-Ouest était partiellement ou à demi-autonome et constituait une sorte d'hybride ayant des racines à la fois autochtones et européennes. Trop d'historiens ont négligé les emprunts culturels des traiteurs aux peuples indigènes, alors que l'impact de l'arrivée des Blancs sur les cultures indiennes a fait l'objet de nombreuses études. Il y a eu en fait des transferts culturels dans les deux sens et les observateurs contemporains ont souvent considéré l'adoption de nombreuses coutumes indigènes comme l'une des carctéristiques de la vie dans le monde de la pelleterie. Le révérend David Jones, missionnaire anglican de Rivière-Rouge, écrivait ce qui suit:

> *J'ai souvent été étonné de la dégénérescence stupéfiante [des traiteurs] qui ont adopté graduellement les habitudes de l'Indien. Le traiteur a vu que l'Indien se servait de filets de pêche de conception et d'utilisation particulières, et il les a adoptés; il a vu l'Indien dans son petit canot d'écorce de bouleau, et il l'a utilisé pour parcourir des centaines de milles; il a vu l'Indien préparer du pemmican pour se nourrir, et c'est ce que mangent aujourd'hui les classes laborieuses dans tout le pays. Bref, l'Européen a suivi les traces de l'Indien; il s'est mis à vivre de chasse, à voyager l'hiver en carrioles indiennes tirées par des chiens, à adopter la tenue vestimentaire de l'Indien et à faire bien d'autres choses du genre.*[5]

Jones avait tort de voir là un symptôme de dégradation. Au contraire, ce transfert culturel nous apparaît aujourd'hui comme une preuve de la vitalité des collectivités vouées au commerce des fourrures et de la capacité d'adaptation des traiteurs.

À York Factory, des échanges culturels semblables se produisirent aussi, mais les racines européennes ou britanniques de la société y étaient particulièrement solides. La main-d'oeuvre à York était en très grande majorité d'origine britannique et la collectivité qu'elle bâtit rappelait l'Angleterre de l'époque pré-industrielle dans ses modes et techniques de travail ainsi que dans sa structure sociale. York Factory était un établissement colonial qui dépendait fortement de la Grande-Bretagne sur les plans de l'économie et de la culture. Peut-être est-ce pour cette raison que Letitia Hargrave s'y sentit moins dépaysée qu'elle ne l'avait craint, du moins au début, qu'elle affirma qu'il s'agissait de «l'endroit le plus respectable du Territoire».

Lectures suggérées

Le meilleur ouvrage sur l'histoire générale de l'Ouest canadien jusqu'en 1870 reste celui de A.S. Morton, *A History of the Canadian West to 1870-71* (Toronto, University of Toronto Press, 1973), 2e édition, publié par Lewis G. Thomas. *The Canadian Prairies: A History* (Toronto, University of Toronto Press, 1984) de Gerald Friesen couvre une période beaucoup plus longue et met moins l'accent sur les années précédant 1870 que le livre de Morton; cependant, on y accorde beaucoup plus d'attention à l'histoire autochtone et on y intègre les principales conclusions révisionnistes de récents travaux d'érudition dans une langue vivante et agréable à lire. Les rapports entre la traite des fourrures et les débuts de l'histoire de l'Ouest canadien sont explorés dans *The Fur Trade and the Northwest to 1857* (Toronto, McClelland and Stewart, 1976) de E.E. Rich.

Il existe de nombreuses publications sur l'histoire de la Compagnie. E.E. Rich a publié un ouvrage long et fouillé intitulé *The History of the Hudson's Bay Company, 1670-1870* (Londres, Hudson's Bay Record Society, 1958-1959). Glyndwr William donne une version plus courte, mais néanmoins solidement documentée des faits dans «Highlights in the History of the First 200 Years of the Hudson's Bay Company», *The Beaver*, Outfit 301, n° 2 (automne 1970), p. 4 à 63. Le meilleur ouvrage de vulgarisation en la matière est *The Honourable Company* (Toronto, McClelland and Stewart, 1966) de Douglas MacKay. Le livre de Peter C. Newman intitulé *Company of Adventurers* (Toronto, Viking-Penguin Books, 1985) est un compte rendu vivant qui a connu un succès phénoménal auprès du public, mais les spécialistes de la traite des fourrures déplorent le caractère sensationnaliste de certaines des conclusions qui y apparaissent.

Le meilleur ouvrage d'histoire générale sur la traite des fourrures pratiquée par les Français dans l'Ouest est celui de W.J. Eccles, *The Canadian Frontier, 1534-1760* (New York, Holt, Rinehart and Winston, 1969). Il existe moins de volumes sur l'histoire de la Compagnie du Nord-Ouest.

Toutefois, l'un des meilleurs reste *Documents Relating to the North West Company*, publié par W.S. Wallace (Toronto, Champlain Society, 1934). Marjorie Wilkins Campbell a écrit un ouvrage plus populaire, mais néanmoins fort utile, qui s'intitule *The North West Company* (Toronto, MacMillan, 1957).

Le rôle des femmes dans le commerce des fourrures, ainsi que l'importance de la famille et des liens familiaux ont enfin été étudiés dans deux excellents ouvrages d'histoire sociale: celui de Sylvia Van Kirk, *«Many Tender Ties»: Women in Fur Trade Society in Western Canada, 1670-1870* (Winnipeg, Watson and Dwyer, 1980), et celui de Jennifer S. Brown, *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country* (Vancouver, University of British Columbia Press, 1980). Personne n'a encore étudié à fond le rôle des Cris dits Homeguard à York Factory. Cependant, pour avoir une idée des rapports qui existaient entre les traiteurs et un autre groupe de Cris, ceux de l'est de la baie James, on peut consulter le livre de Daniel Francis et Toby Morantz intitulé *Partners in Furs: A History of the Fur Trade in Eastern James Bay 1600-1870* (Montréal et Kinston, Presses des universités McGill et Queen's, 1983). Le livre de Donald Freeman et Arthur Ray, *«Give Us Good Measure»: An Economic Analysis of Relations between the Indians and the Hudson's Bay Company before 1763* (Toronto, University of Toronto Press, 1978) couvre une période antérieure à cette étude, mais s'avère une source précieuse de renseignements sur l'histoire des autochthones. L'étude précédente d'Arthur Ray, *Indians in the Fur Trade: Their Role as Trappers, Hunters and Middlemen in the Lands Southwest of Hudson Bay, 1660-1870* (Toronto, University of Toronto Press, 1974), couvre une période beaucoup plus longue et contient de nombreux renseignements intéressants sur la traite et sur les rapports commerciaux à York Factory.

Environnement Canada, Service canadien des parcs a produit de nombreuses études sur York Factory, y compris des rapports sur la structure, l'utilisation des terres et les fouilles archéologiques. Les chercheurs intéressés peuvent s'adresser à Publications de recherche, Environnement Canada, Service canadien des parcs, 1600 Liverpool Court, Ottawa, Ontario K1A 0H3, afin d'obtenir de l'information sur les manuscrits et les microfiches offerts.

Certains comptes rendus d'époque de la vie à York Factory ont été publiés et toute personne qui s'intéresse à l'histoire sociale de la traite des fourrures ferait bien de commencer par ce qui intéressait les traiteurs eux-mêmes. Pour la période de 1789 à 1870, les meilleures sources sont: *Hudson Bay, or Everyday Life in the Wilds of North American During Six Years Residence in the Territories of the Hon. Hudson Bay Company* (Hurtig, 1972), de R.M. Ballantyne; *Narrative, 1784-1812* (Toronto, Champlain Society, 1962), de David Thompson publié par Richard Glover; *The Letters of Letitia Hargrave* (Toronto, Champlain Society, 1947), de Letitia Hargrave publié

par Margaret Arnett MacLeod; et *The Hargrave Correspondence, 1821-1843* (Toronto, Champlain Society, 1938) de James Hargrave, publié par G.P. de T. Glazebook.

Enfin, les lecteurs trouveront beaucoup d'articles intéressants sur l'histoire de York Factory et des autres postes du genre dans *The Beaver*. Ces articles écrits dans un style populaire et accessible présentent souvent les résultats des plus récentes recherches sur la traite des fourrures. Par ailleurs, le *Dictionnaire biographique du Canada* (Québec, Presses de l'université Laval, 1966-) et *L'encyclopédie canadienne* (Montréal, Stanké, 1986) contiennent des renseignements sur les personnages et les événements associés à l'histoire de York Factory.

Notes

Introduction

1 Eric Ross, *Beyond the River and the Bay*... (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1970), p. 32.

Brève histoire de York Factory jusqu'à 1870

1 Voir par exemple Paul Clifford Thistle, *Indian-European Trade Relations in the Lower Saskatchewan River Region to 1840*, (Winnipeg, Univ. of Manitoba Press, 1986), p. 3; Victor P. Lytwyn, «York Factory Native Ethnohistory: A Literature Review and Assessment of Source Material», Rapports sur microfiches, n° 162, Parcs Canada, Ottawa, 1984, p. 14-19.

2 Daniel Francis et Toby Morantz, *Partners In Furs: A History of the Fur Trade in Eastern James Bay, 1600-1870* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's Univ. Press, 1983) (ci-après *Partners in Furs*), p. 16-17.

3 Il semble que le nom «York Factory» remonte au début du XVIII[e] siècle. Les mots «fort» et «factory» s'employaient souvent l'un pour l'autre et l'on saisit mal la distinction, si distinction il y avait, que la Compagnie sous-entendait en employant l'un ou l'autre. Au XVIII[e] siècle, le mot «factory» n'avait pas forcément le sens d'usine ou de fabrique; il s'utilisait pour désigner les stations outre-mer des compagnies marchandes. Pour ceux qui étaient au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, il en est venu à désigner par convention les deux principaux postes de la baie, Moose et York, en leur conférant la qualité de factorerie, ce qui était peut-être révélateur de leur plus grande importance commerciale et administrative.

4 William Lewis Morton, *Manitoba, A History* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1961), p. 12.

5 Il existe plusieurs relations de cette période trouble. On peut trouver un sommaire des principaux événements dans Douglas MacKay, *The Honourable Company: A History of the Hudson's Bay Company* (Toronto, McClelland and Stewart, 1966), p. 47-56. Pour plus de détails sur l'identité des bâtisseurs de forts, sur les endroits où ils étaient à l'oeuvre, puis sur ceux qui capturaient les forts et les moyens qu'ils employaient, on peut lire avec profit Joseph Burn Tyrrell, éd., *Documents Relating to the Early History of Hudson Bay* (Toronto, Champlain Society, 1931), p. 1 à 34.

6 Voir Arthur J. Ray et Donald B. Freeman, *«Give Us Good Measure»: An Economic Analysis of Relations between the Indians and the Hudson's Bay Company before 1763* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1978), p. 34, fig. 4.

7 Voir Arthur J. Ray, *Indians in the Fur Trade: Their Role as Trappers, Hunters, and Middlemen in the Lands Southwest of Hudson Bay, 1660-1870* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1974), p. 52. fig. 16.

8 Joseph Robson, *An Account of Six Years Residence in Hudson's Bay, from 1733 to 1736 and 1744 to 1747*, réimpr. de l'éd. de 1752 (New York, Johnson Reprint, 1965), p. 6.

9 Ces rajustements et les problèmes qu'ils créèrent sont analysés dans Richard Gilchrist Glover, «The Difficulties of the Hudson's Bay Company's Penetration of the West», *Canadian Historical Review*, vol. 29, n° 3 (sept. 1948), p. 240-254.

10 Les travaux de construction à York Factory entre 1789 et 1821 sont décrits en détails dans Bruce F. Donaldson, «York Factory: A Land-Use History», Travail inédit, n° 444, Parcs Canada, Ottawa, 1981 (ci-après «Land-Use»), p. 17-42.

11 Ibid., p. 33.

12 Les travaux de construction effectués à York entre 1821 et 1870 sont traités dans ibid., p. 43-75.

13 Le rôle important que jouèrent les chemins de fer et les vapeurs américains dans le processus de rupture de l'isolement relatif dans lequel se trouvait l'Ouest canadien est traité plus en profondeur dans Alvin Charles Gluek, *Minnesota and the Manifest Destiny of The Canadian Nortwest: A Study in Canadian-American Relations* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1965).

14 Eric Ross, *Beyond the River and the Bay*... (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1970), p. 96.

15 Peter Cecil Bailey, *Leisure and Class in Victorian England: Rational Recreation and the Contest for Control, 1830-1885* (Londres, Routledge and Kegan Paul, 1978) (ci-après *Leisure and Class*), p. 1.

Structure sociale et rapports sociaux

1 Voir, par exemple, Andrew Graham, *Observations on Hudson's Bay, 1767-91*, Glyndwr Williams, éd. (Londres, Hudson's Bay Record Society, 1969) (ci-après *Observations*), p. 242-330; Joseph Robson, *An Account of Six Years Residence in Hudson's-Bay, from 1733 to 1736 and 1744 to 1747*, réimpr. de l'éd. de 1752 (New York, Johnson Reprint, 1965), p. 9-84; Edward Umfreville, *The Present State of Hudson's Bay*..., éd. et intr. de W. Stewart Wallace (Toronto, Ryerson Press, 1954) (ci-après *Present State*) p. 6-15, 33-65. Tous ces ouvrages traitent de la vie dans les postes de la Compagnie de la baie d'Hudson. D'autres compagnies de traite des pelleteries avaient elles aussi leurs auteurs.

2 Les écrits de Jennifer Brown, Sylvia Van Kirk, Frits Pannekoek et John Foster dominent cette approche. La notion de «société de la pelleterie» a été quelque peu critiquée par d'autres érudits. En fait, il ne s'agit pas tant de savoir si le commerce des fourrures était une entreprise «socio-culturelle» autant que commerciale — cela n'est guère discutable — que d'en arriver à une définition de ce qu'était la société de la pelleterie. Il a été souligné qu'il y a eu de nombreuses variétés de traite des fourrures pratiquées par différentes compagnies de différents pays, avec différents groupes autochtones dans différentes régions. Malheureusement, le travail accompli à ce jour a essentiellement porté sur des sources de la Compagnie de la baie d'Hudson et, dans une moindre mesure, de la Compagnie du Nord-Ouest, sources qui, bien sûr, reflètent presque exclusivement les préoccupations et les réflexions des agents de ces dernières; il se peut alors que le portrait qu'elles brossent de la société de la pelleterie soit élitiste et étroit. Voir Francis et Morantz, *Partners in Furs*, spécialement la page 167; et Adrian Tanner, «The End of Fur Trade History», *Queen's Quarterly*, vol. 90, n° 1 (printemps 1983), p. 176-191.

Pour les besoins de la présente étude, on peut passer rapidement sur la signification exacte de la notion de «société de la pelleterie». C'est une expression que nous employons à l'occasion pour éviter de recourir à une terminologie plus lourde, ce qui ne signifie pas qu'il n'y a pas de différences notables dans le commerce des pelleteries tel qu'il se pratiquait en différents endroits, même s'il était le fait d'une même compagnie. La vie à York n'était pas exactement comparable à la vie au lac à la Pluie. Il ne faut pas croire que les grandes caractéristiques de la société de York, que cette étude tente de reconstituer, se retrouvraient identiques dans d'autres collectivités vouées au commerce des fourrures, ni même dans d'autres postes de la Compagnie de la baie d'Hudson.

3 Pour ce qui est du type de société envisagé par les agents et par le comité de Londres de la Compagnie de la baie d'Hudson, en tout cas. Certains auteurs, et notamment Jennifer Brown dans *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country* (Vancouver, Univ. of British Columbia Press, 1980) (ci-après *Strangers in Blood*) ont signalé que les hommes de la Compagnie du Nord-Ouest et ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson avaient une vision différente de l'organisation sociale, que reflétait en partie le schème de recrutement et le personnel différents des deux compagnies.

4 Letitia (Mactavish) Hargrave, *The Letters of Letitia Hargrave*, éd. et intr. de Margaret Arnett MacLeod (Toronto, Champlain Society, 1947) (ci-après *Letters*), p. 246. Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish Sr., 30 octobre 1849.

5 Certains auteurs estiment que l'on doit expliquer le fait que les distinctions sociales étaient préservées et même officiellement encouragées dans les collectivités de la pelleterie et qu'il existait dans les postes un système de rangs. Le nivellement que certains ont observé dans la société de la zone pionnière semble s'être exprimé avec faiblesse dans le monde du commerce des fourrures. Philip Goldring, dans «Papers on the Labour System of the Hudson's Bay Company, 1821-1900: Volume II» (Travail inédit, n° 412, Parcs Canada, Ottawa, 1980 [ci-après «Papers: Vol. II»], p. 37), soutient que ces collectivités de la pelleterie étaient «suffisamment loin, *au-delà* de la frontière, pour échapper à son influence démocratisante». Pour sa part, Sylvia Van Kirk donne à penser que la zone pionnière au Canada différait de la zone pionnière américaine sur le plan de l'importance de la hiérarchie et de la «classe»; elle fonde son opinion sur W.J. Eccles, *The Canadian Frontier, 1534-1760* (New York, Holt, Rinehart and Winston, 1969). Voir Sylvia Van Kirk, *«Many Tender Ties»: Women in Fur Trade Society in Western Canada* (Winnipeg, Watson and Dwyer) (ci-après *Many Tender Ties*), p. 9, 256. Il se peut bien cependant que nulle explication particulière de la nature hiérarchique des collectivités des postes ne soit nécessaire. William McNeil a soutenu que les zones pionnières n'ont pas forcément une influence égalisatrice. Il affirme plutôt que, «étant donné la préférence de la plupart des être humains pour le sûr et le coutumier, les changements sociaux fondamentaux ne surviennent, dans les établissements des zones pionnières, que lorsque les «institutions reçues... cessent de bien fonctionner». Voir William H. McNeil, *The Great Frontier: Freedom and Hierarchy in Modern Times* (Princeton, Princeton Univ. Press, 1983), notamment les pages 9-10.

6 L'emploi de ces mots fait l'objet d'une analyse assez détaillée dans Goldring, «Papers: Vol. II», p. 37-39.

7 L'étude des compagnons de repas dans les postes comme York mériterait à elle seule un ouvrage savant. En 1822, les guides et les interprètes étaient expressément exclus du réfectoire des agents par un ordre du conseil du Nord. Leur supériorité par rapport aux serviteurs ordinaires était toutefois reconnue par le fait qu'ils avaient droit à leur propre

réfectoire. Canada, Archives nationales, Division des manuscrits, MG20, Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson (ci-après ACBH), B.239/k/1, fol. 17d, procès-verbal de la réunion du conseil, 1822, pièce 104. Lorsqu'une personne n'ayant pas droit à ce privilège se trouvait accidentellement ou par mégarde admise au réfectoire des agents, on veillait à ce que l'erreur ne se répète pas.

> *Neil McDonald, engagé à titre de gouvernail auprès du capitaine [Franklin], a été admis à la table à cet endroit [York] du fait que nous ne savions exactement quelle était sa position lorsqu'il mit pied à terre, mais il vous sera facile d'éviter de le convier à votre table, à laquelle, je crois, il ne peut revendiquer d'être admis...*

ACBH, B.239/b/88b, p. 12, John George McTavish à James Leith, 1er septembre 1824. L'admission au réfectoire des agents et l'accueil que l'on y réservait à ceux qui y prénétraient servaient parfois, en-dehors de toute subtilité, à mettre certains visiteurs et les nouveaux employés à leur place dans l'échelle sociale. John MacLeod, apprenti commis qui faisait partie du groupe qui, avec Miles Macdonell, faisait route vers la rivière Rouge en 1811, raconta que lui et ses compagnons reçurent un «accueil froid et hautain» et qu'ils durent dîner dans les cuisines des restes de la table du gouverneur. Manitoba, Archives provinciales (ci-après APM), MG1, D5, journal de John MacLeod, p. 1-2. Quelques années plus tard, le lieutenant Chappell de la Royal Navy fut accueilli au son des cornemuses par une garde d'honneur et il eut droit à un énorme festin composé de langues de bison et de venaison. Edward Chappell, *Narrative of a Voyage to Hudson's Bay in His Majesty's Ship* Rosamond *Containing some Account of the North-Eastern Coast of America and of the Tribes Inhabiting that Remote Region*, réimpr. de l'éd. de 1817 (Toronto, Coles Publishing, 1970), p. 184.

8 On trouvera une présentation plus détaillée des pouvoirs et des prérogatives des agents à commission dans Goldring, «Papers: Vol II», p. 39-41.

9 L. Hargrave, *Lettres*, p. 205, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish Sr., 5 septembre 1845.

10 Dans les années 1840, Robert Wilson était la tête de Turc du réfectoire des agents à York; plus que toute autre chose, il était perçu comme un personnage comique en raison de ses antécédents d'homme de métier. Ibid., p. 86-87, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 1er décembre 1840.

11 «Milieu» est le nom donné à ceux qui avaient pour fonction d'actionner les avirons de la partie centrale du canot ou du bateau. À la différence de l'avant et du gouvernail, ils n'avaient guère d'autre responsabilité que de ramer lorsqu'on leur en donnait l'ordre.

12 Comme pour tous les autres employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, à l'exception peut-être des agents à commission, le salaire des manoeuvres et des milieux connut une augmentation au cours du XIXe siècle. La question de leur rémunération est traitée plus en détail dans Goldring, «Papers: Vol. II», p. 174-175.

13 Ibid. p. 169.

14 La résolution de 1822 du conseil du Nord d'exclure les guides et les interprètes du réfectoire des agents à York n'a aucun sens à moins que jusque-là ils aient à l'occasion mangé avec les agents.

15 Goldring, «Papers: Vol. II», p. 235.

16 En 1829-1830, après la réorganisation des fonctions de York Factory à laquelle procéda George Simpson et dans le sens de ses tentatives pour faire de York un centre de production artisanale, ils représentèrent près de 47 p. 100 de la population totale des serviteurs, mais c'était là un cas extrême.

17 Voir Goldring, «Papers: Vol. II», p. 186-215.

18 Peter Laslett, *The World We Have Lost: England Before the Industrial Age* (New York, Charles Scribner's Sons, 1971), p. 23.

19 Goldring, «Papers: Vol. II», p. 37.

20 L'emploi des mots «agents» et «hommes» à la Compagnie de la baie d'Hudson et la chaîne de commandement presque militaire des postes de traite amena beaucoup d'historiens à comparer le service de la Compagnie au service militaire. Le «monachisme militaire» était peut-être l'idéal que recherchait le comité de Londres, mais il reste que la «semi-autonomie» qui caractérisait la vie dans le monde de la pelleterie interdisait toute application stricte du monachisme ou de la discipline militaires. Brown, *Strangers in Blood* p. 11-18. Certains historiens soutiennent que, au cours du XVIII[e] siècle, le service de la Compagnie s'est dépouillé de plus en plus de son caractère militaire pour endosser celui d'une vaste «famille», ce qui, suggère Peter Laslett, était l'unité économique et sociale de base dans l'Angleterre pré-industrielle. Ibid., p. 20-22 et Sylvia Van Kirk, «Fur Trade Social History: Some Recent Trends», dans Carol Judd et Arthur Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1980), p. 161-162. Ce serait aller un peu trop loin que de prétendre que le régiment britannique et la «famille» de Laslett soient des reflets concurrents de la société de la pelleterie, puisque tous deux n'ont été utilisés que dans un sens essentiellement descriptif par les historiens de la pelleterie. Ils n'en constituent pas moins les deux modèles les plus couramment évoqués de la façon dont était structurée la société de la pelleterie.

Aucune des deux expressions ne décrit parfaitement York Factory. York ne formait pas une seule grande «famille» même au sens extrêmement large que Laslett donnait à ce terme. Les chefs de poste ont pu remplir des fonctions quasi paternelles comme le maître boulanger de Laslett, mais uniquement avec les apprentis commis et les agents subalternes qui avaient accès à leur réfectoire. Pour l'apprenti ferblantier de York Factory, le patriarche, si patriarche il y avait, était le ferblantier et sa famille était composée des autres apprentis et des hommes de métier qu'il fréquentait. Un poste comme York Factory ressemblait beaucoup plus aux villages anglais que Laslett décrit comme étant des collectivités de familles séparées qu'à la boulangerie de Londres qu'il évoque pour illustrer sa conception de la famille de l'ère pré-industrielle. En outre, la société de la pelleterie présentait toute une gamme de rangs que les particuliers occupaient pour des périodes plus ou moins longues, à la différence de l'engagement à long terme envers le groupe et la collectivité que Laslett observait dans l'Angleterre pré-industrielle. Peter Laslett, *The World We Have Lost: England Before the Industrial Age* (New York, Charles Scribner's Sons, 1971), p. 1-22.

À cet égard au moins, les collectivités de la pelleterie présentaient une ressemblance avec les institutions militaires. Ce que les deux modèles illustrent à coup sûr, c'est que la société de la pelleterie n'était pas tant une société de classes qu'une société de rangs et de statut, à caractère pré-industriel et aux distinctions d'une complexité infinie.

21 Van Kirk, *Many Tender Ties*, p. 201-230; Frits Pannekoek, «The Rev. James Evans and the Social Antagonisms of Fur Trade Society, 1840-1846», dans *Religion and Society in the Prairie West*, Richard Allen, éd., Canadian Plains Research Center (Regina, Université de Regina, 1974), p. 11; John McLean *John McLean's Notes of a Twenty-Five Year's Service in the Hudson's Bay Territory*, W.S. Wallace, éd. (Toronto, Champlain Society, 1932), p. 383-390.

22 Pour un article récent adoptant cette approche, voir Carol Judd, «'Mixt Bands of Many Nations': 1821-70», dans Carol M. Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference* (Toronto, Univ. of Toronto, Press, 1980), p. 127-146. Ce genre d'analyse des serviteurs de la Compagnie en fonction de leur lieu d'origine constitue souvent un intéressant travail de détective de l'histoire, mais il semble reposer sur une hypothèse dont la validité n'a pas été démontrée, à savoir que le lieu d'origine infléchissait effectivement le comportement. Que George Simpson et d'autres agents aient pensé que les Orcadiens étaient frugaux n'entraînait pas qu'ils l'étaient vraiment. En fait, dans la plupart des autres écrits sur l'histoire, il est maintenant rare que l'on invoque l'argument du «caractère national», qui s'est si souvent révélé faux. Il se peut que les Canadiens aient été robustes et les Orcadiens dociles, mais c'est là un genre d'affirmation qui exige la plus grande prudence tant que la recherche n'est pas à même de la corroborer.

23 Cité dans Goldring, «Papers: Vol. II», p. 37.

24 ACBH, A.11/117, fol. 52, William Walker au comité de Londres, 25 juillet 1790; ibid., B.239/a/90, fol. 27-28, 4 mars 1790. Les mentions de ce genre d'hostilité entre employés aux antécédents différents ne sont pas rares dans les registres de la pelleterie. La plus spectaculaire peut-être de ces mentions fait état de l'agression brutale dont furent victimes le Jour de l'An 1811, quelques Orcadiens, de la part d'un groupe d'Irlandais qui faisaient partie du groupe de Miles Macdonell. Canada, Archives nationales, Division des manuscrits (ci-après AN), MG 19, E1, Thomas Douglas, Lord Selkirk, vol. 1, p. 260, 267-268.

25 Cité dans John Nicks, «Orkneymen in the HBC, 1780-1821», dans Carol M. Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1980), p. 102.

26 Voir, par exemple, ACBH, B.239/a/89 fol. 35, 18 juillet 1789. Que les serviteurs anglais aient manifesté une plus grande propension à exiger le respect de ce qu'ils considéraient être leurs droits que les Orcadiens ou autres n'aurait pas eu de quoi surprendre les observateurs contemporains de la société anglaise. Au cours du XVIIIe siècle, les classes laborieuses d'Angleterre avaient acquis la réputation méritée d'être dotées d'une grande conscience politique et d'un goût pour la dissidence sociale et politique. Faisant preuve d'une incroyable myopie historique, un Français qui avait été témoin des émeutes déclenchées par Gordon en 1780 observait que de telles «terreurs et alarmes» seraient inconcevables à Paris, ville si bien policée par comparaison avec Londres. La longue tradition de radicalisme chez les hommes de métier et les manoeuvres en Angleterre est analysée dans de nombreuses sources, notamment George F. Rudé, *Paris and London in the 18th Century; Studies in Popular Protest* (Londres, Fontana/Collins, 1974), et Edward Palmer Thompson, *The Making of the English Working Class* (Harmondsworth, R.-U., Penguin, 1968), en particulier les parties 1 et 3.

27 Comme nous l'avons mentionné plus haut, c'était là l'impression générale que les Orcadiens, comme groupe, faisaient aux agents de la Compagnie. Les particuliers orcadiens n'étaient souvent, ni sobres, ni frugaux, ni dociles, et il y a peut-être lieu de revoir cette image générale des Orcadiens au service de la Compagnie de la baie d'Hudson.

28 Carol Judd, «'Mixt Bands of Many Nations': 1821-70», dans Carol M. Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1980), p. 135.

29 Ibid., p. 131. Comme on le verra dans le chapitre consacré au travail, cliques et cabales se formaient néanmoins et elles ne se découpaient pas toujours suivant l'origine ethnique

de ceux qui les composaient. Les employés de la Compagnie furent parfois capables d'obtenir des concessions de la Compagnie et de défendre leurs droits.

30 ACBH, B.239/a/123, fol. 17d, 18, 6 et 7 mars 1816; ibid., fol. 22d, 17 et 20 avril 1816; ibid., fol. 27, 22 mai 1816.

31 ACBH, B.239/a/97, fol. 27d, 3 juillet 1795; ibid., fol. 34, 31 août 1795; B. 239/a/99, fol. 14d, 31 mai 1796; ibid., fol. 16, 16 juin 1796; ibid., fol. 21d, 17 juillet 1796; ibid., fol. 21d, 17 juillet 1796; B.239/a/100, fol. 35d, 11 septembre 1797.

32 Exception faite de James Knight au début du XVIII[e] siècle et plus tard de Duncan Finlayson et Donald A. Smith, les agents de la Compagnie n'avaient aucune chance de faire partie de la véritable élite de la Compagnie de la baie d'Hudson (le comité de Londres). À la différence des agents de la Compagnie du Nord-Ouest, qui pouvaient aspirer un partenariat, les agents à commission de la Compagnie de la baie d'Hudson n'étaient rien d'autre, vu de Londres et malgré l'immensité du territoire qu'ils administraient dans la Terre du Rupert, que des employés prospères. Cet ensemble de rapports sociaux est illustré dans Brown, *Strangers in Blood*, p. 46.

33 ACBH, B.239/b/83, fol. 5d-6, Miles Macdonell à William Auld, 4 décembre 1812. Auld n'était pas agent à commission (ce rang ne fit son apparition qu'après 1821), mais son poste était analogue à celui de chef de poste.

34 Dr John Sebastian Helmcken, *The Reminiscences of Doctor John Sebastian Helmcken*, Dorothy Blakey Smith, éd., intr. de W. Kaye Lamb (Vancouver, Univ. of British Columbia Press, 1975) (ci-après *Reminiscences*) p. 95.

35 Goldring, «Papers: Vol. II», p. 47.

36 George Simpson McTabish, *Behind the Palisades: An Autobiography* (Sidney C.-B., E. Gurd, [1963]) (ci-après *Behind the Palisades*), p. 30.

37 ACBH, B.239/a/90, fol. 38d-39.

38 Ce qui ne veut pas dire que la seule façon d'administrer les hommes consistait à menacer ses subordonnés ou à leur administrer des coups de poing et des coups de pied. On partait toutefois du principe que c'était là l'une des prérogatives du rang dans les collectivités de la pelleterie, et que son existence était nécessaire.

39 ACBH, B.239/a/126, fol. 27-27d, 22 mai 1819. Voir aussi plus loin, au chapitre «Le travail».

40 L. Hargrave, *Letters*, p. 132, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish Sr., 2 décembre 1842.

> *C'est avec beaucoup de regret que j'apprends par votre dernière lettre que des actes d'agression et de violence personnelle vous ont opposé à Donald McLean (l'un de vos serviteurs). J'ai le devoir de vous informer que l'Honorable Compagnie réprouve fortement ce genre de situation et qu'elle a émis instructions sur instructions pour le prévenir. En fait, je ne considère guère que la violence soit nécessaire pour maintenir la discipline, dans la plupart des cas, car un châtiment exemplaire et fort approprié sous la forme d'une amende conforme aux stipulations du contrat que le serviteur fautif a signé est déjà prévu pour les cas de négligence dans l'accomplissement du devoir et de refus mutin de s'en acquitter.*

ACBH, B.239/a/96, fol. 33, James Hargrave à William McKay [lac à la Truite], 4 mars 1845.

41 R.M. Ballantyne devait connaître le succès en tant qu'auteur de romans pour les garçons, mais ses compétences de commis furent souvent mises en doute durant son séjour à York. L. Hargrave, *Letters*, p. 162, Letitia Hargrave à Florence Mactavish, 10 septembre 1843.

42 Ibid., p. 94, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish Sr., 20 février 1841.

43 ACBH, B.239/a/100, fol. 16d-17, 27 mars 1797. Il est fort possible qu'on ait eu moins recours aux châtiments corporels dans les postes comme York que dans les brigades ou dans les régions plus éloignées, comme la Nouvelle-Calédonie, où la flagellation ou une forme équivalente de châtiment ont probablement survécu jusqu'au XIX[e] siècle.

44 ACBH, B.239/k/1, fol. 81-81d, procès-verbal de la réunion du conseil, 1825, article 135.

45 Étant donné que cette forme de châtiment était la réponse à la désobéissance aux ordres, probablement comme suite à une querelle, quelques heures passées dans le hangar aux bateaux menottes aux mains devaient être fort efficaces pour refroidir les ardeurs de l'une des parties au moins. Rares étaient ceux qui étaient enfermés pour longtemps. Souvent le châtiment ne durait guère plus de quelques heures. Voir par exemple ACBH, B.239/a/120, fol. 17d, 8 avril 1813, ou fol. 27, 21 juillet 1813.

46 ACBH, B.239/b/82, fol. 36d-37, W.H. Cook à J. Swain, 20 juillet 1812.

47 Voir par exemple ACBH, B.239/b/93, fol. 15, James Hargrave à Robert Harding, 9 juillet 1838.

48 ACBH, A.11/117, fol. 160, comité de Londres à William Tomison et au conseil, 25 mai 1792.

49 ACBH, B.239/b/78, fol. 30d, lettre annuelle à York Factory, 28 mai 1800.

50 Voir par exemple ACBH, B.239/b/78, fol. 36, lettre annuelle à York Factory, 20 mai 1801.

51 Le chef de traite John Spencer, par exemple, se vit imposer une amende de 20 livres en 1826 pour l'achat inutile de 20 sacs de pemmican. ACBH, B.239/K/1, fol. 103d-104, Procès-verbal de la réunion du conseil, 1826.

53 ACBH, A.6/18, p. 253-254, gouverneur et comité à Thomas Thomas, 4 janvier 1815.

54 Les vrais éléments perturbateurs ou les incompétents pouvaient être renvoyés avant la fin de leur service dans les rares cas où l'on estimait qu'il reviendrait plus cher de les garder que de les renvoyer. Le ferblantier Robert Beith fut rapatrié un an avant la fin de son contrat parce qu'il était une «brute» et un «médiocre homme de métier» et parce que cela permettait d'économiser les 35 livres de son salaire annuel. L. Hargrave, *Letters*, p. 152, Letitia Hargrave à Dugald Mactavish Sr., 9 septembre 1843.

55 ACBH, A.6/20, fol. 53d-54, comité de Londres à William Williams, George Simpson et Andrew Bulger, 1[er] juin 1822.

56 ACBH, B.239/k/3, p. 94-95, procès-verbal de la réunion du conseil, 1854, résolution 7.

57 Voir ACBH, B.239/b/78, fol. 440-444d, lettre annuelle à York Factory, mai 1803.

58 ACBH, B.239/a/99, fol. 8d-9, 22 février 1796.

59 Ibid., fol. 16d, 19 juin 1796; fol. 19, 7 juillet 1796; fol. 19d., 7 juillet 1796.

60 L. Hargrave, *Letters*, p. 176, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish Sr., 14 septembre 1843. La religion fondée par Abishabis est décrite plus en détail dans Francis et Morantz, *Partners in Furs*, p. 165-166, et Jennifer S.H. Brown, «The Track to Heaven: The Hudson Bay Cree Religious Movement of 1843», dans Algonquian Conference (13[e], 1981, Ontario Institute for Studies in Education), *Papers of the Thirteenth Algonquian Conference*, William Cowan éd., Ottawa, Carleton Univ. Press, 1982, p. 56-63.

61 Voir ACBH, B.239/b/105, fol. 77d., James Hargrave à George Simpson, 27 février 1858; fol. 79, James Hargrave à John Cromartie, 8 mars 1858; fol. 103d, James Clare à George Simpson, 16 août 1858.

62 On peut retracer l'emprisonnement d'Atasawapoh à York dans les inscriptions régulières au journal, dans ACBH, B.239/a/154 et B.239/a/155.

63 ACBH, B.239/b/94, fol. 50, James Hargrave à Alexander Christie, 23 juillet 1842.

64 ACBH, B.239/a/92, fol. 3-3d, 5 octobre 1791.

65 Voir par exemple ACBH, B.239/b/107, fol. 38, James Clare à Thomas Fraser, 17 septembre 1859.

66 ACBH, B.239/b/78, fol. 36d-37, lettre annuelle à York Factory, 20 mai 1801.

67 AN, MG19, D23, «Unfinished Journal of a Clerk [James Hargrave]», p. 8, 6 novembre 1828.

68 Les taux de rémunération des particuliers occupés à différents emplois pour le compte de la Compagnie de la baie d'Hudson sont abordés plus en détail dans Goldring, «Papers: Vol. II».

69 L. Hargrave, *Letters*, p. 130, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish Sr., 2 décembre 1842.

70 John Nicks, «Orkneymen in the HBC, 1780-1821», dans Carol M. Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference* (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1980), p. 121-122.

71 Ibid.; Philip Goldring, «Lewis and the Hudson's Bay Company in the Nineteenth Century», *Scottish Studies*, vol. 24 (1980), p. 32; Allan Greer, «Fur Trade Labour and Lower Canadian Agrarian Structures», [Société historique du Canada], *Historical Papers/Communications historiques* (1981), p. 197-214.

72 Philip Goldring, «Papers on the Labour System of Hudson's Bay Company, 1821-1900: Volume I», Travail inédit, n° 362, Parcs Canada, Ottawa, 1979 (ci-après «Papers: Vol. I»), p. 73-75. L'expérience moyenne variait entre un minimum de 6,5 années en 1865 et un maximum de 10,53 années en 1830.

73 Dans les années qui servent d'échantillon à Goldring, la longueur médiane du service était toujours inférieure à la moyenne, ce qui indiquerait que quelques particuliers aux états de service extrêmement longs faisaient monter la moyenne.

74 Après 1821, la Compagnie révisa son système de tenue des dossiers et ceux du personnel des postes comme York Factory furent tenus de façon plus systématique. Rien n'a été fait pour tenter d'utiliser les dossiers des employés de la période antérieure à 1821, et ce, pour plusieurs raisons. Les dossiers sont incomplets et ne renferment souvent nulle indication de la paroisse natale des serviteurs, ni de la durée de leur service. Il est également difficile de déterminer qui était domicilié à York Factory. Beaucoup de listes du personnel des années 1780 et 1790 portent le nom de tous les employés du district de York Factory, y compris ceux des postes secondaires, et pas seulement de la factorerie elle-même.

75 L'étroite correspondance qui exite entre l'effectif de York et l'effectif total de la Compagnie est visible lorsque l'on compare les figures 10 et 11 et les tableaux 2.1 et 3.2.1 dans Goldring, «Papers: Vol. I», p. 33 et 71.

76 Ibid., p. 65, 85, fig. 3.1.1 et 4.1.1.

Le travail

1 Des moulins à vent et à eau furent construits dans le Nord-Ouest à Rivière-Rouge et dans certaines missions, mais ils avaient peu à voir avec le commerce des pelleteries. Dans les plaines, on pouvait faire appel au cheval pour le transport, mais à York, seuls les chiens et les boeufs servaient de substituts à l'homme pour le travail qui exigeait du muscle. La meilleure application de la vapeur aux tâches entourant le commerce des fourrures était son emploi par les constructeurs de bateaux et les charpentiers pour fléchir le bois. Voir par exemple ACBH, B.239/a/109, fol. 6, 14 novembre 1803.

2 ACBH, B.239/c/3, fol. 329, Robert Gill à James Hargrave, 1er février 1844.

3 Le rendement des scieurs de bois, par exemple, était normalement calculé à la fin de la saison de coupe d'hiver. Il y avait tant de variables qui influaient sur le rendement (des conditions climatiques à la distance qu'il fallait parcourir pour aller couper le bois) qu'il n'existait pas de moyen facile de juger de l'effort des hommes envoyés dans les bois. Tout ce que pouvaient faire les agents, c'était d'espérer que l'approvisionnement serait suffisant pour les besoins en bois de construction et en bois de chauffage de l'année suivante.

4 Si l'on en croit E.P. Thompson, on retrouve cette alternance d'oisiveté suivie d'effort intense «partout où les hommes ont la maîtrise de leur vie professionnelle». Thompson donne à penser qu'il s'agit là du rythme «naturel» du travail de l'homme. Voir Edward Palmer Thompson, «Time, Work-Discipline and Industrial Capitalism», dans M.W. Flinn et T.C. Smout, éd., *Essays in Social History* (Oxford, Clarendon Press, 1974) (ci-après «Time, Work-Discipline»), p. 50.

5 ACBH, B.239/a/92, fol. 27d, 25 avril 1792.

6 Ibid., fol. 23, 21 mars 1792.

7 ACBH, B.239/a/89, fol. 21, 2 mars 1789; fol. 33d, 15 juin 1789; fol. 36, 29 juin 1789.

8 Goldring, «Papers: Vol. II», p. 12-25.

9 David Thompson, *Narrative, 1784-1812*, éd. et intr. de Richard Glover (Toronto, Champlain Society, 1962) (ci-après *Narrative*), p. 56. En dépit de sa façon d'aborder ses fonctions de commis et de comptable, Thompson était, de l'avis de Joseph Colen, le type idéal du serviteur, notamment pour ce qui est du comportement et de la moralité. ACBH, A.11/117, fol. 113d, Joseph Colen au comité de Londres, 24 septembre 1791.

10 ACBH, B.239/a/154, fol. 4d, 12 septembre 1840.

11 «Land-Use» de Donaldson, p. 59.

12 Un seul exemple du genre de surveillance auquel les employés pouvaient s'attendre suffira. Au cours de l'hiver 1789-1790, le constructeur de bateau en poste à York, Robert Farrar, se vit confier la tâche de fabriquer l'un des premiers bateaux de York. En novembre, Colen nota que Farrar était un «travailleur très lent» et qu'il «ne savait guère comment s'y prendre pour accomplir les tâches qu'il s'était engagé à exécuter». ACBH, B.239/a/90, fol. 11d, 13 novembre 1789. Le bateau ne fut achevé qu'en juillet 1790. Colen avait acquis la conviction que Farrar était incompétent et celui-ci fut rapatrié en septembre. ACBH, B.239/a/90, fol. 68d, 6 septembre 1790. Farrar affirma qu'il avait dit au recruteur de la Compagnie dans les Orcades qu'il n'avait nulle compétence pour construire des bateaux mais qu'il avait été envoyé à la factorerie et rémunéré à ce titre quand même. Phénomène intéressant, Colen, qui avait vite pressenti que Farrar n'était pas de taille, n'intervint pas tant que le bateau ne fut pas achevé. Ce n'est qu'une fois le travail accompli (et mal) qu'il a agi.

13 Voir AN, MG19, A21, famille Hargrave, bobine C81, James Hargrave Letter Book No. 15, 26 juillet 1839 au 18 mai 1840.

14 E.P. Thompson, «Time, Work-Discipline», p. 49-50. Pour beaucoup de travailleurs, industrialisation était synonyme de diminution de la variété dans le travail et de spécialisation accrue des métiers. À York, les différentes variantes de la menuiserie et de la construction de bateaux étaient dans une certaine mesure interchangeables, mais cela était de moins en moins vrai dans l'Angleterre du XIX^{e} siècle. La spécialisation accrue et le caractère particulier des compétences professionnelles étaient recherchés puisqu'ils permettaient de limiter l'entrée dans le métier et de préserver ainsi une rémunération élevée. Voir par exemple Eric J. Hobsbawm, «The Labour Aristocracy in 19th Century Britain»,

dans Eric Hobsbawm, *Labouring Men; Studies in the History of Labour* (Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1964), p. 290-291.

15 ACBH, A.11/118, fol. 142, James Hargrave à Archibald Barclay, secrétaire, comité de Londres, 28 septembre 1847.

16 ACBH, B.239/a/126, fol. 32, 10 juillet 1819; B.239/a/148, fol. 42, 17 mars 1835; B.239/a/154, fol. 15, 3 novembre 1840; B.239/a/149, fol. 12, 2 novembre 1835. Les heures de travail présentées ici correspondent à celles que Andrew Graham donne comme normales dans les années 1770. Il semble que les heures de travail dans le commerce des pelleteries à la fin du XVIII[e] siècle, sinon avant, fussent fixées par la coutume, mais il n'existe pas suffisamment de références aux heures de travail pour pouvoir établir que tous le chefs de poste et tous les postes adoptaient le même horaire officiel. Voir Graham, *Observations*, p. 244.

17 La distinction entre temps «d'horloge» et temps «naturel» est tirée de E.P. Thompson, «Time, Work-Discipline», p. 39-44. La Compagnie tenait un registre minutieux des montres envoyées en Angleterre pour être réparées; l'examen des registres de réparation des montres, dont ACBH, A.63/10, Watch Repair Book, 1804-1826, donne à penser que ce sont habituellement les agents et les hommes de métier qui possédaient des montres. Il se peut fort bien qu'ils aient vu dans la possession d'une montre un important symbole de leur statut.

18 On peut voir par exemple sur une carte des environs de 1743 du fort Prince of Wale, carte dessinée par James Isham, un beffroi dressé au centre de la cour. ACBH, G.2/26.

19 AN, MG17, B2, Church Missionary Society (ci-après CMS), bobine A94, journal de William Mason 1856, 13 oct. 1856.

20 McTavish, *Behind the Palisades*, p. 51.

21 ACBH, A.11/117, fol. 56d, William Tomison au comité de Londres, 31 août 1790.

22 ACBH, B.239/b/78, fol. 52d, lettre annuelle à York Factory, 31 mai 1805.

23 Ibid., fol. 55, lettre annuelle à York Factory, 31 mai 1806.

24 ACBH, A.11/117, fol. 116d, Joseph Colen au comité de Londres, 24 septembre 1791.

25 ACBH, A.6/14, fol. 38-38d, lettre annuelle à York Factory, 16 mai 1788.

26 ACBH, A.11/117, fol. 31, Joseph Colen au comité de Londres, 7 septembre 1789.

27 Ibid., fol. 31-31d.

28 Ibid., fol. 31d.

29 Ibid., B.239/a/91, fol. 28, 7 juillet 1791.

30 Ibid., fol. 31d, 23 juillet 1791.

31 Ibid., B.239/a/92, fol. 41, 26 juillet 1792.

32 Ibid., fol. 42-43, 27 juillet 1792.

33 Ibid., A.6/15, fol. 63, lettre annuelle à York Factory, 30 mai 1793.

34 Ibid., B.239/a/95, fol. 49-49d, 31 août 1793. Un tel ressentiment face aux prérogatives des agents était rare.

35 Ibid., fol. 31d-31B, 29 mai 1793.

36 Ibid., B.239/a/100, fol. 26, 17 juillet 1797.

37 L'emploi des bateaux de York s'étendit graduellement de plus en plus loin vers l'intérieur des terres, ce qui eut d'importantes conséquences pour la rivalité qui opposait la Compagnie de la baie d'Hudson à ses concurrents canadiens. On a affirmé que l'emploi des bateaux de York fit pencher la balance de la concurrence en faveur de la Compagnie de la baie d'Hudson puisqu'ils lui permettaient de tirer parti des voies plus courtes vers l'intérieur qu'elle commandait. Voir Harold Adams Innis, *The Fur Trade in Canada...*,

éd. rev. (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1956), p. 158-160. Le canot ne disparut jamais et il continua de dominer dans tous les cas où la vitesse de déplacement était plus importante que la capacité de charge, comme dans le transport de la correspondance. Les canotiers de talent continuèrent de trouver du travail auprès de la Compagnie de la baie d'Hudson, quoique les emplois fussent beaucoup moins nombreux.

38 ACBH, B.239/b/78, fol. 2-2d, lettre annuelle à York Factory, 29 mai 1794.

39 ACBH, B.239/a/96, fol. 37d-38, 27 juin 1794.

40 Goldring, «Papers: Vol. II», p. 168-185.

41 Par exemple, ACBH, B.239/a/100, fol. 26d, 17 juillet 1797.

42 ACBH, B.239/b/105, fol. 103, James Clare à George Simpson, 16 août 1858.

43 L'incident est relaté en détail dans ACBH, B.239/b/105, fol. 111-111d, James Clare à George Simpson, 27 août 1858; ibid., B.239/b/107, fol. 37, James Clare à Thomas Fraser, secrétaire, comité de Londres, 17 septembre 1859.

44 Ces problèmes sont abordés dans ACBH, A.11/118, fol. 451-463 et dans Goldring, «Papers: Vol. II», p. 159-161.

45 ACBH, A.11/118, fol. 437d, James Clare à Thomas Fraser, secrétaire, comité de Londres, 13 septembre 1863.

46 Ibid., fol. 505-506d, J.W. Wilson à Thomas Fraser, 23 septembre 1865.

47 Ibid., fol. 600, J.W. Wilson à William Smith, secrétaire, comité de Londres, 14 septembre 1867.

48 ACBH, B.239/a/101, fol. 66d-67d, 30 décembre 1798 au 2 janvier 1799. Cette histoire ne figure pas dans la transcription du journal de l'année, B.239/a/103, ce qui tendrait à faire penser que les agents se permettaient à l'occasion de censurer des incidents qui donnaient mauvaise impression de leurs pouvoirs de commandement ou du comportement d'autres agents.

49 Voir par exemple ACBH, B.239/a/90, fol. 27-28, 14 mars 1790, et B.239/a/92, fol. 15, 21 janvier 1792.

50 ACBH, B.239/b/105, fol. 91, James Hargrave à George Simpson, 26 mai 1858; fol. 102, James Clare à George Simpson, 16 août 1858.

51 ACBH, B.239/a/92, fol. 16d, 24 janvier 1792.

52 La persistance dans la carrière dans l'ensemble du département du Nord est traitée plus en détails dans Goldring, «Papers: Vol. I», p. 73-77. La longueur du séjour des employés à York Factory est traitée dans un chapitre précédent: «Structure sociale et rapports sociaux». Dans les deux cas, la durée moyenne du service était plus grande que la période d'un contrat européen, quoique le plus gros groupe individuel fût composé des personnes qui en étaient à leur premier contrat de service.

53 Voir Jennifer S.H. Brown, «A Colony of Very Useful Hands», *The Beaver*, Outfit 307, n° 4 (printemps 1977), p. 39-45.

54 Voir par exemple ACBH, B.239/a/157, fol. 7, 8 octobre 1842; B.239/b/78, fol. 43d, lettre annuelle à York Factory, mai 1803; B.239/b/79, fol. 40d-41, lettre annuelle de York Factory, sept. 1802; B.239/d/919, fol. 13.

55 ACBH, B.239/b/79, fol. 41, lettre annuelle de York Factory, septembre 1802. En 1850, par exemple, James Hargrave refusa d'accorder à Joseph Sabiston la permission de se marier pour la raison que ni York Factory, ni Oxford House ne pouvaient accueillir de nouvelle famille tant qu'il ne se créerait pas de «vacance». ACBH, B.239/b/101, fol. 16, James Hargrave à Laurence Robertson, 18 mars 1850.

56 On trouvera un état détaillé des paiements accordés aux Indiens de York Factory pour le travail occasionnel dans certains livres de comptes, comme B.239/d/796, York Factory Indian Services, Outfit 1850.

57 On trouvera une relation plus détaillée du développement des brigades de la rivière Hayes dans Goldring, «Papers: Vol. II», p. 134-141.

Les loisirs

1 *Encyclopédie du Canada* (Montréal, Stanké, 1987), vol. 3, p. 1865, s.v. «Sports, histoire des».

2 ACBH, B.42/a/32, fol. 34d, 17 juin 1749.

3 AN, MG19, D23, «Unfinished Journal of a Clerk [James Hargrave]», p. 10, 1er mars 1829; Robert Michael Ballantyne, *Hudson Bay, or, Everyday Life in the Wilds of North America...* (Londres, Thomas Nelson, 1902) (ci-après *Hudson Bay*), p. 99; AN, MG19, B2, CMS, journal de William Mason 1855, 14 novembre 1855.

4 AN MG19, D23, «Unfinished Journal of a Clerk [James Hargrave]», p. 6, 10 octobre 1828.

5 Stanley Parker, *The Sociology of Leisure* (Londres, Allen and Unwin, 1976), p. 24; Michael Robert Marrus, comp., *The Emergence of Leisure* (New York, Harper and Row, 1974), p. 5.

6 Peter Cecil Bailey, «Rational Recreations: The Social Control of Leisure and Popular Culture in Victorian England, 1830-1885», thèse de doctorat, université de Colombie-Britannique, Vancouver, 1975, p. 14.

7 Tony Mason, *Association Footall and English Society, 1863-1915* (Brighton, Harvester Press, 1980), p. 2-3.

8 John McDougall, *Forest, Lake and Prairie. Twenty Years of Frontier Life in Western Canada, 1842-62* (Toronto, William Briggs, 1895), p. 83-84.

9 ACBH, B.42/a/14, fol. 17d, 1er janvier 1734. Ce fut probablement la première partie de football jamais jouée au Canada.

10 ACBH, B.239/a/74, fol. 13d, 30 décembre 1776.

11 ACBH, B.239/a/106, fol. 12d, 26 décembre 1801; B.239/a/109, fol. 7d, 26 décembre 1803 au 1er janvier 1804; B.239/a/131, fol. 9, 25 décembre 1822, et fol. 9d, 1er janvier 1823; B.239/a/132, fol. 11, 25 décembre 1823, et fol. 11d, 1er janvier 1824; B.239/a/141, fol. 34, 25 décembre 1829; B.239/a/151, fol. 19d, 1er janvier 1839; B. 239/a/163, fol. 133d, 30 décembre 1845.

12 ACBH, B.239/a/132, fol. 11, 25 décembre 1823.

13 ACBH, B.235/c/1, fol. 3, George Barnston à J. Hargrave, 1er février 1823.

14 ACBH, B.239/a/163, fol. 133d, 30 décembre 1845.

15 Cité dans Peter C. Bailey, *Leisure and Class*, p. 8.

16 Daniel Gorrie, *Summers and Winters in the Orkneys* (Londres, 1868), p. 82-84, cité dans Hudson's Bay Company, *Saskatchewan Journals and Correspondence...*, éd. et intr. de Alice M. Johnson (Londres, Hudson's Bay Record Society, 1967) (ci-après *Saskatchewan Journals*), p. 78n-79n.

17 L'importance des loisirs populaires comme le football pour le relâchement des tensions sociales, l'extériorisation de l'agressivité par le jeu et l'insulte à l'autorité sont analysés dans R.W. Malcolmson, *Popular Recreations in English Society, 1700-1850* (Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1973), p. 81-85.

18 ACBH, B.239/a/133, fol. 27d, 9 août 1825; McTavish, *Behind the Palisades*, p. 69. De même, les agents en poste à York firent l'acquisition en 1840 d'une petite embarcation

pour s'amuser, une yole, qu'ils utilisaient à l'automne après le départ du navire annuel. ACBH, B.239/a/152, fol. 25-25d, 31 mars 1840.

19 ACBH, B.42/a/110, fol. 20d, 23 avril 1788.

20 Morris Kenneth Mott, «Manly Sports and Manitobans, Settlement Days to World War One», thèse de doctorat, université Queen's, Kingston, 1980, p. 43-44; John E. Foster, «Paulet Paul: Métis or 'House Indian' Folk Hero?», *Manitoba History*, n° 9 (printemps 1985), p. 3.

21 Helmcken, *Reminiscences*, p. 94-95; L. Hargrave, *Letters*, p. 90, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 1er décembre 1840.

22 James Hargrave, *The Hargrave Correspondence, 1821-1843*, éd. et intr. de G.P. de T. Glazebrook (Toronto, Champlain Society, 1938) (ci-après *Correspondence*), p. 252, Donald Ross à James Hargrave, 30 décembre 1836.

23 Henry M. Robinson, *The Great Fur Land: or, Sketches of Life in the Hudson's Bay Territory*, réimpr. de l'éd. de 1879 (Toronto, Coles Publishing, 1972), p. 102.

24 «Ils sont prêts à miser une, deux, trois et même dix peaux de castor à la fois; souvent, celui qui, le matin, possédait suffisamment de fourrures pour une année, se retrouve en quelques heures dépouillé des moyens de troquer un couteau ou une alène»: Graham, *Observations*, p. 168.

25 ACBH, B.239/a/121, fol. 4-4d, 12 octobre 1814.

26 ACBH, B.239/b/92, fol. 44d, J. Hargrave à Edward Smith, 18 mai 1836.

27 AN, MG19, A21, famille Hargrave, bobine C84, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish Sr., 1er avril 1848.

28 ACBH, B.239/k/1, fol. 71d, procès-verbal de la réunion du conseil, résolution 88, 1825.

29 Voir Edmund Henry Oliver, éd., *The Canadian North-West: Its Early Development and Legislative Record...* (Ottawa, Government Printing Bureau, 1914-1915), vol. 2, p. 827, procès-verbal de la réunion du conseil, 1841, résolution 71.

30 McTavish, *Behind the Palisades*, p. 60.

31 L. Hargrave, *Letters*, p. 180, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 30 mars 1844.

32 AN, MG17, B2, CMS, A94, journal de William Mason 1855, 14 novembre 1855.

33 Un agent de Churchill, par exemple, accompagna un groupe d'Inuit à la chasse au phoque pour observer leur technique d'abattage. Il trouva cette dernière «trop laborieuse pour en faire une forme d'amusement, il n'y a rien d'agréable à ramper dans l'eau glaciale durant une heure sans interruption». ACBH, B.42/a/183, fol. 50, 3 mai 1846. La chasse à l'oie et à la baleine et le piégeage des lapins et du caribou étaient affectés du même problème: les inconvénients l'emportaient sur la joie du sport et c'étaient là des activités laissées aux Cris, aux femme et aux serviteurs de la Compagnie.

34 William Mactavish, par exemple, était un pêcheur bien équipé. En 1842, il écrivit à son père pour lui demander «une bonne et forte canne à pêche Hickory de 18 pieds de longueur en quatre sections à visser ensemble, avec un moulinet, de la ligne et deux scions de rechange, ainsi qu'un carnet de mouches et un bon assortiment de mouches: quelques petites pour la truite, d'autres avec fil métallique lamé pour la truite mouchetée et quelques autres pour le saumon». AN, MG19, A21, famille Hargrave, bobine C83, p. 287, William Mactavish à Dugald Mactavish Sr., 31 août 1842.

35 McTavish, *Behind the Palisades*, p. 95.

36 Robert Michael Ballantyne, *The Young Fur Traders: A Tale of the Far North* (Londres, Ward, Lock, 1901) (ci-après *The Young Fur Traders*) p. 212-219, ibid., *Hudson Bay*, p. 94-97.

37 ACBH, B.239/a/135, fol. 7, 28 décembre 1826.
38 APM, MG1, D11, Correspondance de William Lane, James Clare à William Lane, 15 février 1847.
39 ACBH, B.239/a/101, fol. 98, 25 juillet 1799.
40 ACBH, B.239/a/128, fol. 25, 27 juillet 1821.
41 John Henry Lefroy, par exemple, fut étonné de trouver un exemplaire de la *Cyclopedia of Villa and Farm Architecture* de Loudon à Fort Simpson en 1844, réaction qui n'a pas de quoi surprendre quand on sait combien Fort Simpson était loin de la plus proche villa. Sir John Henry Lefroy, *In Search of the Magnetic North...*, George F. Stanby, éd. (Toronto, Macmillan, 1955), p. 107-108.
42 David Thompson, *Narrative*, p. 8.
43 L. Hargrave, *Letters*, p. lxiiin.
44 C.E. L'Ami, «Priceless Books from Old Fur Trade Librairies», *The Beaver*, Outfit 266, n° 3 (déc. 1935), p. 27.
45 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner 1861-1862, 14 octobre 1832.
47 L. Hargrave, *Letters*, p. 298, James Hargrave à Donald Ross, 10 novembre 1850.
48 ACBH, B.239/c/1, fol. 66, George Simpson à J.G. Mactavish, 1er janvier 1822.
49 Pour en avoir des exemples, voir ACBH, B.239/b/83, fol. 4d, Miles Macdonell à William Auld, 4 décembre 1812; B.239/b/68, fol. 7d, William Auld à John McNab, 28 décembre 1802; J. Hargrave, *Correspondence*, p. 101, Donald Ross à James Hargrave, 30 décembre 1832.
50 J. Hargrave, *Correspondence*, p. 223, John Bell à James Hargrave, 1er février 1836.
51 AN, MG19, D23, «Unfinished Journal of a Clerk [James Hargrave],» p. 6-7, 10 octobre 1828.
52 ACBH, B.239/aa/1, fol. 41, inventaire de 1821; B.239/b/78, fol. 5, lettre générale de 1794, 29 mai 1794.
53 HBC, *Saskatchewan Journals*, p. xcviii.
54 ACBH, A.11/117, fol. 149-149d, Joseph Colen au comité de Londres, 26 septembre 1791.
55 HBC, *Saskatchewan Journals*, p. xcviii.
56 L. Hargrave, *Letters*, p. lxiiin.
57 J. Hargrave, *Correspondence*, p. 129, Donald Ross à James Hargrave, 28 décembre 1833.
58 Ibid., p. 129-130.
59 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner 1859-1860, 27 septembre 1859.
60 ACBH, B.239/a/92, fol. 16d, 24 janvier 1792.
61 ACBH, B.239/b/92, fol. 9d, James Hargrave à William Smith, 9 septembre 1834.
62 Michael Payne et Gregory Thomas, «Literacy, Literature and Libraries in the Fur Trade», *The Beaver*, Outfit 313, n° 4 (printemps 1983), p. 47.
63 Ibid.
64 AN, MG17, B2, CMS, A94, journal de William Mason 1855-1856, 18 février 1856.
65 Ibid.
66 Ibid., journal de William Mason 1856, 1er novembre 1856.
67 Ibid., 29 octobre 1856.
68 McTavish, *Behind the Palisades*, p. 60.
69 Ibid.
70 Ibid., p. 60-61.

71 Voir Ralph Parsons, «Catalogue of the Fur Trade Library», manuscrit classé, Hudson's Bay House, Winnipeg, 1931, et AN, MG19, A21, famille Hargrave, bobine C83, p. 386-391, 463-464, 703-708.
72 Michael Payne et Gregory Thomas, «Literacy, Literature and Librairies in the Fur Trade», *The Beaver*, Outfit 313, n° 4 (printemps 1983), p. 48.
73 [William Smellie], *The Sea; Sketches of a Voyage to Hudson's Bay; and Other Poems. By the Scald* [pseud.] (Londres, Hope, 1855), «Landing at York», p. 92-94.
74 Ibid., p. v, vii.
75 L. Hargrave, *Letters*, p. lxin.
76 Ibid.
77 Ibid., p. 118, Letitia Hargrave à Dugald Mactavish Sr., 8 septembre 1842.
78 Ballantyne, *Hudson Bay*, p. 201-202.
79 ACBH, B.239/a/92, fol. 13d, 8 janvier 1792.
80 ACBH, B.239/a/149, fol. 21d, 19 janvier 1836.
81 Ibid., fol. 12-12d, 2 novembre 1835.
82 ACBH, B.239/aa/1, fol. 39, 45.
83 On trouvera des exemples dans ACBH, B.239/a/90, fol. 10, 2 novembre 1789; B.239/a/130, fol. 41, 21 février 1822.
84 ACBH, B.239/a/90, fol. 10, 2 novembre 1789.
85 ACBH, B.239/a/130, fol. 41, 21 février 1822.
86 ACBH, B.239/a/149, fol. 8d-9, 10 octobre 1835.
87 ACBH, B.239/a/104, fol. 24, 17 février 1800; ibid., fol. 33d, 15 avril 1800.
88 L. Hargrave, *Letters*, p. 169, Letitia Hargrave à Mary Mactavish, 12 septembre 1843; ibid., p. 79, 179; ACBH, B.239/c/3, fol. 363.
89 ACBH, A.6/18, fol. 116, gouverneur et comité à William Auld et Thomas Thomas, 31 mai 1811. Voir aussi D.W. Moodie et Barry Kaye, «Taming and Domesticating the Native Animals of Rupert's Land», *The Beaver*, Outfit 307, n° 3 (hiver 1976), p. 10-19.
90 ACBH, B.239/b/107, fol. 23d, James Clare à George Simpson, 26 août 1859.
91 ACBH, B.239/a/161, fol. 55d, 6 septembre 1844.
92 L. Hargrave, *Letters*, p. 169, Letitia Hargrave à Mary Mactavish, 12 septembre 1843.
93 Les rapports entre les agents de la Compagnie et les représentants de la Smithsonian Institution sont décrits dans Gregory Thomas, «The Smithsonian and the Hudson's Bay Company», *Prairie Forum: The Journal of the Canadian Plains Research Center*, vol. 10, n° 2 (automne 1985), p. 283-305.
94 ACBH, A.64/33, fol. 2-2Ad, divers carnets, 1850.
95 ACBH, B.239/b/78, fol. 59d, Alexander Lean à John McNab et conseil, 3 juin 1806; B.239/b/100, fol. 65 James Hargrave à W.G. Smith, 23 août 1849; B.239/b/105, fol. 36, James Hargrave à Andrew Murray, 7 août 1857.
96 Les registres météorologiques se sont révélés particulièrement utiles. Voir, par exemple, Timothy Francis Ball, «Hudson's Bay Company Journals as a Source of Information for the Reconstruction of Climate», dans North American Fur Trade conference (4e, 1981: Grand Portage, Man., et Thunder Bay, Ont.), *Rendez-vous: Selected Papers of the Fourth North American Fur Trade Conference, 1981*, Thomas Cotter Buckley, éd., St. Paul, 1984, p. 43-50.
97 On trouvera des exemples dans ACBH, B.239/a/95, fol. 42d; B.239/a/123, fol. 20, 29 mars 1816; B.239/c/1, fol. 3, George Barnston à James Hargrave, 1er février 1823.
98 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner 1861-1862, 20 octobre 1861.

99 On trouvera des exemples dans ACBH, B.239/b/81, fol. 8d-9d, William Hemmings Cook à Mr. Sinclair, 8 juin 1811; B.239/b/50, fol. 18d-19, John Thomas à Joseph Colen, 6 juillet 1789.

100 Dr William B. Ewart, «Causes of Mortality in a Subarctic Settlement (York Factory, Man.), 1714-1946», *Canadian Medical Association Journal*, vol. 129, no 6 (15 sept. 1893) (ci-après «Causes of Mortality»), p. 572.

101 Frits Pannekoek, «'Corruption' at Moose», *The Beaver*, Outfit 309, n° 4 (printemps 1979) (ci-après «Corruption»), p. 5.

102 L. Hargrave, *Letters*, p. 158, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 10 septembre 1843.

103 ACBH, A.64/2, carnets divers, 1791.

104 ACBH, B.239/a/135, fol. 17, 15 juin 1827.

105 ACBH, B.239/a/105, fol. 8, 25 octobre 1800.

106 ACBH, B.239/k/1, fol. 16d, procès-verbal de la réunion du conseil, 1822, résolution 97.

107 ACBH, B.239/k/2, fol. 120, procès-verbal de la réunion du conseil, 1841, résolution 94.

108 Ibid., fol. 156d, règlement permanent, 1844, résolution 59.

109 ACBH, B.239/b/104b, fol. 32d-33, William Mactavish à George Simpson, 9 septembre 1853.

110 ACBH, B.239/a/148, fol. 30d, 1er janvier 1835; B.239/a/151, fol. 18d, 25 décembre 1838.

111 ACBH, B.239/a/154, fol. 25, 1er janvier 1841.

112 ACBH, B.239/a/155, fol. 20, 1er janvier 1842.

113 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner, 1860-1861, 29 décembre 1860.

114 Ibid., journal, 1861-1862, 1er janvier 1862. Gardiner coucha sur papier la quantité (en gallons) d'alcool consommée par une cinquantaine d'hommes durant les fêtes de cette année-là:

Vendu aux agents et serviteurs:	*Brandy*	*16-3/8*
	Whisky	*17*
	Porto	*5-3/8*
	Rhum	*33-7/8*
Tournées pour les serviteurs:	*Rhum*	*10-1/4*
Pour le bal de la Compagnie:	*Rhum*	*3*
	Shrub	*1*
	Porto	*1*
	Brandy	*1*
	Whisky	*2*
Donné à la tournée du Jour de l'An:	*Shrub*	*4-1/2*
	Brandy	*2-1/2*
	Porto	*3*
Grand total:		104-7/8

En outre, de huit à dix gallons d'alcool furent donnés aux Indiens.

115 Cité dans Roy Porter, *English Society in the Eighteenth Century* (Harmondsworth, R.-U., Penguin Books, 1982), p. 34.

116 George Macaulay Trevelyan, *Illustrated English Social History* (Londres, Longman's, Green for Reader's Union, 1958), vol. 4: «The Nineteenth Century», p. 111. La consommation individuelle d'alcool continua d'augmenter par rapport aux niveaux du XVIIIe siècle tout au long du XIXe siècle jusqu'à culminer vers le milieu des années 1870. La consommation diminua ensuite légèrement. Peter C. Bailey, *Leisure and Class*, p. 88.

117 Peter C. Newman, *Company of Adventurers* (Markham, Ont., Viking-Penguin Books, 1985) (ci-après *Company of Adventurers*), p. 161.

118 Présentement, la consommation d'alcool des Canadiens s'établit à 12 litres d'alcool absolu par adulte par année. La plupart des spiritueux titrent environ 40 p. 100 d'alcool par volume, ce qui signifie que les adultes canadiens consomment l'équivalent d'environ 30 litres (soit près de huit gallons) de rhum, de gin ou de brandy. Voir *Encyclopédie du Canada* (Montréal, Stanké, 1987), vol. 1, p. 45, s.v. «Alcoolisme».

119 Graham, *Observations*, p. 307.

120 ACBH, B.239/a/99, fol. 3d, 5 novembre 1795.

121 ACBH, B.239/a/100, fol. 18d, 24 avril 1797.

122 ACBH, B.239/a/168, fol. 31d, 22 avril 1848.

123 ACBH, B.239/a/141, fol. 31, 30 novembre 1829; B.239/a/148, fol. 24d, 29 novembre 1834; B.239/a/151, fol. 14, 30 novembre 1838.

124 AN, MG19, D23, «Unfinished Journal of a Clerk [James Hargrave]», p. 6, 20 septembre 1828.

125 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner 1859-1860, 30 septembre 1859; ibid., journal 1860-1861, 20 septembre 1860; ibid., journal 1861-1862, 14 septembre 1861.

126 ACBH, B.239/a/132, fol. 30, 14 août 1824.

127 L. Hargrave, *Letters*, p. 182, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 30 mars 1844.

128 La description de la Noël à York Factory que donne Ballantyne est abondamment citée et elle concorde avec l'aperçu que présentent d'autres sources de ce qui se passait à York dans le temps des Fêtes. *Hudson Bay*, p. 100-106.

129 ACBH, B.239/a/141, fol. 34, 24 décembre 1829.

130 Ballantyne, *Hudson Bay*, p. 102.

131 Ibid., p. 104-105.

132 L. Hargrave, *Letters*, p. 94-95, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 20 février 1841.

133 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner 1858-1859, 31 décembre 1858, 29 janvier 1859.

134 Ibid., journal 1860-1861, 31 décembre 1860.

135 Ibid., journal 1861-1862, 1er janvier 1862.

136 Ibid.

137 Joseph Strutt, *The Sports and Pastimes of the People of England; including the Rural and Domestic Recreations, May Games, Mummeries, Shows, Processions, Pageants, & Pompous Spectacles from the Earliest Period to the Present Time*, nouv. éd. de William Hone (Londres, William Reeves, 1830), p. xvii-xviii.

Accidents, maladies et soins médicaux

1 ACBH, B.42/a/94, fol. 24, Samuel Hearne à Humphrey Marten, 20 mars 1777.

2 J. Hargrave, *Correpondence*, p. 252, John Bell à James Hargrave, 30 janvier 1837.

3 Ewart, «Cause of Mortality», p. 572-573.

4 Voir David Victor Glass, «Population and Population Movements in England and Wales, 1700 to 1850», dans D.V. Glass et D.E.C. Eversley, éd. *Population in History: Essays in Historical Demography* (Londres, Edward Arnold, 1965), p. 241.

5 Ewart, «Causes of Mortality», p. 572, Voir également ACBH, B239/a/115, fol. 28, 12 août 1809; B.239/a/128, fol. 25, 27 juillet 1821; B.239/a/157, fol. 53d, 16 août 1843; B.239/a/173, fol. 8d. 15 octobre 1849, pour des exemples de noyades accidentelles.

6 ACBH, B.239/a/92, fol. 20d-21, 26 février 1792.
7 Ballantyne, *The Young Fur-Traders*, p. 218.
8 ACBH, B.239/b/84, fol. 3d; B.239/a/120, fol. 6d, 28 novembre 1812.
9 ACBH, B.239/b/105, fol. 135, James Clare à W.G. Smith, 1er décembre 1858. McDonald mourut l'année suivante. Voir ACBH, B.239/g/38, p. 23.
10 ACBH, B.239/a/148, fol. 29, 28 décembre 1834.
11 ACBH, B.239/a/106, fol. 34d, 30 juin 1802.
12 Ibid., fol. 40, 9 août 1802.
13 ACBH, B.239/a/130, fol. 37, 2 février 1822.
14 L. Hargrave, *Letters*, p. 143, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 10 avril 1843. Hargrave promulgua les règlements suivants dans le but de prévenir les incendies à York:
Les tuyaux de poêles des quartiers d'hiver doivent être nettoyés et ils doivent être examinés par le forgeron le premier samedi de chaque mois.
Il est interdit de transporter du feu d'une maison à l'autre ou à tout autre endroit à découvert à moins d'utiliser une pelle à charbon fermée.
À l'heure des repas, les registres des poêles des ateliers doivent être fermés avec soin et on doit éteindre complètement les feux avec de l'eau ou de la neige à la fin de chaque journée de travail.
Tous les copeaux et autres substancces inflammables doivent être gardés à distance des poêles.
Les ateliers doivent être balayés tous les samedis après-midi.
Toutes les bougies apportées dans les ateliers, les entrepôts de vivres et autres endroits à la nuit tombée doivent être placées dans des lanternes fermées d'où il est interdit de les sortir tant qu'elles sont allumées.
Il est interdit de fumer dans les magasins, comptoirs ou entrepôts de vivres de la Compagnie.
ACBH, B.239/a/161, fol. 11-11d, 9 novembre 1844.
15 ACBH, B.239/a/105, fol. 36d, 31 mars 1801.
16 ACBH, B.239/a/154, fol. 21, 11 décembre 1840.
17 ACBH, B.239/b/104b, fol. 3, William Mactavish à Archibald Barclay, 6 septembre 1852.
18 APM, MG1, D20, correspondance de Donald Ross, dossier 121, William Mactavish à Donald Ross, 23 mai 1851, post-scriptum daté du 4 juin.
19 L. Hargrave, *Letters*,p. 179, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 29 novembre 1843.
20 ACBH, B.239/a/173, fol. 35d, 25 mars 1850.
21 Michael Payne, «Prince of Wales' Fort: A Social History, 1717-1782», Travail inédit, n^{o} 371, Parcs Canada, Ottawa, (ci-après «Prince of Wales' Fort»), p. 76-78.
22 ACBH, A.6/15, fol. 63d, lettre annuelle de York Factory, 30 mai 1793. On continua d'employer la force contre les individus violents jusqu'au XVIII^{e} siècle. Voir ACBH, B239/b/107, fol. 11d, James Clare à George Simpson, 20 mai 1859.
23 ACBH, B.239/a/101, fol. 60, 19 novembre 1798.
24 Ibid., fol. 70d-71, 18 et 19 janvier 1799.
25 ACBH, B.239/a/103, fol. 28, 10 février 1799.
26 Ibid., fol. 28d, 10 février 1799.
27 Ibid., fol. 43d-44, 28 mai 1799.
28 Ibid., fol. 47d, 30 mai 1799.
29 ACBH, B.239/a/101, fol. 99d, 4 août 1799; B.239/a/103, fol. 101d, 18 août 1799.

30 ACBH, B.239/a/104, fol. 1, 15 septembre 1799.
31 ACBH, B.239/a/155, fol. 13d, 15 novembre 1841.
32 Ibid., fol. 13d-14, 22 novembre 1841.
33 Ibid., fol. 15, 29 novembre 1841.
34 Pannekoek, «Corruption», p. 4, 6-7. Newman exprime des vues similaires dans Newman, *Company of Adventurers*, surtout p. 163.
35 Ewart, «Causes of Mortality», p. 572. Sur les 52 décès survenus à York dont la cause est clairement indiquée, quatre seulement sont attribués au meurtre, au suicide ou à l'alcoolisme.
36 ACBH, A.5/15, p. 66, Archibald Barclay à J. Clouston, 14 octobre 1846.
37 AN, MG17, B2, CMS, A94, journal de William Mason 1856, 16, 19 et 30 novembre 1856; ACBH, B.239/b/105, fol. 10d-11, James Hargrave à William Smith, 1er décembre 1856.
38 ACBH, A.11/118, fol. 106, James Hargrave à A. Barclay, 6 août 1846.
39 ACBH, B.239/b/97a, fol. 10d, James Hargrave à George Simpson, 10 août 1845.
40 ACBH, A.11/118, fol. 478d, W. Wilson à Thomas Fraser, 19 novembre 1864; B.239/a/148, fol. 37, 4 février 1835.
41 ACBH, A.11/118, fol. 82, James Hargrave à Archibald Barclay, 20 septembre 1843; ibid., fol. 435-435d, James Clare à Thomas Fraser, 13 septembre 1863.
42 ACBH, B.239/a/157, fol. 47, 18 juillet 1843.
43 ACBH, A.11/118, fol. 435-435d, James Clare à Thomas Fraser, 13 septembre 1863.
44 Ibid., fol. 446d-447, James Clare à Thomas Fraser, 1er décembre 1863.
45 ACBH, B.230/b/92, fol. 45d, James Hargrave à John Charles, 28 mai 1836; ibid., fol. 60d-61, John Charles au capitaine Graves, 27 septembre 1836.
46 ACBH, B.239/z/26, fol. 143-144.
47 Ewart, «Causes of Mortality», p. 572.
48 ACBH, A.11/118, fol. 167, James Hargrave à Archibald Barclay, 8 septembre 1849.
49 Payne, «Prince of Wales' Fort», p. 84.
50 ACBH, B.239/a/89, fol. 25-25d, 22 avril 1789.
51 Wyndham E.B. Lloyd, *A Hundred Years of Medicine*, 2^{e} éd. (Londres, Gerald Duckworth, 1968), p. 172.
52 ACBH, B. 239/a/95, fol. 18, 13 février 1793.
53 ACBH, B.239/a/90, fol. 21, 1er février 1790; ibid., fol. 39d, 29 avril 1790.
54 ACBH, B.239/a/95, fol. 18d-19, 18 février 1793.
55 Ibid., fol. 19d, 19 février 1793.
56 ACBH, A.6/15, fol. 108d, lettre annuelle à York Factory, 29 mai 1794.
57 ACBH, B.239/a/118, fol. 1d, 9 octobre 1811; A.6/21, fol. 35, comité de Londres à George Simpson, 11 mars 1825.
58 ACBH, B.239/a/89, fol. 20, 23 et 23d, 21 février, 28 mars et 4 avril 1789.
59 ACBH, A.6/15, fol. 26, lettre annuelle à York Factory, 25 mai 1792.
60 ACBH, B.239/b/78, fol. 15d, 16d-17, lettre annuelle à York Factory, 31 mai 1797.
61 ACBH, A.11/117, fol. 117, lettre annuelle de York Factory, 26 septembre 1791.
62 ACBH, A.11/14, fol. 134, lettre annuelle à York Factory, mai 1791.
63 ACBH, B.239/b/78, fol. 2d-3, lettre annuelle à York Factory, 29 mai 1794.
64 ACBH, B.239/a/96, fol. 4-4d, 3 octobre 1793; B.239/a/90, fol. 37, 21 avril 1793.
65 ACBH, B.239/a/96, fol. 4-4d, 3 octobre 1793.
66 ACBH, B.239/a/92, fol. 31, 28 mai 1792; B.239/a/97, fol. 20, 17 avril 1795.
67 Pannekoek, «Corruption», p. 9.

68 ACBH, B.239/b/78, fol. 62, lettre annuelle à York Factory, 31 mai 1807.
69 L. Hargrave, *Letters*, p. 244n, George Simpson à James Hargrave, 20 juin 1848.
70 La principale exception à cette règle est William Todd, qui commença sa carrière au sein de la Compagnie comme médecin à York. Il démontra tant de compétence à titre de trafiquant et de médecin qu'il devint chef de traite et responsable du district de Swan River de 1832 à 1842.
71 L. Hargrave, *Letters*, p. 244n, George Simpson à James Hargrave, 20 juin 1848.
72 Arthur J. Ray, «Smallpox: The Epidemic of 1837-38», *The Beaver*, Outfit 306, n° 2 (automne 1975), p. 8-13.
73 ACBH, B.239/a/151, fol. 16, 8 décembre 1838.
74 ACBH, B.239/a/166, journal médical de York Factory 1846-1847. Smellie fait état de 136 cas individuels, bien que certains patients aient été traités plus d'une fois.
75 Smellie soigna 16 Indiens de York factory, Severn, Oxford House et Norway House et 32 marins, guides et autres visiteurs saisonniers du poste.
76 Ballantyne, *The Young Fur-Traders*, p. 55.

Éducation et religion

1 Parmi les meilleures se trouvent: Keith Wilson, «The Development of Education in Manitoba», thèse de doctorat, université du Michigan, East Lansing, 1967; Robert Walter Gustafson, «The Education of Canada's Indian Peoples: An Experience in Colonialism», thèse de maîtrise, université du Manitoba, Winnipeg, 1978; John W. Chalmers, «Education and the Honourable Company», *Alberta Historical Review*, vol. 13, n° 3 (été 1965), p. 25-28; Thomas Bredin, «The Red River Academy», *The Beaver*, Outfit 305, n° 3 (hiver 1974), p. 10-17, et idem, «The Reverend David Jone: Missionary at Red River 1823-38», *The Beaver*, Outfit 312, n° 2 (automne 1981), p. 47-52.
2 Tout particulièrement D. Bruce Sealey, «Education of the Manitoba Métis: An Historical Sketch», document présenté à la Conférence historique des Métis, université de Brandon, Brandon, Manitoba, 6 et 7 mai 1977, p. 2.
3 Douglas MacKay, *The Honourable Company: A History of the Hudson's Bay Company* (Toronto, McClelland and Stewart, 1966), p. 64-65.
4 Van Kirk, *Many Tender Ties*, p. 97.
5 Par exemple, J.H. Plumb, «The New World of Children in Eighteenth-Century England,» *Past and Present: A Journal of Historical Studies*, n° 67 (1975) p. 64-95.
6 ACBH, B.239/b/78, fol. 5, lettre annuelle à York Factory, 29 mai 1794.
7 Jennifer S.H. Brown, «'A Colony of Very Useful Hands'», *The Beaver*, Outfit 307, n° 4 (printemps 1977), p. 39.
8 ACBH, B.239/b/78, fol. 36, lettre annuelle à York Factory, 20 mai 1801.
9 ACBH, B.239/b/78, fol. 57d, lettre annuelle à York Factory, 31 mai 1806.
10 ACBH, B.239/b/79, fol. 50d-51, lettre annuelle de York Factory, 30 août 1806.
11 ACBH, B.239/b/78, fol. 62, lettre annuelle à York Factory, 31 mai 1807.
12 Ibid.
13 ACBH, B.239/a/114, fol. 2d, 14 octobre 1807.
14 Ibid., fol. 6d, 7-13 mars 1808.
15 ACBH, B.239/b/79, fol. 53d-54, lettre annuelle de York Factory, 28 septembre 1807. Les sentiments exprimés dans cette lettre suggèrent qu'on tenait bien peu compte des désirs des mères dans ces projets. Il est sans doute raisonnable de croire que celles-ci étaient moins convaincues de la nécessité de soustraire les enfants à leur influence.

16 ACBH, B.239/b/78, fol. 73, lettre annuelle à York Factory, 20 mai 1809.
17 ACBH, B.239/a/115, fol. 2, 9 septembre 1808; ibid., fol. 17d, 2 juin 1809; B.239/a/116, fol. 23d, 28 août 1809.
18 Par exemple, ACBH, B.239/a/115, fol. 5, 30 septembre 1808; B.239/a/116, fol. 9, 3 janvier 1810.
19 ACBH, B.239/b/79, fol. 59d, lettre annuelle de York Factory, 14 septembre 1809.
20 ACBH, B.239/a/116, fol. 1d, 18 septembre 1809; ibid., fol. 3, 3 octobre 1809.
21 Voir ACBH, A.30/12, listes de serviteurs, 1813.
22 John West, *The Substance of a Journal During a Residence at the Red River Colony...*, réimpr. de l'éd. de 1824 (New York, Johnson Reprint, 1966), p. 12-13.
23 Ibid., p. 12. West appelle le garçon «John Hope». Un deuxième élève indien, Henry Budd, originaire de Norway House, devint plus tard le premier indigène ordonné par l'Église anglicane en Amérique du Nord. Voir Henry Budd, *The Diary of the Reverend Henry Budd, 1870-1875*, Katherine Pettipas, éd. (Winnipeg, Manitoba Record Society, 1974).
24 Thomas Bredin, «The Red River Academy», *The Beaver*, Outfit 305, n° 3 (été 1974), p. 11.
25 Les Hargrave, par exemple, en dépit de l'opposition initiale de Letitia Hargrave, finirent par envoyer Joseph James étudier en Écosse. Voir L. Hargrave, *Letters*, p. 144-145, 293-294, 299-300. Voir également Jennifer S.H. Brown, «Ultimate Respectability: Fur-Trade Children in the «Civilized World», [Partie 1], *The Beaver*, Outfit 308, n° 3 (hiver 1977), p. 4-10, et [Partie 2], *The Beaver*, Outfit 308, n° 4 (printemps 1978), p. 48-55.
26 ACBH, B.239/a/148, fol. 22d, 10 novembre 1834.
27 ACBH, B.239/a/154, fol. 12d-13, 21 octobre 1840.
28 ACBH, B.239/a/161, fol. 30, 25 mars 1845.
29 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner 1858-1859, 25 octobre 1858.
30 Ibid., A94, journal de William Mason 1855, 2 juillet 1855; ibid., William Mason au secrétaire de la CMS, 24 mai 1856.
31 Ibid., A87, journal de J.P. Gardiner 1860-1861, 11 juin 1861 (Gardiner fait état de l'inscription de 24 garçons et de 32 filles en moyenne); ibid., journal 1858-1859, 2 décembre 1858 et journal 1860-1861, 15 novembre 1860. Le sujet du cours de conversation était «un homme devrait-il tenir compte de l'opinion publique dans sa conduite?»; inutile de dire que la plupart des élèves répondirent par la négative.
32 Ibid., A94, William Mason au secrétaire de la CMS, 1er décembre 1857. William Mason, avec l'aide de sa femme Sophia, fille du chef de comptoir Thomas Thomas, devint une sorte d'expert dans l'utilisation du syllabique cri et on lui attribue la traduction de l'Évangile selon saint Jean et des épitres, de celle aux Éphésiens à la première de Jean. Sa femme et lui s'occupèrent également de la publication en 1861 d'une bible en syllabique cri. Mme Mason traduisit le *Pater*, le *Credo* et les dix commandements. Voir Thomas Charles Boucher Boon, *Use of Catechisms and Syllabics by the Early Missionaries of Rupert's Land, 1820-1880* (Toronto, Canadian Church Historical Society, 1960), non paginé.
33 ACBH, B.239/k/1, fol. 152, procès-verbal du conseil de 1830, résolution 87.
34 Voir Goldring, «Papers: Vol. I», p. 81 et figure 11 ci-dessus.
35 ACBH, B.239/b/100, p. 60, James Hargrave à George Simpson, 15 août 1849.
36 Cité dans Arthur Silver Morton, *A History of the Canadian West to 1870-71...*, 2e éd., Lewis G. Thomas éd. (Toronto, Univ. of Toronto Press, 1973), p. 81.

37 Par exemple, Samuel Hearne était un déiste, John McLoughlin était un fervent converti au catholicisme et Moses Morton vivait «ouvertement en marge de toutes les lois humaines et divines», si l'on en croit Samuel Hearne.

38 AN, MG19, E1, Thomas Douglas, Lord Selkirk, vol. 1, p. 376-377.

39 Voir William Brooks, «Methodism in the Canadian West in the Nineteenth Century», thèse de doctorat, université du Manitoba, Winnipeg, 1972.

40 ACBH, B.239/b/94, fol. 7-7d., James Hargrave à Robert Harding, 19 juillet 1841.

41 Il est très difficile de déchiffrer l'attitude de la Compagnie de la baie d'Hudson à l'égard des activités missionnaires. Tout dépend de celui qu'on considère avoir eu le plus d'influence au sein de la Compagnie: George Simpson, qui s'était d'abord opposé à la présence de missionnaires dans le Nord-Ouest et qui a semblé peu porté sur la religion lui-même, ou Nicholas Garry, ardent disciple de la Church Missionary Society et d'autres organismes évangéliques, et qui mit sur pied une Auxiliary Bible Society à York en 1821. Voir John West, *The Substance of a Journal During a Residence at the Red River Colony...*, réimpr. de l'éd. de 1824 (New York, Johnson Reprint, 1966), p. 66 et John S. Galbraith, *The Little Emperor: Governor Simpson of the Hudson's Bay Company* (Toronto, Macmillan, 1976), p. 64-65. Les biographes de certains missionnaires, notamment ceux de James Evans, ont souvent souligné les difficultés des missionnaires auprès de la Compagnie, mais il y a lieu de croire que la confiance mutuelle et non la confrontation était la principale caractéristique des rapports entre la Compagnie et les missionnaires, surtout les catholiques et les anglicans, mieux disposés à l'égard d'un pouvoir central. Voir Norma Jaye Goosen, «The Relationship of the Church Missionary Society and the Hudson's Bay Company in Rupert's Land, 1821 to 1861, with a Case Study of Stanley Mission under the Direction of the Rev. Robert Hunt», thèse de maîtrise, université du Manitoba, Winnipeg, 1975, p. 148-149. Ces dernières années, diverses études ont souligné les tensions sociales suscitées par l'arrivée des missionnaires au sein de la société de la traite des fourrures. Pour certains, les difficultés que connurent les missionnaires découlaient tout autant de ces tensions et de la politique de la traite des fourrures que d'un conflit entre les efforts de civilisation des missionnaires et les exigences économiques liées à la traite. Van Kirk, *Many Tender Ties*, p. 145 et passim; Brown, *Strangers in Blood*, p. 201-202, 211-214; Frits Pannekoek, «The Rev. James Evans and the Social Antagonisms of Fur Trade Society, 1840-1846», dans *Religion and Society in the Prairie West*, Richard Allen éd., Canadian Plains Research Centre, université de Regina, 1974, p. 1-16.

42 AN, MG17, B2, CMS, A77, «Extracts from the Minutes of Council held at York Factory July 5/1823,» p. 67-70.

43 Ces services étaient parfois omis afin de donner aux hommes une journée supplémentaire pour faire, par exemple, de l'exercice à des fins d'hygiène. Voir le chapitre «Loisirs».

44 AN, MG17, B1, Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts (ci-après SPG), Mission du Nord-Ouest, David [Anderson, évêque de la] Terre de Rupert au révérend Hawkins, secrétaire de la SPG, 27 septembre 1850, p. 603.

45 Ibid., «Petition from the Christian Indians at York for a Minister,» p. 629.

46 Ibid., David, Terre de Rupert, à Hawkins, 4 août 1851, p. 627.

47 Ibid., p. 628.

48 Ibid., du même au même, 22 novembre 1852, p. 632.

49 Ibid., du même au même, 24 novembre 1852, p. 635.

50 Charles Frederick Pascoe, comp., *Classified Digest of the Records of the Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts, 1701-1892*, 6e éd. (Londres, Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts, 1898), p. 179.
51 AN, MG17, B1, SPG, Mission du Nord-Ouest, David, Terre de Rupert, à Hawkins, 25 janvier 1854, p. 657. McDonald fut plutôt envoyé à la mission d'Islington où il travailla neuf ans. Transféré à Fort Simpson dans le district de Mackenzie, il devint plus tard archidiacre du fleuve Mackenzie. Il traduisit également les écritures en langue Tukudh. Eugene Stock, *History of the Church Missionary Society, Its Environment, Its Men and Its Work* (Londres, Church Missionary Society, 1899), vol. 2, p. 325.
52 AN, MG17, B2, CMS, A94, p. 6, William Mason au secrétaire de la CMS, 12 septembre 1854.
53 ACBH, B.239/b/104b, fol. 74d, William Mactavish à George Simpson, 30 novembre 1854.
54 ACBH, B.239/b/104b, fol. 128, William Mactavish à George Simpson, septembre 1856; AN, MG17, B2, CMS, A94, William Mason au secrétaire de la CMS, 16 septembre 1856.
55 AN, MG17, B2, CMS, A87, journal de J.P. Gardiner 1860-1861, 23 septembre 1860.
56 Ibid., A94, journal de William Mason 1855-1856, 2 juillet 1856.
57 Ibid., A87, journal de J.P. Gardiner 1860-1861, 13 juin 1861; ibid., affidavit de Henry Beddome, médecin à York Factory, 11 septembre 1863.
58 Ibid., journal de J.P. Gardiner 1859-1860, 6 octobre 1859.
59 Ibid., A94, journal de William Mason, 1855, 22 juillet 1855.
60 PAM, MG1, D16, papiers de Roderick Macfarlane, W.W. Kirby à Roderick Macfarlane, 28 novembre 1870.

Niveau de vie

1 Graham, *Observations*, p. 298.
2 David Thompson, *Narrative*, p. 40; ACBH, B.239/b/93, fol. 64d, James Hargrave à George Simpson, 5 septembre 1840.
3 Par exemple, voir ACBH, B.239/b/105, fol. 127d, James Clare à W.G. Smith [secrétaire du Comité de Londres], 9 septembre 1858.
4 ACBH, B.239/c/1, fol. 350, John Clowes à James Hargrave, 27 mai 1828.
5 David Thompson, *Narrative*, p. 51-52.
6 Voir Van Kirk, *Many Tender Ties*, p. 54-55, ou ACBH, B.239/a/120, fol. 4d, 28 octobre 1812.
7 Graham, *Observations*, p. 297-298.
8 David Thompson, *Narrative*, p. 38; ACBH, B.239/a/120, fol. 4, 20 octobre 1812.
9 ACBH, B.239/a/130, fol. 39, 11 février 1821.
10 On peut trouver un patron de ce manteau, à la mode de la fin du XIXe siècle, dans Dorothy Burnham, *Cut My Cote* (Toronto, Royal Ontario Museum, 1973), p. 21.
11 ACBH, B.239/b/92, fol. 16 et 18d, rapport sur l'expédition de marchandise.
12 ACBH, B.239/b/107, fol. 141d, James Clare à William Mactavish, 14 août 1862.
13 L. Hargrave, *Letters*, p. 129, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 2 décembre 1842; ACBH, B.239/z/28, fol. 127.
14 L. Hargrave, *Letters*, p. 129, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 2 décembre 1842.
15 Ibid., p. 165, Letitia Hargrave à Mary Mactavish, 12 septembre 1843.
16 Ibid., p. 89-90, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 1er décembre 1840.
17 ACBH, B.239/c/2, fol. 37, George Simpson à Alexander Christie, 18 décembre 1830.

18 James Isham, *Observations on Hudson's Bay, 1743...*, éd. et intr. de E.E. Rich et A.M. Johnson (Toronto, Champlain Society, 1949), p. 172-173, 172n; Graham, *Observations*, p. 293-294.

19 Graham, *Observations*, p. 293; James Isham, *Observations on Hudson's Bay, 1743...*, éd. et intr. de E.E. Rich et A.M. Johnson (Toronto, Champlain Society, 1949), p. 91; [Theodore Swain Drage], *An Account of a Voyage for the Discovery of a North-West Passage... Performed in the Years 1746 and 1747, in the Ship* California... *By the Clerk of the* California (Londres, Jolliffe et al., 1748-1749), vol. 1, p. 135-137.

20 Ballantyne, *The Young Fur-Traders*, p. 233-234.

21 Voir, par exemple, ACBH, B.239/a/89, fol. 22, 13 mars 1789, ou B.239/a/90, fol. 4, 24 septembre 1789.

22 ACBH, B.239/a/117, fol. 2d-3, 26 septembre 1810.

23 ACBH, B.239/a/92, fol. 26, 21 avril 1792.

24 Ibid.; Payne, «Prince of Wales' Fort», p. 65-66.

25 ACBH, B.239/a/132, fol. 7d, 1er novembre 1823; Donaldson, «Land-Use».

26 Donaldson, «Land-Use», p. 53.

27 Arthur Dobbs, *An Account of the Countries adjoining to Hudson's Bay in the North-West Part of America*, réimpr. de l'éd. de 1744 (New York, Johnson Reprint, 1967), p. 2.

28 ACBH, B.239/b/82, fol. 4d-5, W.H. Cook à Miles Macdonell, 3 novembre 1811.

29 ACBH, A.6/18, fol. 196, gouverneur et comité à Thomas Thomas, avril 1814.

30 Pour plus de renseignements concernant l'utilisation de poêles Carron à York Factory voir Gordon Moat, «Canada Stoves in Rupert's Land», *The Beaver*, Outfit 310, n° 3 (hiver 1979), p. 54-57.

31 L. Hargrave, *Letters*, p. 147n, George Simpson à James Hargrave, 1er décembre 1842.

32 Ibid., p. 147, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 1er avril 1843.

33 Ibid.

34 Ballantyne, *Hudson Bay*, p. 92.

35 La référence la plus ancienne concernant l'utilisation de volets à moustiques à York est la suivante: ACBH, B.239/a/173, fol. 9d, 19 octobre 1849. Letitia Hargrave affirme que certaines fenêtres en étaient munies dès 1840. L. Hargrave, *Letters*, p. 62, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, septembre 1840.

36 Ballantyne, *Hudson Bay*, p. 92-93.

37 ACBH, A.5/4, fol. 51d, comité de Londres à John Ballenden, 31 mai 1799.

38 L. Hargrave, *Letters*, p. xlii.

39 Ibid., p. 122, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 8 septembre 1842.

40 Ibid., p. 74, Letitia Hargrave à Mary Mactavish, 1er septembre 1840.

41 Ibid., p. 88, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 1er décembre 1840.

42 Ibid., p. xlii; voir également Ballantyne, *Hudson Bay*, p. 101-102.

43 L. Hargrave, *Letters*, p. xlii.

44 Ibid., p. lxii et 89, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 1er décembre 1840.

45 Ibid., p. 72, Letitia Hargrave à Mary Mactavish, 1er septembre 1840, et p. 88, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 1er décembre 1840.

46 ACBH, B.239/b/97a, fol. 24d, James Hargrave à Archibald Barclay, 1er décembre 1845; A.11/118, fol. 142d, James Hargrave à Archibald Barclay, 28 septembre 1847.

47 L. Hargrave, *Letters*, p. 198, Letitia Hargrave à Dugald Mactavish Sr., 1er septembre 1845.

48 Ibid., p. 17, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 5 mai 1840.

49 John Burnett, *A Social History of Housing, 1815-1970*, (Newton Abbot, R.-U., David and Charles, 1978) (ci-après *Social History of Housing*), p. 110.

50 John A. Hussey, «Unpretending» but not «Indecent»: Living Quarters at Mid-19th Century HBC Posts», *The Beaver*, Outfit 305, n° 4, (printemps 1975), p. 12-17.

51 ACBH, B.239/a/66, fol. 17d, 16 décembre 1771.

52 L. Hargrave, *Letters*, p. 236, Letitia Hargrave à Florence Mactavish, 8 septembre 1848.

53 ACBH, B.239/b/84, fol. 61d-62m W.H. Cook à Mr. Charles, 20 mars 1814. Tous ne sont pas d'accord avec l'affirmation de Cook selon laquelle les habitants de York voulaient paraître raffinés. En 1838, un envoi de faïence destiné à la Rivière-Rouge fut laissé à York Factory. Il comprenait des aiguières et des cuvettes «dont il sera impossible de se défaire à cet endroit [York], tant qu'on pourra y trouver des seaux, ou du moins tant que nous ne serons pas un peu plus raffinés qu'aujourd'hui». ACBH, B.239/b/93, fol. 9d, J. Charles à Alexander Christie, 16 février 1838.

54 ACBH, B.239/b/84, fol. 61d-62, W.H. Cook à M. CHarles, 20 mars 1814.

55 L. Hargrave, *Letters*, p. 62, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, septembre 1840.

56 Pour plus de détails sur les habitations du Bas-Canada, voir Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l'«habitant» aux 17e et 18e siècles;* (Montréal, Fides, 1967), p. 307-360. Voir *également* Raymond Douville et Jacques Casanova, *Daily Life in Early Canada from Champlain to Montcalm*, trad. Carola Congreve (Londres, Allen and Unwin, 1968), p. 45-49.

57 Patrick Bailey, *Orkney* (Newton Abbot, R.-U., David and Charles, 1971), p. 105.

58 Ibid.

59 James R. Nicolson, *Traditional Life in Shetland* (Londres, Robert Hale, 1978), p. 71-78; John Mercer, *Hebridean Islands: Colonsay, Gigha, Jura* (Glasgow, Blackie, 1974), p. 192-195.

60 Burnett, *Social History of Housing*, p. 77-78, 108-115.

61 Goldring, «Papers: Vol. II», p. 40.

62 Burnett, *Social History of Housing*, p. 98-103.

63 McTavish, *Behind the Palisades*, p. 50, 58; *A Dictionary of Canadianisms on Historical Principles* (Toronto, W.J. Gage, 1967), s.v. «H.B.C. jocular».

64 L. Hargrave, *Letters*, p. 197n, John Ballenden à James Hargrave, 2 mai 1845.

65 Umfreville, *Present State*, p. 14.

66 ACBH, B.239/c/1, fol. 62d, George Simpson à John George McTavish, 20 décembre 1821; Helmcken, *Reminiscences*, p. 97.

67 Dans certains des postes établis à l'intérieur des terres après 1774, on eut plus de succès en matière d'agriculture; voir ACBH, B.239/z/23, p. 445. D'après Umfreville, les potagers de Moose et d'Albany produisaient des pommes de terre, des navets et la plupart des légumes potagers utilisés en cuisine. Umfreville, *Present State*, p. 14.

68 ACBH, B.239/e/1, fol. 5, rapport du district de York Factory, 1815.

69 Ibid.; B.239/a/101, fol. 88d, 17 mai 1799; B.239/a/126, fol. 11, 30 octobre 1818; B.239/a/126, fol. 5, ordres permanents de York Factory, article 5; B.239/a/106, fol. 3, 29 septembre 1801; L. Hargrave, *Letters*, p. 76, Letitia Hargrave à Dugald Mactavish Sr., 2 septembre 1840; McTavish, *Behind the Palisades*, p. 25-26.

70 ACBH, B.239/a/159, fol. 4d, 29 septembre 1843; L. Hargrave, *Letters*, p. 201, Letitia Hargrave à Dugald Mactavish Sr., 1er septembre 1845.

71 ACBH, B.239/a/157, fol. 7, 8 octobre 1842; L. Hargrave, *Letters*, p. 107, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 14 mai 1842; ACBH, B.239/a/126, fol. 26d, 15 mai 1819. Le

Dr Helmcken affirme qu'en 1847 il existait un hangar vitré à York dans lequel on plantait des radis, des navets et d'autres légumes. D'après Helmcken, ces légumes atteignaient la taille de billes («marbles»). Helmcken, *Reminiscences*, p. 97.

72 ACBH, B.239/a/91, fol. 23d, 4 juin 1791.

73 ACBH, B.239/a/151, fol. 4d, 26 septembre 1838.

74 ACBH, B.239/a/152, fol. 4d, 20 septembre 1839; B.239/a/157, fol. 7, 8 octobre 1842; B.239/a/168, fol. 3, 24 septembre 1847; B.239/a/173, fol. 5, 21 septembre 1849.

75 ACBH, B.239/a/121, fol. 31d, 14 juin 1815; B.239/a/123, fol. 28d-29, 5 juin 1816.

76 ACBH, B.239/a/155, fol. 46d, 11 juin 1842; B.239/a/141, p. 10, 25 septembre 1829; B.239/a/121, fol. 5, 19 octobre 1814; B.239/a/157, fol. 41d, 16 juin 1843; B.239/a/161, fol. 41d, 10 juin 1845.

77 L. Hargrave, *Letters*, p. 183-184, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 30 mars 1844. Voici une liste des graines en stock à York Factory en 1833 avec lesquelles les jardiniers pouvaient essayer d'obtenir de la «verdure».

3		*lb*	*betterave rouge*
2		"	*chou nain*
1		"	*chou rouge*
4		"	*chou «early york»*
	1/4	"	*chou-fleur*
2		"	*carotte*
1		"	*céleri*
1		"	*cresson*
	1/4	"	*concombre*
11		"	*trèfle rouge*
3		"	*trèfle blanc*
	1/4	*bois.*	*dactyle pelotonné*
	1/4	"	*cyno: somital*
	1/4	"	*fétuque ovine*
	1/4	"	*pâturin: fétuque*
3-	*1/2*	*lb*	*pâturin des prés*
40		*lb*	*phléole des prés*
1		*bois.*	*seigle*
1		*lb*	*choufrisé*
1		"	*poireau*
1		"	*laitue romaine*
1		"	*laitue morine*
1		"	*laitue chou bahavia brune*
1		"	*moutarde*
4		"	*oignon jaune cambrai*
2		"	*oignon de Mulhouse*
1		"	*ciboule*
	1/2	"	*persil frisé*
2		*pte*	*pois hâtif*
3		*lb*	*rave rose saumonnée*
1		"	*radis noir espagnol*
1		"	*radis rond blanc*
1		"	*radis nain de Savoie*

1	"	*épinard piquant*
1	"	*épinard rond*
2	"	*navet de Hollande*
5	"	*navet, «Early White»*
5	"	*navet, «Early Yello»*
4	"	*navet de Suède*

ACBH, B.239/aa/14, p. 21-22, inventaire de York Factory, 1833. Les quantités conservées montrent quelles semences donnaient les meilleurs résultats; cependant, la quantité de graines fourragères surprend.

78 ACBH, B.239/a/154, fol. 47d, 8 mai 1841; L. Hargrave, *Letters*, p. 135, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 2 décembre 1842.

79 ACBH, B.239/a/104, fol. 12d, 29 novembre 1799; B.239/a/154, fol. 11d, 15 octobre 1840.

80 ACBH, B.239/a/114, fol. 4, 30 novembre au 6 décembre 1807.

81 ACBH, B.239/a/152, fol. 10, 12 novembre 1839.

82 ACBH, B.239/a/123, fol. 20d, 3 avril 1816.

83 ACBH, B.239/a/120, fol. 18, 9 avril 1813.

84 ACBH, B.239/a/116, fol. 4d, 26 octobre 1809.

85 Pour des exemples, voir ACBH, B.239/a/152, fol. 33, 17 juin 1840; B.239/a/154, fol. 7d, 27 septembre 1840; B.239/a/159, fol. 4d, 29 septembre 1843; B.239/a/148, fol. 17d, 7 octobre 1843. Le dernier exemple représente le plus gros de ces envois: 40 boisseaux de pommes de terre et 4 boisseaux de navets.

86 J. Hargrave, *Correspondence*, p. 172, Donald Ross à James Hargrave, 23 décembre 1834; ACBH, B.239/c/2, fol. 18, James Sutherland à John George McTavish, 16 août 1829.

87 J. Hargrave, *Correspondence*, p. 335, Richard Grant à James Hargrave, 1er février 1841; ACBH, B.239/a/154, fol. 28, 16 janvier 1841; L. Hargrave, *Letters*, p. 259, Letitia Hargrave à James Hargrave, 12 août 1851; ACBH, B.239/a/152, fol. 33, 17 juin 1840; J. Hargrave, *Correspondence*, p. 172, Donald Ross à James Hargrave, 23 décembre 1834.

88 ACBH, B.239/b/97a, fol. 8d, James Hargrave à Donald Ross, 23 juillet 1845.

89 ACBH, B.239/b/93, fol. 84, James Hargrave à John Cromartie [agent responsable de Severn], 19 avril 1841.

90 AN, MG19, A46, journal de Henry Hulse Berens, p. 40, 1er septembre 1832; ACBH, B.239/a/121, fol. 24, 4 avril 1815.

91 ACBH, B.239/a/123, fol. 27, 23 mai 1816.

92 ACBH, B.239/a/121, fol. 2d, 5 octobre 1814.

93 ACBH, B.239/a/137, journal du camp de pêche de York Factory.

94 Voici un état des prises effectuées au camp de Rock Lake du 29 septembre 1829 au 9 février 1830:

	Poisson blanc (corégone)	Poisson quelconque (cyprins-sucet, brochet, etc.)
Septembre	260	-
Octobre	4370	156
Novembre	1300	187
Décembre	829	192
Janvier	286	120
Février	45	21
Total	7090	676

Ces chiffres permirent de conclure que c'était «une perte de temps pour les pêcheurs que de travailler après Noël». ACBH, B.239/a/141, p. 41-42, 18 février 1830.

95 ACBH, B.239/a/149, fol. 25-25d, 12 février 1836.

96 ACBH, B.239/a/161, fol. 16d, 20 décembre 1844.

97 Donaldson, «Land-Use», p. 192.

98 Un des endroits les plus fréquentés était «Saunder's House» près de Six Mile Island. ACBH, B.239/a/171, fol. 8, 11 octobre 1848.

99 ACBH, B.239/a/173, fol. 47d, 31 mai 1850.

100 McTavish, *Behind the Palisades*, p. 58.

101 ACBH, B.239/a/100, fol. 15, 16 février 1797.

102 ACBH, B.239/a/173, fol. 47d, 31 mai 1850.

103 Voir, par exemple, ACBH, B.239/a/141, p. 11, 27 septembre 1829. Les meilleurs terrains de chasse étaient semble-t-il Stoney Creek à l'automne et Sam's Creek au printemps.

104 Umfreville, *Present State*, p. 20-21.

105 ACBH, B.239/b/52, fol. 13-13d, Joseph Colen à John Ballenden, 11 juin 1792.

106 Umfreville, *Present State*, p. 20-21; Graham, *Observations*, p. 42.

107 ACBH, B.239/a/155, fol. 44d, 31 mai 1842. Au total, on obtint seulement 1124 oies fraîches et salées. ACBH, B.239/a/159, fol. 39, 31 mai 1844. Cette année-là, on tua 4621 oies et on en reçut 1727 de Severn.

108 Les documents des années 1840 montrent l'écart suivant dans la consommation d'oie: 70 jours de rations en 1844-1845, soit 10 jours d'oie fraîche et 60 jours d'oie salée; pour 1847-1848, 47 jours répartis en 2 d'oie fraîche et 45 d'oie salée. Certaines années les oies et les canards apparaissent sur la même liste, ce qui peut indiquer une consommation moindre d'oie, et en 1842-1843 (une année où la chasse fut mauvaise), l'oie n'apparaît pas sur la liste des aliments servis, ce qui semble cependant curieux. Voir ACBH, B.239/a/157, fol. 39, 31 mai 1843; B.239/a/168, fol. 37-37d, 31 mai 1848; B.239/a/161, fol. 40, 31 mai 1845.

109 ACBH, B.239/a/131, fol. 18d, 20 mai 1823.

110 ACBH, B.239/a/161, fol. 40, 31 mai 1845; B.239/a/159, fol. 39, 31 mai 1844.

111 En réalité, on en mangeait plus souvent que du canard. En 1850-1851, par exemple, le pluvier salé fut servi 12 jours tandis qu'il n'est nulle part fait mention de canard. ACBH, B.239/a/176, fol. 41, 31 mai 1851.

112 Samuel Hearne, *A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean...*, éd. et intr. de Richard G. Glover (Toronto, Macmillan, 1958), p. 275.

113 Voir, par exemple, ACBH, B.239/b/65, fol. 12-12d, John Ballenden à Mr. Stayner, 6 avril 1801.

114 ACBH, B.239/b/54, fol. 4, Joseph Colen à John Ballenden, 5 janvier 1793; B.239/a/155, fol. 44d, 31 mai 1842.

115 ACBH, B.239/a/154, fol. 45, 21 avril 1841.

116 ACBH, B.239/a/121, fol. 14, 10 janvier 1815; ibid., fol. 15, 17 janvier 1815. D'autres méthodes ingénieuses utilisées au XVIII[e] siècle pour chasser le ptarmigan sont décrites dans Payne, «Prince of Wales' Fort», p. 51.

117 L'écart varie de 40 jours de rations en 1841-1842 à 2 jours et demi en 1849-1850. ACBH, B.239/a/155, fol. 44d, 31 mai 1842; B.239/a/173, fol. 47d, 31 mai 1850.

118 David Thompson, *Narrative*, p. 86-87.

119 ACBH, B.239/a/106, fol. 25d, 30 avril 1802.

120 ACBH, B.239/a/90, fol. 17-17d, 31 décembre 1789.

121 Donaldson, «Land-Use», p. 189.

122 ACBH, B.239/a/159, fol. 27, 7 mars 1844.

123 Helmcken, *Reminiscences*, p. 100.

124 ACBH, B.239/a/154, fol. 53d, 31 mai 1841; B.239/a/157, fol. 39, 31 mai 1843.

125 Ibid. On a récemment prétendu qu'en 1880, il n'y avait plus de caribous dans la région de York Factory en hiver ni en été et que, par conséquent, les chasseurs du poste tuaient moins de bêtes, d'où un ravitaillement plus difficile. Arthur J. Ray, «York Factory: The Crises of Transition, 1870-1880», *The Beaver*, Outfit 313, n° 2 (automne 1982), p. 29. Cependant, l'examen des registres de la Compagnie, outre ceux où Joseph Fortescue discute des problèmes de York en 1880, contredit cette assertion. Les listes de vivres des années 1840 indiquent que le nombre de caribous tués variait de 20 (1782 livres de venaison) en 1842 à 78 (6534 livres de venaison) en 1848. ACBH, B.239/a/155, fol. 44d, 31 mai 1842; B.239/a/168, fol. 37, 31 mai 1848. Chaque caribou donnait donc environ 90 livres de venaison. Enfoui dans les registres de York Factory se trouve un état des caribous tués de 1867 à 1878:

	1867	1868	1869	1870	1871	1872*	1873*	1874	1875	1876	1877	1878
Octobre	-	-	-	-	4	3	-	-	25	-	-	-
Novembre	12	38	60	40	46	-	4	7	126	82	28	3
Décembre	45	54	42	81	58	3	14	82	51	19	26	8
Janvier	35	66	12	37	41	38	11	26	29		23	-
Février	74	91	50	19	41	51	13	100	40	52	15	97
Mars	116	108	93	142	130	52	32	67	70		151	114
Avril	44	83	73	102	62	126	112	58	83	26	72	129
Mai	7	-	1	4	3	1	-	-	-	-	-	-
dans les camps	11	23	30	31	20	26	-	-	17	-	18	17
Total	344	463	361	456	405	300	188	340	441	179	333	368

* Ces années-là, des milliers de perdrix furent tuées.

ACBH, B.239/z/32, p. 501. Même la pire année, en 1876, on tua au delà de deux fois plus de caribous que la meilleure année de la décennie 1840-1850 et on obtint plus de huit

tonnes de venaison. L'importance du caribou en tant que ressource alimentaire semble avoir augmenté dans les années 1860 et 1870.

126 L. Hargrave, *Letters*, p. 159n, George Simpson à James Hargrave, 3 mars 1843.

127 En 1843-1844, on servit 78 jours de rations de porc et de boeuf comparativement à 45 jours en 1847-1848. ACBH, B.239/a/159, fol. 39, 31 mai 1844; B.239/a/168, fol. 37, 31 mai 1848.

128 Les rations de céréales variaient de 61 à 85 jours. ACBH, B.239/a/176, fol. 41, 31 mai 1851; B.239/a/171, fol. 43, 31 mai 1849.

129 ACBH, A.6/26, fol. 169d-170, comité de Londres à James Hargrave, 14 juin 1845; B.239/b/97a, fol. 18d-19, James Hargrave à Archibald Barclay, 8 septembre 1845. George Simpson McTavish affirme que les pommes de terre déshydratées d'Edwards furent très appréciées comme antiscorbutiques dans les année 1880. McTavish, *Behind the Palisades*, p. 57.

130 ACBH, A.6/32, fol. 58, William Smith à William Mactavish, 21 juin 1856; B.239/b/104b, fol. 127-127d, William Mactavish à William Smith, 16 septembre 1856; McTavish, *Behind the Palisades*, p. 57.

131 ACBH, B.239/b/78, fol. 27, lettre annuelle à York Factory, 31 mai 1799.

132 Ibid., fol. 28d, lettre annuelle de York Factory, septembre 1799.

133 ACBH, B.239/a/115, fol. 14d, 10 mai 1809; B.239/a/100, p. 100, James Hargrave à George Simpson, 30 août 1849.

134 L. Hargrave, *Letters* p. 259, Letitia Hargrave à James Hargrave, 12 août 1851.

135 AN, MG19, A21, famille Hargrave, C83, p. 635, circulaire imprimée — Thomas Fraser aux agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, 22 novembre 1858.

136 Voir L. Hargrave, *Letters*, p. 115, Letitia Hargrave à Dugald Mactavish Sr., 27 mai 1842; ACBH, B.239/a/154, fol. 45, 21 avril 1841; ACBH, B.239/c/3, fol. 98, Thomas Spence à James Hargrave, 2 mars 1835.

137 Voir, par exemple, Helmcken, *Reminiscences*, p. 97.

138 Voir, Vilhjamur Stefanson, *Arctic Manual* (New York, Macmillan, 1944), p. 219-240.

139 Ibid., p. 224.

140 Ces exemples de budgets se trouvent dans John Burnett, *A History of the Cost of Living* (Harmondsworth, R.-U., Penguin, 1969), p. 259-263. Pour plus de détails sur les habitudes alimentaires de la classe ouvrière, voir John Burnett, *Plenty and Want: A Social History of Diet in England from 1815 to the Present Day* (Londres, Thomas Nelson, 1966) (ci-après *Plenty and Want*), p. 14-50.

141 Burnett, *Plenty and Want*, p. 50.

142 ACBH, B.42/a/50, fol. 10. Le chou vert est une variété de chou à feuilles frisées sans tête compacte.

143 Patrick Bailey, *Orkney* (Newton Abbot, R.-U., David & Charles, 1971) p. 106-107.

144 James R. Nicolson, *Traditional Life in Shetland* (London, Robert Hales, 1978), p. 79-83.

145 John Mercer, *Hebridean Islands: Colonsay, Gigha, Jura* (Glasgow, Blackie, 1974), p. 195.

146 Allan Greer, «Fur Trade Labour and Lower Canadian Agrarian Structures,» [Société historique du Canada] *Historical Papers/Communications historiques* (1981), p. 197-214; Fernand Ouellet, *Le Bas-Canada, 1791-1840: changements structuraux et crise* (Ottawa, Éditions de l'université d'Ottawa, 1976), p. 492-497.

147 ACBH, B.239/a/100, fol. 14-14d, 8 février 1797.

148 ACBH, B.239/b/84, fol. 51d, William Auld à William Hemmings Cook, 5 novembre 1813.

149 Graham, *Observations*, p. 296-297.
150 Burnett, *Plenty and Want*, p. 57.
151 L. Hargrave, *Letters*, p. 159, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 10 septembre 1843.
152 Helmcken, *Reminiscences*, p. 97.
153 L. Hargrave, *Letters*, p. 61, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, septembre 1840.
154 Ibid., p. 100, Letitia Hargrave à Mary Mactavish, 9 septembre 1841.
155 Ibid., p. 77, Letitia Hargrave à Dugald Mactavish Sr., 2 septembre 1840.
156 Samuel Hearne, *A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean...*, éd. et intr. de Richard G. Glover (Toronto, Macmillan, 1958), p. 203-205.
157 L. Hargrave, *Letters*, p. 108, Letitia Hargrave à Mme Dugald Mactavish, 14 mai 1842.

«L'endroit le plus respectable du Territoire»

1 Newman, *Company of Adventurers*, p. 8.
2 Voir, par exemple, Henry Ellis, *A Voyage to Hudson's Bay, by the Dobbs Galley and California, in the years 1746 and 1747*, réimp. de l'éd. de 1748 (New York, Johnson Reprint, 1967), p. 181.
3 Goldring, «Papers: Vol. II», p. 40.
4 Id., «Papers: Vol. I», p. 60.
5 AN, MG17, CMS, B2, bobine A77, p. 91, journal de David Jones 6 novembre 1823.

Sources citées

Bailey, Patrick
Orkney, Newton Abbott, David and Charles, 1971.

Bailey, Peter Cecil
Leisure and Class in Victorian England: Rational Recreation and the Contest for Control, 1830-1885, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1978.
—— «Rational Recreation: The Social Control of Leisure and Popular Culture in Victorian England, 1830-1885», thèse de PhD, université de Colombie-Britannique, Vancouver, 1975.

Ball, Timothy Francis
«Hudson's Bay Company Journals as a Source of Information for the Reconstruction of Climate», dans North American Fur Trade Conference (4e: 1981: Grand Portage, Minn., et Thunder Bay, Ont.), *Rendezvous: Selected Papers of the Fourth North American Fur Trade Conference, 1981*, Thomas Cotter Buckley, éd., St. Paul, 1984, p. 43-50.

Ballantyne, Robert Michael
Hudson Bay; or, Everyday Life in the Wilds of North America During Six Years' Residence in the Territories of the Hon. Hudson Bay Company, Londres, Thomas Nelson, 1902.
—— *The Young Fur-Traders: A Tale of the Far North*, Londres, Ward, Lock, 1901.

Boon, Thomas Charles Boucher
Use of Catechisms and Syllabics by the Early Missionaries of Rupert's Land, 1820-1880, Toronto, Canadian Church Historical Society, 1960.

Bredin, Thomas F.
«The Red River Academy», *The Beaver*, Outfit 305, n° 3 (hiver 1974), p. 10-17. Winnipeg.
—— «The Reverend David Jones: Missionary at Red River 1823-38», *The Beaver*, Outfit 312, n° 2 (automne 1981), p. 47-52. Winnipeg.

Brooks, William
«Methodism in the Canadian West in the Nineteenth Century», thèse de PhD, université du Manitoba, Winnipeg, 1972.

Brown, Jennifer S.H.
«'A Colony of Very Useful Hands'», *The Beaver*, Outfit 307, n° 4 (printemps 1977), p. 39-45. Winnipeg.
—— *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1980.
—— «The Track to Heaven: The Hudson Bay Cree Religious Movement of 1843», In Algonquian Conference (13e: 1981: Ontario Institute for Studies in Education), *Papers of the Thirteenth Algonguian Conference*, William Cowan, éd., Ottawa, Carleton University Press, 1982, p. 56-63.
—— «Ultimate Respectability: Fur-Trade Children in the 'Civilized World'», [pt. 1.] *The Beaver*, Outfit 308, n° 3 (hiver 1977), p. 4-10. Winnipeg.
—— «Ultimate Respectability: Fur-Trade Children in the 'Civilized World'», [pt. 2.] *The Beaver*, Outfit 308, n° 4 (printemps 1978), p. 48-55. Winnipeg.

Budd, Henry
The Diary of the Reverend Henry Budd, 1870-1875, éd. Katherine Pettipas, Winnipeg, Manitoba Record Society, 1974. Publications de la Manitoba Record Society, vol. 4.

Burnett, John
A History of the Cost of Living, Harmondsworth, Penguin, 1969.
—— *A Social History of Housing, 1815-1970*, Newton Abbot, David and Charles, 1978.
—— *Plenty and Want: A Social History of Diet in England from 1815 to the Present Day*, Londres, Thomas Nelson, 1966.

Burnham, Dorothy K.
Cut My Cote, Toronto, Royal Ontario Museum, 1973.

Campbell, Marjorie Elliott (Wilkins)
The North West Company, Toronto, Macmillan, 1957.

Canada. Archives nationales. Division des manuscrits.
MG17, B1, Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts.
MG17, B2, Church Missionary Society.
MG19, A21, Hargrave Family.
MG19, A46, Henry Hulse Berens Journal.
MG19, D23, York Factory, «Unfinished Journal of a Clerk [James Hargrave] at York Factory, Hudson's Bay Company, 1828-1829».
MG19, E1, Thomas Douglas, fifth earl of Selkirk.
MG20, Hudson's Bay Company Archives (microfilm).

Section A: Headquarters Records
A.5/4, London Correspondence Books Outwards, General Series, 1796-1808.
A.5/15, London Correspondence Books Outwards, General Series, 1845-1848.
A.6, London Correspondence Outwards, Hudson's Bay Company — Official, 1787-1871.
A.11, London Inward Correspondence from Hudson's Bay Company Posts, 1787-1870.
A.30, Lists of Servants, 1788-1831.
A.63/10, Fur Trade Miscellanea, Watch Repair Book, 1804-26.
A.64, Miscellaneous Books, 1791-1918.

Section B: Post Records
B.42/a/32, Churchill Fort, Post Journals, 1748-1749.
B.42/a/50, Churchill Fort, Post Journals, 1757-1758.
B.235/c/1, Winnipeg, Correspondence Inward, 1820-1870.
B.239/a, York Factory, Post Journals, 1788-1852.
B.239/b, York Factory, Correspondence Books, 1787-1878.
B.239/c, York Factory, Correspondence Inward, 1807-1852.
B.239/d, York Factory, Account Books, 1789-1870.
B.239/e, York Factory, Reports on Districts, 1815-1868.
B.239/g, York Factory, Abstracts of Servants' Accounts, 1821-70.
B.239/k, York Factory, Minutes of Council and Council Resolves, 1821-1870, 1822-1841.
B.239/l, York Factory, District Statements, 1823-1870.
B.239/x, Servants' Ledgers, 1821-1876.
B.239/z, York Factory, Miscellaneous Items, 1808-1878.
B.239/aa, York Factory, Inventories, 1821-1855.

Section G: Maps, Plans, Charts, etc.
G.2/26, Prince of Wales's Fort.

The Canadian Encyclopedia
Edmonton, Hurtig Publishers, 1985. 3 vol.

Chalmers, John W.
«Education and the Honourable Company», *Alberta Historical Review*, vol. 13, n° 3 (été 1965), p. 25-58. Calgary.

Chappell, Edward
Narrative of a Voyage to Hudson's Bay in His Majesty's Ship Rosamond Containing Some Account of the North-Eastern Coast of America and of the Tribes Inhabiting that Remote Region, réimpr. de l'éd. de 1817, Toronto, Coles Publishing, 1970.

Dictionnaire biographique du Canada
Québec, Presses de l'université Laval, 1966- .

A Dictionary of Canadianisms on Historical Principles
Toronto, W.J. Gage, 1967.

Dobbs, Arthur
An Account of the Countries adjoining to Hudson's Bay in the North-West Part of America, réimpr. de l'éd. de 1744, New York, Johnson Reprint, 1967.

Donaldson, Bruce F.
«York Factory: A Land-Use History», Travail inédit n° 44, Parcs Canada, Ottawa, 1981.

Douville, Raymond, et Jacques Casanova
Daily Life in Early Canada from Champlain to Montcalm, trad. Carola Congreve, Londres, Allen and Unwin, 1968.

[Drage, Theodore Swain]
An Account of a Voyage for the Discovery of a North-West Passage by Hudson's Streights, to the Western and Southern Ocean of America. Performed in the Year 1746 and 1747, in the Ship California, Captain Francis Smith, Commander. By The Clerk of the California. Adorned with Cuts and Maps, Londres, Jolliffe *et al.*, 1748-1749. 2 vol., vol. 1.

Eccles, William John
The Canadian Frontier, 1534-1760, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1969.

Ellis, Henry
A Voyage to Hudson's Bay, by the Dobbs Galley and California, in the Years 1746 and 1747, réimpr. de l'éd. de 1748, New York, Johnson Reprint, New York, 1967.

Ewart, William B., MD
«Causes of Mortality in a Subarctic Settlement (York Factory, Man.), 1714-1946», *Canadian Medical Association Journal*, vol. 129, n° 6 (15 sept. 1983), p. 571-574. Ottawa.

Foster, John E.
«Paulet Paul: Métis or 'House Indian' Folk Hero?», *Manitoba History*, n° 9 (printemps 1985), p. 2-7. Winnipeg.

Francis, Daniel, et Toby Morantz
Partners in Furs: A History of the Fur Trade in Eastern James Bay, 1600-1870, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1983.

Friesen, Gerald
The Canadian Prairies: A History, Toronto, University of Toronto Press, 1984.

Galbraith, John S.
The Little Emperor: Governor Simpson of the Hudson's Bay Company, Toronto, Macmillan, 1976.

Glass, David Victor
«Population and Population Movements in England and Wales, 1700 to 1850», dans D.V. Glass et D.E.C. Eversley, éd., *Population in History: Essays in Historical Demography*, Londres, Edward Arnold, 1965, p. 221-246.

Glover, Richard Gilchrist
«The Difficulties of the Hudson's Bay Company's Penetration of the West», *Canadian Historical Review*, vol. 29, n° 3 (sept. 1948), p. 240-254. Toronto.

Gluek, Alvin Charles
Minnesota and the Manifest Destiny of the Canadian Northwest; A Study in Canadian-American Relations, Toronto, University of Toronto Press, 1965.

Goldring, Philip
«Lewis and the Hudson's Bay Company in the Nineteenth Century», *Scottish Studies*, vol. 24 (1980), p. 23-42. Édimbourg.
—— «Papers on the Labour System: of the Hudson's Bay Company, 1821-1900: Volume I», Travail inédit n° 362, Parcs Canada, Ottawa, 1979.
—— «Papers on the Labour System of the Hudson's Bay Company, 1821-1900: Volume II», Travail inédit n° 412, Parcs Canada, Ottawa, 1980.

Goosen, Norma Jaye
«The Relationship of the Church Missionary Society and the Hudson's Bay Company in Rupert's Land, 1821 to 1861, with a Case Study of Stanley Mission under the Direction of the Rev. Robert Hunt», thèse de maîtrise, université du Manitoba, Winnipeg, 1975.

Graham, Andrew
Observations on Hudson's Bay, 1767-91, éd. Glyndwr Williams, intr. Richard G. Glover, Londres, Hudson's Bay Record Society, 1969. Publications de la Hudson's Bay Record Society, vol. 27.

Greer, Allan
«Fur Trade Labour and Lower Canadian Agrarian Structures», [Canadian Historical Association] *Historical Papers/Communications historiques* (1981), p. 197-214. Ottawa.

Gustafson, Robert Walter
«The Education of Canada's Indian Peoples: An Experience in Colonialism», thèse de maîtrise en éducation, université du Manitoba, Winnipeg, 1978.

Hargrave, James
The Hargrave Correspondence, 1821-1843, éd. et intr. G.P. de T. Glazebrook, Toronto, Champlain Society, 1938. Publications de la Champlain Society, vol. 24.

Hargrave, Letitia (Mactavish)
The Letters of Letitia Hargrave, éd. et intr. Margaret Arnett MacLeod, Toronto, Champlain Society, 1947. Publications de la Champlain Society, vol. 28.

Hearne, Samuel
A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean, 1769, 1770, 1771, 1772, éd. et intr. Richard G. Glover, Toronto, Macmillan, 1958.

Helmcken, Dr John Sebastian
The Reminiscences of Doctor John Sebastian Helmcken, éd. Dorothy Blakey Smith, intr. W. Kaye Lamb, Vancouver, University of British Columbia Press en collaboration avec les Archives provinciales de la Colombie-Britannique, 1975.

Hobsbawm, Eric J.
Labouring Men; Studies in the History of Labour, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1964.

Hudson's Bay Company
Saskatchewan Journals and Correspondence: Edmonton House, 1795-1800; Chesterfield House, 1800-1802, éd. et intr. Alice M. Johnson, Londres, Hudson's Bay Record Society, 1967. Publications de la Hudson's Bay Record Society, vol. 26.

Hussey, John A.
«'Unpretending' But Not 'Indecent': Living Quarters at Mid-19th Century HBC Posts», *The Beaver*, Outfit 305, n° 4 (été 1975), p. 12-17. Winnipeg.

Innis, Harold Adams
The Fur Trade in Canada: An Introduction to Canadian Economic History, éd. rev., Toronto, University of Toronto Press, 1956.

Isham, James
Observations on Hudson's Bay, 1743..., éd. et intr. E.E. Rich, avec A.M. Johnson. Toronto, Champlain Society, 1949. Publications de la Champlain Society, Hudson's Bay Company Series, vol. 12.

Judd, Carol M.
«'Mixt Bands of Many Nations': 1821-70», dans Carol M. Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, p. 127-146.

L'Ami, C.E.
«Priceless Books from Old Fur Trade Libraries», *The Beaver*, Outfit 266, n° 3 (déc. 1935), p. 26-29, 66. Winnipeg.

Laslett, Peter
The World We Have Lost: England Before the Industrial Age, New York, Charles Scribner's Sons, 1971.

Lefroy, sir John Henry
In Search of the Magnetic North; A Soldier-Surveyor's Letters from the North-West, 1843-1844, éd. George F. Stanley, Toronto, Macmillan, 1955.

Lloyd, Wyndham E.B.
A Hundred Years of Medicine, 2e éd., Londres, Gerald Duckworth, 1968.

Lytwyn, Victor P.
«York Factory Native Ethnohistory: A Literature Review and An Assessment of Source Material», Rapport sur microfiches, n° 162, Parcs Canada, Ottawa, 1984.

McDougall, John
Forest, Lake, and Prairie. Twenty Years of Frontier Life in Western Canada, 1842-62, Toronto, William Briggs, 1895.

MacKay, Douglas
The Honourable Company: A History of the Hudson's Bay Company, Toronto, McClelland and Stewart, 1966.

McLean, John
John McLean's Notes of a Twenty-Five Years' Service in the Hudson's Bay Territory, éd. W.S. Wallace, Toronto, Champlain Society, 1932. Publications de la Champlain Society, vol. 19.

McNeill, William H.
The Great Frontier: Freedom and Hierarchy in Modern Times, Princeton, Princeton University Press, 1938.

McTavish, George Simpson
Behind the Palisades; An Autobiography, Sidney, B.C., E. Gurd/Gray's Publishing, [1963].

Malcolmson, R.W.
Popular Recreations in English Society, 1700-1850, Cambridge, University Press, 1973.

Manitoba. Archives provinciales.
MGI, D5, John MacLeod Diary.
MGI, D11, William Lane Correspondence.
MGI, D16, Roderick Macfarlane Papers.
MGI, D20, Donald Ross Correspondence.

Marrus, Michael Robert, comp.
The Emergence of Leisure, New York, Harper and Row, 1974.

Mason, Tony
Association Football and English Society, 1863-1915, Brighton, Harvester Press, 1980.

Mercer, John
Hebridean Islands: Colonsay, Gigha, Jura, Glasgow, Blackie, 1974.

Moat, Gordon R.
«Canada Stoves in Rupert's Land», *The Beaver*, Outfit 310, n° 3 (hiver 1979), p. 54-57. Winnipeg.

Moodie, D.W., et Barry Kaye
«Taming and Domesticating the Native Animals of Rupert's Land», *The Beaver*, Outfit 307, n° 3 (hiver 1976), p. 10-19. Winnipeg.

Morton, Arthur Silver
A History of the Canadian West to 1870-71, being a History of Rupert's Land (the Hudson's Bay Company's Territory) and of the North-West Territory (including the Pacific Slope), 2e éd., éd. Lewis G. Thomas, Toronto, University of Toronto Press, 1973.

Morton, William Lewis
Manitoba, A History, Toronto, University of Toronto Press, 1961.

Mott, Morris Kenneth
«Manly Sports and Manitobans, Settlement Days to World War One», thèse de PhD, Kingston, université Queen's, 1980.

Newman, Peter C.
Company of Adventurers, Markham, Ont., Viking-Penguin Books, 1985.

Nicks, John
«Orkneymen in the HBC, 1780-1821», dans Carol M. Judd and Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, p. 102-126.

Nicolson, James R.
Traditional Life in Shetland, Londres, Robert Hale, 1978.

Oliver, Edmund Henry, éd.
The Canadian North-West; Its Early Development and Legislative Records; Minutes of the Councils of the Red River Colony and the Northern Department of Rupert's Land..., Ottawa, Government Printing Bureau, 1914-1915, 2 vol., vol. 2.

Ouellet, Fernand
Le Bas-Canada, 1791-1840: changements structuraux et crise, Ottawa, Éditions de l'université d'Ottawa, 1976. Université d'Ottawa, Cahiers d'histoire, n° 6.

Pannekoek, Frits
«Corruption at Moose», *The Beaver*, Outfit 309, n° 4 (printemps 1979), p. 4-11. Winnipeg.
—— «The Rev. James Evans and the Social Antagonisms of Fur Trade Society, 1840-1846», dans *Religion and Society in the Prairie West*, éd. Richard Allen, Regina, Canadian Plains Research Centre, University of Regina, 1974, p. 1-16. Canadian Plains Studies, n° 3.

Parker, Stanley
The Sociology of Leisure, Londres, Allen and Unwin, 1976.

Parsons, Ralph
«Catalogue of the Fur Trade Library», manuscrit classé, Hudson's Bay House, Winnipeg, 1932.

Pascoe, Charles Frederick, comp.
Classified Digest of the Records of the Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts, 1701-1892, 6e éd. Londres, Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts, 1898.

Payne, Michael
«Prince of Wales' Fort: A Social History, 1717-1782», Travail inédit n° 371, Parcs Canada, Ottawa, 1979.
—— «A Social History of York Factory, 1788-1870», Rapport sur microfiches, n° 110, Parcs Canada, Ottawa, 1984.

Payne, Michael, et Gregory Thomas
«Literacy, Literature and Libraries in the Fur Trade», *The Beaver*, Outfit 313, n° 4 (printemps 1983), p. 44-53. Winnipeg.

Plumb, J.H.
«The New World of Children in Eighteenth-Century England», *Past and Present: A Journal of Historical Studies*, n° 67 (1975), p. 64-95. Oxford.

Porter, Roy
English Society in the Eighteenth Century, Harmondsworth, Penguin Books, 1982.

Ray, Arthur J.
Indians in the Fur Trade: Their Role as Trappers, Hunters and Middlemen in the Lands Southwest of Hudson Bay, 1660-1870, Toronto, University of Toronto Press, 1974.
—— «Smallpox: The Epidemic of 1837-38», *The Beaver*, Outfit 306, n° 2 (automne 1975), p. 8-13. Winnipeg.
—— «York Factory: The Crises of Transition, 1870-1880», *The Beaver*, Outfit 313, n° 2 (automne 1982), p. 26-31. Winnipeg.

Ray, Arthur J., et Donald B. Freeman
«Give Us Good Measure»: An Economic Analysis of Relations between the Indians and the Hudson's Bay Company before 1763, Toronto, University of Toronto Press, 1978.

Rich, Edwin Ernest
The Fur Trade and the Northwest to 1857, Toronto, McClelland and Stewart, 1976.
—— *The History of the Hudson's Bay Company, 1670-1870*, Londres, Hudson's Bay Record Society, 1958-1959, 2 vol., vol. 1: «1670-1763»; vol. 2: «1763-1870». Publications de la Hudson's Bay Record Society, vol. 21 et 22.

Robinson, Henry M.
The Great Fur Land; or, Sketches of Life in the Hudson's Bay Territory, réimpr. de l'éd. de 1879, Toronto, Coles Publishing, 1972.

Robson, Joseph
An Account of Six Years Residence in Hudson's Bay, from 1733 to 1736 and 1744 to 1747, réimpr. de l'éd. de 1752, New York, Johnson Reprint, 1965.

Ross, Eric
Beyond the River and the Bay; Some Observations on the State of the Canadian Northwest in 1811 with a View to Providing the Intending Settler with an Intimate Knowledge of that Country, Toronto, University of Toronto Press, 1970.

Rudé, George F.
Paris and London in the 18th Century; Studies in Popular Protest, Londres, Fontana/Collins, 1974.

Sealey, D. Bruce
«Education of the Manitoba Métis: An Historical Sketch», texte présenté à la Métis Historical Conference, université de Brandon, Brandon, Manitoba, 6 et 7 mai 1977.

Séguin, Robert-Lionel
La civilisation traditionelle de l'«habitant» aux 17^e^ et 18^e^ siècles, Montréal, Fides, 1967.

[Smellie, William]
The Sea; Sketches of a Voyage to Hudson's Bay; and Other Poems. By The Scald [pseud.] Londres, Hope, 1855.

Stefansson, Vilhjalmur
Arctic Manual, New York, Macmillan, 1944.

Stock, Eugene
The History of the Church Missionary Society, Its Environment, Its Men and Its Work, Londres, Church Missionary Society, 1899. 3 vol.

Strutt, Joseph
The Sports and Pastimes of the People of England; including the Rural and Domestic Recreations, May Games, Mummeries, Shows, Processions, Pageants, and Pompous Spectacles from the Earliest Period to the Present Time, nouv. éd. par William Hone, Londres, William Reeves, 1830.

Tanner, Adrian
«The End of Fur Trade History», *Queen's Quarterly*, vol. 90, n° 1 (printemps 1983), p. 176-191. Kingston.

Thistle, Paul Clifford
Indian-European Trade Relations in the Lower Saskatchewan River Region to 1840, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1986.

Thomas, Gregory
«The Smithsonian and the Hudson's Bay Company», *Prairie Forum: The Journal of the Canadian Plains Research Center*, vol. 10, n° 2 (automne 1985), p. 283-305. Regina.

Thompson, David
Narrative, 1784-1812, éd. et intr. Richard G. Glover, Toronto, Champlain Society, 1962. Publications de la Champlain Society, vol. 40.

Thompson, Edward Palmer
The Making of the English Working Class, Harmondsworth, Penguin, 1968.
—— «Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism», dans M.W. Flinn et T.C. Smout, éd., *Essays in Social History*, Oxford, Clarendon Press, 1974, p. 39-77.

Trevelyan, George Macaulay
Illustrated English Social History, Londres, Longman's, Green and Company for Readers' Union, 1958, vol. 4: «The Nineteenth Century».

Tyrrell, Joseph Burr, éd.
Documents Relating to the Early History of Hudson Bay, Toronto, The Champlain Society, 1931. Publications de la Champlain Society, vol. 18.

Umfreville, Edward
The Present State of Hudson's Bay, Containing a Full Description of That Settlement, and the Adjacent Country; and Likewise of the Fur Trade, with Hints for its Improvement, &c. &c..., éd. et intr. W. Stewart Wallace, Toronto, Ryerson Press, 1954. Canadian Historical Studies, vol. 5.

Van Kirk, Sylvia
«Fur Trade Social History: Some Recent Trends», dans Carol Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions: Papers of the Third North American Fur Trade Conference*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, p. 160-173.
—— *«Many Tender Ties»: Women in Fur-Trade Society in Western Canada, 1670-1870*. Winnipeg, Watson and Dwyer, 1980.

Wallace, William Stewart, éd.
Documents Relating to the North West Company, Toronto, The Champlain Society, 1934. Publications de la Champlain Society, vol. 22.

West, John
The Substance of a Journal during a Residence at the Red River Colony, British North America; and Frequent Excursions among the North West American Indians in the Years 1820, 1821, 1822, 1823, réimpr. de l'éd. de 1824, New York, Johnson Reprint 1966.

Williams, Glyndwr
«Highlights in the History of the First Two Hundred Years of the Hudson's Bay Company», *The Beaver*, Outfit 301, n° 2 (automne 1970), p. 4-63. Winnipeg.

Wilson, Keith
«The Development of Education in Manitoba», thèse de PhD, East Lansing, Michigan State University, 1967.
D *among the North West American Indians in the Years 1820, 1821, 1822, 1823*, réimpr. de l'éd. de 1824, New York, Johnson Reprint 1966.

Williams, Glyndwr
«Highlights in the History of the First Two Hundred Years of the Hudson's Bay Company», *The Beaver*, Outfit 301, no 2 (automne 1970), p. 4-63. Winnipeg.

Wilson, Keith
«The Development of Education in Manitoba», thèse de PhD, East Lansing, Michigan State University, 1967.